

Jean ALPHONSE

Sur l'insuffisance d'une
connaissance fondée sur
la seule expérience
physique du monde

Cahier zéro

vers un changement d'époque

*Le présupposé métascientifique entend
le membrement contractuel entre
les choses et leurs propriétés
les êtres et leurs qualifications
le divin et les valeurs spirituelles*

Cahiers de recherches parallèles et hérétiques

*À l'attention
des chercheurs
qui tentent
de comprendre
la réalité
au-delà
des propriétés
matérielles*

AVANT-PROPOS

L'horizon vu par l'humanité s'élargit progressivement, comme si l'Univers devenait plus "contenant". Cet élargissement du champ conscientiel est si bien porté ce dernier siècle par l'avancement des sciences, qu'on n'imagine même plus une autre source de savoir. Toute connaissance, pour recevoir son crédit de vraisemblance, doit aujourd'hui en passer par elle. Autrement dit nous en sommes à réduire le degré de confiance qu'on accorde à chaque discours sur la nature dans les limites du réfutable par l'expérience des sens. Est-ce à dire qu'il en sera toujours ainsi? Il est crucial d'en juger sereinement. La réalité susceptible de connaissance, pour être conjecturée en prolongement du domaine des manifestations à portée opératoire, peut certes être déclarée invalide, mais dans les limites des seules réalités phénoménologiques. Si cette disposition reste entérinée, non seulement nous réduisons le monde aux perceptions humaines, mais des aspects existentiels peuvent rester niés dans nos concepts limités par doctrine au tout phénoménologique. La science étant fondée sur les seules manifestations physiques, c'est alors tout un pan de réalités autres qui est susceptible de nous échapper.

Constatons que le monisme restreignant le concept de tangibilité à la seule manifestation des propriétés matérielles s'impose progressivement comme un dogme supplantant l'antérieure conception d'une séparation historique entre le corporel et le spirituel. Mais n'avons-nous pas aujourd'hui la possibilité d'une métaphysique construite montrant que l'existence sous-jacente au monde est en soi *in extenso* et aphanoménique (unicitaire), quand ce sont seulement des aspects bornés en d'innombrables individuations de toutes sortes qu'on peut soumettre à des relations déixiques (ceci de particulier, ici ou là, à ce moment ou à cet autre)?

L'incidence épistémologique consistant à ne pas limiter ce qui existe aux preuves des sens apparaît de taille, car aux deux bouts de la lorgnette visant le global et le local, le choix du vu est en rapport à la portée du regard sur la réalité. Il est à décider de ce qu'il nous est possible de croire en prolongement de l'expérience du particulier, donc aussi la confiance qu'on met dans nos conceptions à propos du réel. Mais il y a une autre incidence; celle-ci prag-

matique. En tant que la volonté participative d'une personne ne peut dépasser les limites de ce qu'elle croit être possible, c'est de ses idéaux appliqués à des idées qu'advient sa qualification au monde.¹ Donc, pour autant qu'il soit possible d'affirmer une relation entre les idées d'une époque **à propos** de la réalité, et les idéaux qui ont pour effet de porter en avant l'humanité de cette époque-là, la question du bornage épistémique du modèle de réalité ne représente assurément pas une spéculation stérile.

En pratique, le rapport des idées aux mobiles humains depuis des idéaux prend en compte trois compétences fonctionnellement connectées: le domaine des valeurs tenu au processus décisionnaire de réalisation; celui des significations adhérant au processus de qualification; et, enfin, celui des choses déjà réalisées, en ce qu'elles sont assorties de propriétés. Compte tenu de ce rapport, il est clair que si le monde physique pouvait être intellectuellement relié à d'égaux critères de tangibilité pour chacun des domaines contractuels à le compléter — le spirituel et le psychique —, cela éclairerait le débat monolithique encore soutenu de nos jours dans le discours réducteur des technoscientistes. Tout un champ nouveau s'ouvrirait à la pensée et, notamment, celui de la synthèse ressortant de tels aspects contractuels.

C'est bien là que se situe la quête d'une voie de pénétration conscientielle susceptible d'unir la perception physique du monde à son aperception métaphysique complémentaire. De cette communication rétablie entre le spirituel et le matériel depuis la raison, il semble bien que l'humanité pourrait entreprendre d'accéder à ce qui lui échappe aujourd'hui: la réalité censée surgir progressivement d'une interface qualificatrice coordonnant, depuis la psyché, le continuum de l'esprit à celui du corps.

Ce présupposé entend la préoccupation du membrement des choses matérielles, des significations mentales et des valeurs spirituelles. En cherchant à relier fonctionnellement ces domaines qui nous apparaissent présentement étrangers les uns des autres, on a, en quelque sorte, le souci de concilier des aspects particuliers en vue d'effets justifiant la célèbre exclamation de HEGEL: «La vérité émerge d'une vue d'ensemble.» Autrement dit un surcroît d'éclairage arrive à la jonction des relations synergiques entre parties individuées (séparées). Ainsi en reliant l'expérience des choses à l'intelligence des significations, puis les raisons qu'on a d'agir à la prise de conscience des valeurs d'action, peut surgir un domaine de vérité susceptible de porter l'humanité au dépassement de ses actuelles préoccupations.

Quelques raisons de relier croyances et savoirs

Au sens pragmatique de cette disposition, il s'agit de chercher le lien signifiant reliant les faits d'expérience extraceptive aux évolutions des idées

1. Participation bien évidemment pas dans le sens de la seule jouissance, mais dans celui qui fit écrire à Simone de BEAUVOIR dans *Pyrrhus et Cinéas* qu'un pays n'est pas mien si j'y ai seulement poussé comme une plante.

susceptibles d'élever nos idéaux, depuis une clairvoyante intropection des valeurs d'action de ce qu'il nous est possible d'entreprendre au monde. En sorte que l'entreprise humaine, qui commence à se coordonner à l'échelle planétaire, étant exprimée dans le libre-arbitre des personnes, poursuive l'émancipation du carcan des préjugés hérités, à chaque génération, au passif des transmissions culturelles.

L'enjeu est de protéger l'indépendance des savoirs et des croyances, autant des superstitions religieuses que des paradigmes matérialistes. Cela auquel on croit devrait résulter d'un entendement en son âme et en conscience, émancipé autant des reliques dont l'inconscient collectif est le principal conservatoire, que libre d'allégeance aux pouvoirs occupés de cohésion sociale, en même temps que délié d'obédience aux partis redistribuant ce pouvoir par influence. Ce qui permit l'avènement des sciences consiste en des spéculations fondées sur la raison, indépendantes d'intérêts à orienter les conclusions du raisonnement depuis des idées reçues. Ce qui est aujourd'hui cause de sa rigidité est que ses propagandistes tiennent que la vérité ne se trouve pas ailleurs du protocole d'expérience phénoménologique. Ces idées reçues renouvelant encore aujourd'hui de manière moderne le célèbre «hors de nous, point de salut», font également le talon d'Achille des institutions scientifiques.

Idées reçues d'autorité, à court-circuiter le crible d'une réflexion personnelle, et sclérose des savoirs

Comment cela? Une idée reçue l'est (reçue) pour cause de n'être pas passée au crible d'une réflexion par laquelle on se fait une **opinion personnelle**. On l'accepte conséquemment dans une économie des moyens, pour différents motifs, dont le plus commun est certainement l'autorité de l'énonciateur du communiqué. Le résultat est que la créance du communiqué passe par le niveau d'une confiance déléguée au promoteur d'une observation, d'un protocole d'expérience, ou d'une procédure de jugement; l'inflation de cette confiance arrivant aisément en proportion du nombre de communicants adhérant au dit, même si la loi des nombres ne saurait la cautionner.

Malgré cela, les idées reçues sont à former la quasi-totalité de ce par lequel chacun se représente le monde. Croyances autant que savoirs sont de cette disposition inconfondables avec les idées reçues qui, elles, concernent une économie de moyens: ne pas remettre en question la chose jugée. En effet, si le savoir est issu de l'expérience (tel que la science en transpose progressivement l'hétérogénéité à l'intérieur de théories cohérentes), les croyances se distinguent en ce qu'elles procèdent de spéculations opérant sans preuve d'expérience (auquel la preuve d'expérience, inapplicable, est remplacée par des moyens véridictifs ressortant d'un état de la logique en usage). C'est ainsi que si nous savons d'expérience qu'un nombre quelconque peut s'ajouter à un autre, c'est à le croire que nous concevons qu'il puisse en être indéfiniment

ainsi, c'est-à-dire en dépit de ce que l'expérience, pour être inactualisable, reste impossible à en confirmer l'axiome, ou le réfuter.

Recadrage épistémologique à permettre de faire apparaître que, la sécularisation sclérosant les institutions, on y véhicule de plus en plus d'idées reçues. Comment pourrait-il en être autrement puisque la raison institutionnelle est justement de préserver la pérennité des acquis dans l'investissement d'une succession d'acteurs spécialisés.

Par rapport au domaine des croyances fixées avec les institutions occupées d'une connaissance gnostique, on pourrait penser que le formalisme de la recherche scientifique, pour s'établir entre conjectures et réfutations, met à l'abri de subordonner la science. Mais c'est occulter que ce formalisme s'applique à son objet, et non pas à la science elle-même, en tant qu'elle progresse. On le sait, la méthodologie empirique n'a pas un statut absolu, cependant que, comme elle fonctionne, on projette communément sur la science la propriété de vérité qu'elle a dans son rapport à l'expérience. Donc, par hypothèse d'une nouvelle épistémologie conduisant l'intellection qualificative reliant le domaine du matériel à celui du spirituel, tenons que les idées reçues ont à voir avec les recommandations du précepteur d'antan aux fins de l'ornement des beaux esprits : aussi élaborée que soit la prestation de l'éducateur, elle ne remplacera jamais le travail personnel.

Il apparaîtra à certains lecteurs que c'est précisément pour cause du laxisme dans l'expérience personnelle, que nos sociétés subissent encore tant l'emprise d'idéologies. Mais l'emprise des idées reçues apparaît moins prégnante sous l'aile des techno-sciences.

Quelques raisons d'édifier une métascience hors le giron des techno-sciences, autant que de celui des institutions religieuses

Il est important de tenir que ce n'est pas le type d'autorité qui change le résultat. L'effet contre-émancipateur est le même à subordonner des individus depuis des contraintes moralistes, que depuis du prêt-à-penser. La politique qui gouverne des collectivités peut bien s'appuyer sur l'autorité de la science plutôt que sur celle d'une religion, cela reste souvent en pratique le moyen de faciliter la participation des masses à des visées téléguidées. Vous comprendrez dès lors qu'à vouloir faire croître au grand jour un moyen de relier croyances et savoirs, plutôt que de nous en prendre à ces forteresses institutionnelles et chercher d'entamer d'aussi royales isolements, nous choisissons de battre campagne à la recherche de terres libres à mi-chemin ; là où sont de larges espaces en lesquels l'aventure de la pensée ne considère pas que le savoir doit se substituer aux croyances, ni les croyances à passer outre le savoir d'expérience sous peine de sacrilège à des traditions.

Mais ce choix d'agir dans le no man's land situé à mi-distance des doctrines partisans vient également du refus de lever des adeptes devant servir quelque moderne guerre sainte pour une chasse aux sorcières d'un nouveau genre.

Plaçant premier l'épanouissement personnel, le droit à la différence sous-jacent à la progression individuelle en expérience implique en effet aujourd'hui l'honnêteté intellectuelle de considérer la diversité de nos appréhendements comme des richesses culturelles; nos humaines considérations tenant souvent moins au principe d'erreur (critère absolutiste du tiers exclu) qu'à celui d'accordement entre les relativités véridictives de nos différents "points de vue".

Dans le libre-arbitre de la raison, et des raisons de la raison, le gouvernement de soi engagera de plus en plus chacun à renoncer de considérer ses propres associations d'idées et d'idéaux comme nombril de l'humanité. Aussi ce n'est que pour quérir une libre participation conviviale de nos différences que l'auteur de ces lignes se déclare sans appartenance. Il s'agit d'une disposition choisie dans une fin émancipatrice des clôtures intellectuelles arrivant pour cause d'opposition entre partis pris depuis l'arsenal des moyens de séduction, certes, mais également en vue de favoriser une plus ample ouverture d'esprit sur des différences qui restent accordables entre elles. Disposition nullement contraire à une participation qualifiée visant des buts collectifs. Ceci dit, c'est à rester conscient du fait qu'il y aura toujours des lecteurs se suffisant de lire une ligne sur deux en s'adonnant au très sérieux jeu de société consistant à sortir du contexte quelques phrases montées en exergue, pour appuyer la propagation de sa clôture intellectuelle, c'est-à-dire chercher à séduire dans les limites de son propre parti pris.

Car séduction il y a. Si d'une manière éparse, depuis le cours de l'Antiquité, certains souverains en appelèrent à la sagesse pour régner plus justement (Chine, Indes, Mésopotamie...), aujourd'hui comme hier, ce sont encore les avantages du pouvoir qui mobilisent la meilleure part des sociétés. Le pouvoir obtenu par la force n'a plus bonne réputation; mais le pouvoir religieux, celui des politiques, comme celui de la science, parviennent maintenant d'une façon moins douloureuse au même résultat. Aussi la personne en âge de se prendre en charge elle-même se doit d'échapper autant à la désincarnation de l'individu sous l'empire des dogmatiques religieuses, qu'au réductionnisme déshumanisant des doctrines matérialistes. Ces abus de pouvoir exercés au détriment de son semblable restent un déni d'âme individuelle récusant de fait la possibilité de dépasser dans l'exercice du libre-arbitre personnel les préjugés, le prêt-à-porter mental, et les idées reçues qui représentent les spécificités d'une époque. Bien sûr, ce n'est pas dit à remettre en cause les savoirs scientifiques et les croyances religieuses, mais cela l'est à montrer l'empire du pouvoir depuis le jeu des influences et des manipulations remplaçant toujours insidieusement la force pour exploiter et asservir son semblable en des groupes, collectivités et peuples, en vue de profits particuliers.

Certes, le masque de la science s'est voulu neutre. Cette neutralité objective déniait des intentions sous-jacentes fut même très authentique, mais, la science étant devenue mature dans le cadre de ses retombées technologiques, elle est à servir l'autorité du pouvoir dès lors que s'insinuent des intérêts à la

gauchir. Comme par exemple au travers la quête des subventions de recherches: «dis-moi de qui tu reçois ton salaire et je te dirai les motivations de ton ouvrage».

Dans les nations qui sont gouvernées par un régime religieux investissant une autorité divine (les lois de Dieu), la raison d'État passe par l'aliénation des individus au service d'une cause. Mais sous régime à façade laïque, la raison d'État peut faire aussi l'impasse du pouvoir démocratique en invoquant une prétendue soumission aux lois de la nature qui sont alors à justifier le diktat technocratique des élus vis-à-vis de leur vision économique. Cela arrive par le discours soporifique: «Il est prouvé que..., si nous voulons rester objectifs..., etc.».² Il est à dire que les retombées scientifiques, autant que religieuses, peuvent servir insidieusement, aujourd'hui comme hier, une recherche de pouvoir égarant les volontés individuelles de collectivisation, même si la raison est au grand jour de hausser le bien-être de tous. Paroles d'experts à passer outre la volonté du peuple, le suffrage universel finira-t-il par ne plus servir qu'à élire le moins pire parmi les nouveaux maîtres? Certains modèles des scientifiques sont artificiels en répondant à des considérations de politique économique. En sorte que s'ils ne collent pas à la réalité en raison de l'artifice, il faut être inventif pour prouver que la réalité colle au modèle. C'est le cas pour démontrer que les activités humaines sont responsables de changements climatiques, ou celui des statistiques épidémiologiques savamment orchestrées pour répondre au marketing des laboratoires pharmaceutiques.

Aujourd'hui, l'impartialité de l'acte scientifique se trouve érodée. Recevant son salaire des États ou des multinationales, le scientifique est moins occupé à découvrir des lois de la nature, que des retombées techniques servant l'économie. Il est insidieusement proche de traduire la nature auprès du pouvoir représentatif dans notre époque, en héritant de l'ancienne fonction sacerdotale qui interprétait les textes révélés pour dire ce que sont les lois de Dieu. Pour avoir secoué cette ancienne tutelle, les gouvernements démocratiques n'ont aucun besoin de s'affirmer depuis les traditionnels emblèmes du pouvoir (le sceptre, signe d'autorité, et la main de justice): une fois délégation du pouvoir du peuple obtenue depuis le décompte des votes, les élus trouvent autorité par le biais d'une techno-science au service du profit. À certains égards, c'est une obédience du peuple, semblablement sous-jacente au cours des siècles, qui facilite continûment la cohésion sociale, même s'il y a aujourd'hui comme hier une opposition qui couve. Les opposants prenant actuellement pour cible la mondialisation tiennent un peu d'une mise au goût du jour des laïcards ecclésiophages (nos aïeux bouffeurs de curés).

Pour toutes ces raisons, et dans le respect des différences humaines d'appréhension, je refuse personnellement des endoctrinements, fut-ce le meilleur avancé au nom de la rationalité, dès lors qu'on le déclare ainsi qu'un article de foi. Au risque de déranger le lecteur dans ses évidences, cela est dit à

2. Cf. Isabelle STENGERS, *Sciences et pouvoirs*, Éditions la découverte, 1997.

ne pas abstraire une science comme pouvant être indépendamment des savants, et des savants indépendants des influences de leur époque. S'il fallait un seul exemple pour illustrer cette dépendance de l'acte scientifique à ne pouvoir être neutre, en voici un suffisamment clair. Le Journal du CNRS³ titrait en janvier 1995 *Internet ou les dangers de la liberté*. La préoccupation exposée dans l'article était que par le moyen d'Internet des chercheurs travaillaient de façon interactive, sans plus se soucier des frontières. Et de montrer que cette coopération reçoit un nom dans le milieu, celui de "collaboratoire". Ce qui ne manque pas de prendre en prolongement la connotation de collaborateur, terme désignant en temps de guerre celui qui fraye avec l'ennemi. Car il s'agit bien ici de guerre, même à être guerre économique par laquelle le laborantin est trouffion et le chercheur, fantassin. L'auteur de l'article pose alors la question de vérité: «[...] sous quelle autorité? Quel rôle joue encore le directeur de laboratoire dans la régulation des flux qui vont vers des collègues, peut-être, mais vers des concurrents, sûrement?» Rien ne montre mieux que la liberté de savoir est à l'instar de la liberté de croire au sujet de laquelle le pape Clément, confronté à l'Édit de Nantes qui officialisa en France la liberté de croire, déclarait que la pire chose pouvant arriver au monde était d'accorder la liberté de conscience au peuple.

La question est importante: peut-on répondre impartialement aux problèmes épistémologiques de notre temps en se soumettant à des intérêts particuliers? Par soumission jusque dans les universités aux lois du commerce et de la concurrence appliquées aux œuvres de l'esprit, ce que trouvent les doctorants l'est sur commande, en réponse à une culture d'accueil et en tant qu'agents rémunérés par un pouvoir local. Or, il est clair, ne serait-ce qu'en raison du dilemme du prisonnier dans la théorie des jeux, qu'une concurrence morcelée entre groupements d'intérêts et à laquelle on communique des réflexes phagocytaires, **va à l'encontre du bien commun**. Bien que l'esprit du scientifique ait viré sa cuti en suivant les lois d'adaptation et de virulence spécifiques des groupements d'intérêts, le scientifique profite toutefois encore de l'image d'une science pour la science, bienfaitrice de l'humanité, héritée des grandes figures du siècle dernier.

Sous couvert d'une interprétation des lois de Dieu servant l'Église, le pouvoir religieux voua hier aux enfers et priva de Paradis les parlementaires d'une liberté de croire pour tous. Brandissant les lois de la nature, le pouvoir laïque renie aujourd'hui qui revendique la liberté de ne pas circonscrire le savoir dans les limites du matériellement utilitaire. Plutôt que de le traiter d'apatride, le chercheur sans frontières peut être ouvertement nommé traître à son employeur, celui-ci passant par des raisons de concurrence entre États. C'est plus insidieux et d'une autre portée. À l'époque des rois, ce qui divisait le peuple depuis des croyances fit que le manque de tolérance des catholiques envers les protestants "*ne devait pas être cause de division en l'État*", ce qui fit que l'institu-

3. Centre National de Recherche Scientifique (France).

tionnalisation de la liberté de conscience finit par s'effectuer. Mais à notre époque, ce sont les États qui agissent comme cause de division de l'humanité. Pourtant, pas plus que les obédiences ne disparurent à l'institutionnalisation de la liberté de conscience, il semble évident qu'un droit planétaire de la personne humaine ne remet pas plus en cause le principe étatique. Le prêt-à-porter intellectuel restant aujourd'hui dicté par des mandarins sous la tutelle des États démocratiques, le savoir orienté vers l'utilitarisme et déterminé par des intérêts particuliers restera de même cause de division de l'humanité, peut-être jusqu'à ce qu'une organisation non gouvernementale obtienne de statuer un nouveau seuil de liberté.

S'il est vrai que l'histoire récidive, ce nouveau seuil de liberté peut venir d'un mouvement de scientifiques. Comment cela? On oublie trop aisément que si le laïcisme tourna au matérialiste, il fut à l'origine l'affaire de croyants humanistes engagés à rendre autonome la personne par rapport au principe d'autorité détenue par les clercs. N'est-il pas remarquable que la déclaration d'indépendance ait été votée par des croyants à la Révolution française —les députés chrétiens des États généraux— sous forme de la célèbre Déclaration des droits de l'homme et du citoyen? Ce texte humaniste émancipant l'individu de l'autorité cléricale autant que suzeraine, en partant de la reconnaissance de ce que le libre-arbitre va avec la conscience individuelle, Rome, bien sûr, ne pouvait l'accepter, l'Église continuant de se considérer seule détentrice de ce qu'il faut croire et de ce qu'il est bon de faire. Ce fut la primauté de l'individu sur le système dogmatique servant le pouvoir cléricale et suzerain, ainsi que son enrichissement. Le près à penser de l'époque considérait sans outrecuidance le catholicisme comme le centre d'expansion universelle, dans une langue de bois commune à une vaste organisation de récupération à *propos* des Évangiles. L'époque contemporaine concerne un combat semblable, celui du prêt à penser plus insidieux d'une techno-science fondée à *propos* de découvreurs animés par la soif de connaître et dénués d'intéressements au pouvoir économique. es scandales de l'agroalimentaire et la mainmise médicale allant jusqu'à ignorer les libertés individuelles, sont bien une affaire de profits partagés entre multinationales, politiques et technoscientifiques se prostituant à l'occasion en manipulant des données pour mieux soumettre les consommateurs. Pas plus que les Évangiles à l'époque des Lumières, la science ne peut être mise en cause dans le postmodernisme.

Pour conclure, il semble que les dogmes freinent le progrès des sciences tout comme celui des croyances lorsqu'ils servent le pouvoir politique. Face à une science irrationnellement matérialiste, une brèche doit être ouverte à libérer la pensée. Bien sûr, sans renoncer aux techno-sciences dont les retombées sont pour l'essentiel utilitaristes. J'insiste dès les premières pages de cet ouvrage pour dire que libérer la pensée du carcan matérialiste n'est à rien remettre en cause, tant les médiats sont propices à simplifier l'information. Il n'est pas question dans ces pages de faire table rase de la brillante épopée technoscientifique, mais seulement de reconsidérer le formalisme épistémolo-

gique des connaissances. Comme point de départ à le justifier, considérons ce que voici. Les sciences expérimentales et le développement technologique qui s'ensuivit ont vu le jour en Europe, au moment de la toute puissance de l'Église catholique et dans l'arrogance de prélats imposant d'indexer ce qu'il était possible de savoir à ce qu'il fallait croire par dogme. On peut penser que les connaissances du monde auraient pu prendre d'autres voies si les premiers découvreurs scientifiques ne se furent posés comme une réponse à l'encontre du pouvoir religieux. Certains y laissèrent la vie, tandis que d'autres qui échappèrent au bûcher connurent l'exil. Ceci pour dire combien le cadre épistémologique des connaissances a pu être dès l'origine marqué, orienté, dans la direction physicaliste que l'on sait, comme une réaction ne devant pas toujours tout à la raison.

Cessons là cette diatribe, elle n'est qu'à tenter d'ouvrir certains lecteurs à la conscience de ce qui se trouve sensément en avant de l'humanité. Assurément il y a aussi peu de scientifiques donnant dans le corporatisme, qu'il y a de religieux pour faire dans les privilèges allant avec des dessous de soutanes ; mais, tout comme pour le petit nombre d'extrémistes qui fanatisent et manipulent les sociétés, ce sont ceux-ci qui font l'actualité, donc eux que l'histoire retient.

Pour défricher le terrain des paradigmes de demain: comprendre la réalité au-delà des propriétés matérielles

Confronté à la progressive complexification d'une nature en cours de réalisation, il s'agit de relier les éléments de notre expérience sensible à l'entendement de ce qui, pour être complémentaiement aphénoménologique, n'en a pas moins droit à l'existence. Dans le but de dépasser l'actuel clivage entre croyances et savoirs, le présent essai de tenir les apriorités à propos du croyable, en tant que suite construite des savoirs apostérieurs, recourt au jugement spéculatif depuis la théorie des ensembles, la sémiotique, et la systémique des fonctions. Pour dépasser les limites de l'expérience des états réalisés du monde, cette disposition projective devrait nous permettre de **ne plus participer tout à fait en aveugle d'une réalité en cours de réalisation**. J'en communique l'idée pour :

- proposer à la réflexion d'autres personnes intéressées au défrichement du terrain des concepts de demain l'essai d'une vue radicalement ouverte —ouverte en ce qu'au lieu d'exclure des présupposés opposables entre croyances raisonnables et savoirs d'expérience, on y tente à l'encontre de les coordonner en partant du postulat que ces branches nous apparaissent contradictoires pour cause de n'être pas reliées par des significations adéquates (du sens à les rapprocher) ;
- susciter l'échange entre interlocuteurs désireux d'édifier le propos d'une métascience dans la rigueur des plus modernes instruments de la pensée à permettre une nouvelle lecture des événements du monde sur des bases moins réductrices que l'étroit protocole d'expérience limitant la réalité aux seuls états effectués d'une progression continue du cosmos. Donc, l'ambitieux projet d'apercevoir une unité par-delà les

facettes contractuelles du matériel et du spirituel, libre d'allégeances politiques, religieuses, ou idéologiques.

Ce qui semble exaltant dans la considération des capacités humaines, c'est d'entrevoir que, du fait même du principe de progression sous-jacent aux transformations métamorphiques de l'Univers (ce qui progresse des complexifications depuis les dispositions associatives de l'élémentarisé), tout, ou à peu près tout est possible, que ce soit demain, ou bien dans quelques millions d'années. Et c'est porté par ces prémisses que je tenterai, dans les pages qui suivent, l'ouverture d'esprit requise hors le prêt-à-porter contemporain des mentalités, m'appuyant en cela moins sur des connaissances nouvelles, que sur une manière conciliatoire de reconsidérer des choses connues pour s'opposer.

Comme levier de la compréhension du propos, je cherche plus particulièrement à coordonner la théorie des ensembles aux significations nouvelles ressortant des applications de la sémiotique, ainsi qu'à la circonspection des fonctions découlant de la systémique. Cela dans une application aux temps d'être, d'avoir et de faire, que subsume le fondement d'une existence sous-jacente, intemporelle et non spatiale. L'instrument intellectuel qui émerge du présent travail devrait permettre d'entreprendre une représentation de la réalité plus ambitieuse que celle ressortant de l'idéologie matérialiste, certes, mais, de plus, une extension paradigmatique laissant entrevoir l'interpellation de la personne humaine par l'encours réalisateur du cosmos.

Toutes les époques, semble-t-il, ont leurs mobiles spécifiques susceptibles de mouvoir les acteurs du moment. À l'orée de chacune, donc, son lot de préoccupations nouvelles qu'il s'agit de concrétiser. En quelque sorte, chaque âge de l'humanité réalise et pratique un ouvrage particulier dans l'enchaînement des progressions discrètes se réalisant dans un ordonnancement naturel.⁴ Mais s'il est un ouvrage pour chaque époque, chacune comporte aussi ses mirages qui sont autant de déchets et de cendres qu'il faut évacuer pour bien accomplir la suivante. Il importe de passer au crible ces résidus mêlés aux réalisations contemporaines, afin de désencombrer le bagage du voyageur entreprenant de prospecter hors les chemins balisés de son époque. En un mot, pour mieux relier le passé à l'avenir, il nous faut aujourd'hui déshelléniser la civilisation occidentale de certaines notions trop bien ancrées, autant que nous défaire de quelques paradigmes trop prégnants.

Voici quatre siècles qu'un schème physicaliste soutenant le protocole scientifique éclaire le cheminement intellectuel de l'humanité. Loin de l'auteur l'idée que nous dussions cesser de poursuivre nos efforts dans l'expérimentation physique du monde. Cependant, il apparaît ne plus faire aucun doute que, si l'on souhaite entreprendre d'élucider le questionnement d'ordre métaphysique avec l'espoir d'une rationalité semblable à celle qui prévaut en physique, il nous faudra préalablement élaborer un niveau de réflexion dépass-

4. Cela dit dans le même sens faisant qu'un enfant ne saurait sauter les étapes connues de sa maturation psychologique sans conséquence grave pour son épanouissement ultérieur d'adulte.

sant l'actuel principe d'enchaînement aveugle des causalités. Autrement dit, il nous faudra bien remplacer les théories de **l'autogénération des choses et des êtres** depuis rien, qu'implique la logique physicaliste.

À dépasser le concept d'autogénération du monde

Le cosmos ne saurait rester indéfiniment soumis à la pensée cartésienne d'objet qu'il nous est possible de “maîtriser” à des fins consommatrices. Il faudra bien qu'une partie de l'humanité commence de couper le cordon ombilical la faisant naître dans un face-à-face à son altérité. Autrement dit, le fait que notre environnement matériel soit la matrice des ressources de notre monde, son décor et sa possibilité d'expansion, n'entraîne pas de réduire l'Univers à ces considérations utilitaires de gestation. L'acte scientifique, pour être restreint aux seuls aspects autodéterminés du processus de formation de la nature, ne saurait escamoter toujours la liberté participative qui transparait dès à présent dans le libre-arbitre personnel.

Disposition qui, à en poursuivre la progression, ne porte en rien atteinte au déjà réalisé, et ne remet pas en cause l'effectué. Exactement comme la religion repose encore après tant de siècles sur des rites et des cérémonies satisfaisant des adeptes pouvant se suffire d'y trouver superstitieusement d'occultes protections, nous pouvons concevoir que le dogme physicaliste d'autogénération du monde persistera aussi longtemps qu'une proportion non négligeable de l'humanité se suffira d'apparaître au sommet de la chaîne alimentaire et prédatrice de la planète. En fait, dans le présupposé du libre-arbitre naissant chez la personne humaine, il n'est pas plus de la responsabilité du cartel des chercheurs scientifiques d'avoir à se soucier des retombées sur les mentalités d'une épistémologie matérialiste réduisant l'individu aux conditionnements de son milieu, qu'aux cérémonieux pontifes religieux sortis du Moyen-âge, la responsabilité des incidences déspiritualisatrices d'un mode de vie librement choisi : ils sont à surenchérir concurrentiellement les merveilles paradisiaques préparées dans l'éternité pour les plus dociles. Ceci est à dire que, même éminemment bien accompagnée, la progression de l'humanité ne peut venir que des efforts de chacun.

À l'ère des communications planétaire commençant de faire fi des frontières nationalistes et des enfermements culturels, un nouvel espace des libertés de croire et de savoir apparait dès à présent pour l'humanité. Cette liberté arrive depuis de nouveaux moyens pour modeler la mutation des consciences. Sur fonds d'une constante amélioration de la qualité matérielle de vie depuis le magnifique effort technoscientifique, on ne peut oblitérer des aspirations à se dépasser, comme goût latent de franchir personnellement l'horizon d'une vie seulement végétative (vivre au monde comme un légume en profitant au mieux de l'environnement). Constatons que comme pour la poussée de fièvre auto-immune lors d'infections, les relâchements, les chutes consécutives, la déliquescence même des incitations civilisatrices, sont comme autant de

corruptions programmées (concept d'apoptose sociale) ayant pour effet le plus immédiat la délocalisation d'une pensée libérée de soumission au conformisme. En cela, je suis convaincu que l'expérience d'un vécu personnel, si elle reste conditionnée aux événements du monde, est, quant aux déterminations personnelles, certainement soumise à quelque maïeutique d'un maître intérieur nous faisant naître à l'esprit.

Cela dit, il reste évident que ce concept fondé pour remplacer celui de l'autogénération des choses du monde ne peut surgir tout armé. Son temps de gestation doit, plus vraisemblablement, passer par un ensemble de formes intermédiaires appropriées à en soutenir la maturation. Ce n'est qu'après que KANT ait inféodé l'entendement à l'imagination, qu'on peut maintenant montrer que l'imagination participe autant de l'aperception introceptive des potentialités incluses dans le contenu de l'Univers, que de l'interprétation du réalisé depuis le senti extraceptif. Nos représentations mentales sont en cela à relier les deux sortes, puisque ces appréhendements — perceptions et aperceptions —, en visant indépendamment deux parties complémentaires l'une à l'autre sur l'axe des temporisations, peuvent être assemblés dans un ensemble amélioré des significations.

Quoi qu'il en soit, et quelles que puissent être les conséquences intermédiaires de cette émancipation du concept de la génération spontanée des choses et des êtres, il n'apparaît à l'expérience qu'un seul sens de progression épuisant des potentialités de réalisation. Ce progrès ne disjoint pas savoir et croire, si la croyance fait cas du potentialisé dans le processus de réalisation usant d'un savoir-faire qualificateur. Ce savoir réaliser peut tenir à des agents. Ils sont supposés dans l'encours du cosmos ainsi que des moyens, dès lors que notre propre nature, constatée en situation, n'est pas isolable de l'événement qu'on nomme Univers.

À propos du pedigree de l'auteur

Enfin — et cela dit en espérant ne froisser personne —, ce serait bien mal servir la vraisemblance des conceptions que j'expose si je les cautionnais par des titres universitaires à influencer le jugement du lecteur, ou si j'exerçais un pouvoir discrétionnaire en vue de leur osmose. Ce que je propose dans ces pages ressort d'un travail personnel représentant conséquemment une approche toute relative du propos. Le dire est à ne pas scléroser une métascience en tant que nouvelle manière absolutiste de considérer la réalité du monde. Heureusement, contre le volontarisme servant la pensée unique, les mentalités, elles aussi, peuvent fonctionner depuis des ressources renouvelables ! Aussi je préciserai à l'attention des lecteurs dont l'habitude est d'arrêter leur opinion depuis le crédit qu'ils portent aux marques de fabrique, de ne pas chercher ici la déclaration de pedigree qu'ils attendent de tout thésard ayant pondu dans la lignée. La présente tentative de concilier croire et savoir est d'un bâtard dont l'éclectisme a de plus — mais bien malgré lui — grandi à l'écart du débat uni-

versitaire. Quelques mandarins spécialistes de disciplines séparant les savoirs et enseignant à se préserver du mélange des genres, un peu comme les évêques l'enseignement en ce qui est de la souillure des valeurs laïques pour ce qui est à croire, trouveront l'incongruité du cheveu sur la soupe à certains rapprochements ni garantis, ni approuvés par aucune autorité, même pas celle satisfaisant à la preuve d'expérience (puisqu'il s'agit de connaissances spéculatives ne pouvant s'y prêter). On voudra bien me pardonner ce risque d'enrhumer les plus frileuses mentalités laissant cautionner la vérité du raisonnement par la preuve des sens, pour peu que certains de ces rapprochements s'avèrent féconds à générer de nouvelles significations.

C'est en référence à l'instance gestatrice de toute nouvelle discipline qu'on sait que l'entreprise intellectuelle passe par l'imaginaire pour porter le gesticulé. *A minima*, c'est à ne pas passer sous silence le mécanisme duquel procèdent les concepts scientifiques faisant qu'un NEWTON conçut les lois de l'astronomie sphérique par le biais de l'astrologie, qu'un MAXWELL eut ses propres croyances ésotériques qui ne survécurent pas à la théorie de l'électromagnétisme, et que c'est de l'alchimie qu'émergea la chimie, parmi bien d'autres exemples qu'il est possible d'avancer afin de rendre compte du processus de maturation des concepts dans l'imaginaire spécifique d'une époque. Aussi j'évoquerai, au risque de me déconsidérer aux yeux du lecteur, ce qui soutint la réflexion de mes recherches. Il ne s'agit pas de ce qui concourut à ma formation mais, dans le sens initiatique d'éveil (osmose des idéations), des lectures qui me portèrent à reconsidérer la complétude du moyen scientifique dans l'appréhension de la réalité. Pour situer cette orientation, qu'il me suffise de citer deux sources : *La Cosmogonie d'Urantia*, 1961, qui est la première traduction de *Urantia Book* de l'URANTIA FOUNDATION; et, du Britannique A. N. WHITEHEAD, *Process and Reality*, ainsi que *Adventures of Ideas*; ouvrages insuffisamment connus, restés en marge du *Principles of Mathematics* (1910) que l'auteur écrit en participation avec B. RUSSELL.

Ce qui distingue la cosmogonie de WHITEHEAD est d'en avoir traité en théorisant depuis ses propres possibilités imaginatives, sans se poser en prophète moderne. Ce qui me plaît dans son œuvre est qu'il distingue la foi théiste, des théogonies par le moyen desquelles nous tentons de concevoir les origines, les états intermédiaires, et les finalités posées en raison de réalités transcendantes à nos humaines concrétisations. Il fut vraiment précurseur pour ne s'être pas pris au sérieux depuis des négociations de couloirs apostoliques. Depuis cette disposition, il discrimine au mieux entre la foi qu'on place en une existence transcendante, et les croyances qu'on peut avoir dans l'éclairage spéculatif à propos du divin.

Insatisfait de se contenter de traiter par la mathématique une nature réduite aux aspects métaxiques tenant à l'instance performative, WHITEHEAD tenta de donner du sens à la complexification des concepts en associant ce qu'on a logiquement pour habitude d'opposer : le transitoire au permanent, la successivité temporelle à l'éternelle ubiquité, l'actualisé au potentialisé... Aussi, sa

pensée visa la réalisation progressive de l'Univers entre causes efficientes et causes finales, en dépit des tragiques déficiences du langage commun, et des insuffisances intellectives que nous avons toujours pour nous représenter universaux et principes premiers. Mais ne se considérant pas mandaté d'une mission, il fut sans doute aussi le premier chercheur à ludifier le propos théologique dans le but de le faire vivre en cessant d'en brider la dicibilité depuis une sclérose doctrinale. Dans le sens où il joua de ses moyens d'intellection à construire depuis un substrat gardé malléable, plutôt que se soucier de bâtir dans la vénérable rigidité à défier les siècles, je le considère comme un exemple à suivre, bien plus que maître à penser.

WHITEHEAD montre le bénéfique intellectuel qui ne manquera pas d'advenir d'un décloisonnement entre les pensées scientifiques, philosophiques et religieuses. Aucun de ces continents ne peut avoir séparément la garantie interprétative du réel. Une pensée vivant sur les sommets d'une liberté spéculative dissoudra inmanquablement les frontières institutionnelles édifiées ainsi que des provinces et territoires fermés jusqu'à ne plus permettre la libre circulation des idées dans l'étendue naturelle du savoir. En attendant, les époques se succèdent en renouvelant cette carence, alors que chacune procure la possibilité de penser par soi-même à l'intérieur du libre mouvement individuel que le temps qui passe recèle comme un trésor bien peu exploité à reconsidérer des jugements décrétés comme les plus solides, spécifiquement aux cloisonnements qu'on vient d'évoquer. De son opinion, il est de cela inéluctable qu'un jour les meilleures religions soumettront leurs dogmes aux avancées d'une métaphysique rationnelle tenant compte des sciences et compénétrant la philosophie. Mais pour que cela arrive, il faudra que le scientifique mette aussi de l'eau dans son vin. Atteindre à la sclérose des mentalités, c'est toujours périr dans le devenir. Aussi, aujourd'hui, le problème n'est pas l'autorité religieuse : «les erreurs de conception les plus graves sont le fait des praticiens des sciences qui, trop attachés à leurs schèmes et méthodes, deviennent de fait des obscurantistes... En chaque génération, les obscurantistes sont les praticiens de la méthodologie dominante. Actuellement, les méthodes scientifiques dominent, et les hommes de sciences sont les obscurantistes» (Cf. *La fonction de la raison*).

L'humour, cet antidote contre les artefacts religieux des fabricants de choses sacrées

Sans doute y a-t-il là une fonction du ludique à découvrir. L'homme d'affaires, le scientifique, ou bien l'explorateur, ont ceci en commun, que leur enthousiasme d'entreprendre à l'âge adulte fait suite à ce qui satisfait leur enfance depuis des conditionnements au jeu. Mais il y a plus si l'on considère l'action de l'humour. Pourquoi les très sérieuses religions, fixées et refermées sur leurs différences dogmatiques, ignorent l'humour ? Un début de réponse vient peut-être qu'en revendiquant une liberté intérieure à l'encontre du consacré —que ce soit pour raison d'État, ou pour raison d'Église—, la personne

semble tenir là un souverain remède à l'encontre des manipulations autoritaires. Aux abus de pouvoirs politiques instaurés à l'ombre des enfermements confessionnaux et des esprits de chapelles, l'humour reste en tout cas l'antidote des culpabilisations induites. Dès lors il participe de la désertification autour ceux qui restent empressés dans leurs comportements, sérieux comme des singes à se satisfaire de posséder le plus de troupeaux bêlants. Tout comme les bourgeois angoissés d'être dépossédés jouissent de plaisirs, mais sans aimer, et sans esprit, les pontifes des ritualisations, dans leurs habits de cérémonies, n'aiment pas que des gens rient d'eux lorsqu'ils orchestrent le rôle social organisé à déposséder ceux qu'on peut encore posséder.

Quoique je ne connaisse pas d'étude faite à ce propos, c'est en tout cas en cela, à mes yeux, que WHITEHEAD est le plus novateur, c'est-à-dire pour avoir osé désacraliser l'enfermement artificiel d'une surnature dans le carcan des dogmes;⁵ tant est que le chercheur doit se trouver libre de séparer la hiérophanie⁶ de ce qu'il examine par le raisonnement, pour se tenir à l'écart des susceptibilités religieuses nourries de superstitions. Propos qui, à faire entendre ce qui est susceptible de transcender par nature notre propre strate sur l'échelle des complexifications de la réalité, diffère, bien sûr, d'une intention sacrilège.

Pour n'avoir pas aperçu que la vérité ne s'enferme pas dans la clôture du dit une fois pour toutes, le propos théologique est resté sacré. Historiquement cela entraîne l'appropriation religieuse par des collectivités se conduisant ainsi que des propriétaires! Preuve: que l'on critique la monarchie (elle est issue du droit divin), les sujets qui placent leur espérance en une personne l'incarnant la recevront comme un blasphème et crieront «Lèse Majesté!»; qu'on touche à l'eucharistie et les catholiques qui y aperçoivent la consubstantialité à Dieu s'en émouvront; qu'on ne considère qu'une météorite dans la pierre de Kaaba vers laquelle se tournent les musulmans pour prier, et c'est ceux-ci qui prendront la mouche, alors que les catholiques ne bougeront pas; que l'on ne considère qu'un fleuve avec le Gange vénéré par les hindous en tant que déesse Mère descendue du ciel, et les musulmans n'y verront aucun sacrilège. Les cultures et les traditions représentent en cela autant de greniers des acquis à des collectivités non reliées, dont l'engrangé par eux est bien à disposition, mais de ceux-là seuls qui y accumulent! Activité qui concerne bien peu l'innée aperception humaine du transcendant.

WHITEHEAD, donc, imagina une théorie susceptible de considérer que l'histoire de l'Univers tient dans la compénétration participative des corps et

5. Ce qu'on tient pour sacré accompagne une manière comportementale. Que mon lecteur comprenne cette remarque comme étant avancée dans le sens où Pascal, en semblable circonstance, assura qu'on ne saurait construire une vraie philosophie sans pouvoir se moquer d'elle (ne pas se prendre cérémonieusement au sérieux à son propos). Pour l'essentiel, se donner la possibilité de ne pas surestimer l'importance des acquis n'est pas mépriser son objet, mais simplement un moyen de prendre ses distances par rapport aux ressources intellectuelles.

6. Terme par le moyen duquel Mircea ELIADE, *Le sacré et le profane*, 1956, désigne le processus de transcendantalisation consistant à surcharger l'objet d'expérience d'une symbolique consacrée, comme pour mieux affirmer la manifestation du surnaturel.

des esprits, du matériel et du spirituel, en vue d'une finalité cosmique attendue autant d'une surnature naturante, que d'une nature naturée. Il eut le sentiment que sans une connaissance métaphysique progressant en harmonie avec l'avancée d'un savoir fixé sur la physique du monde, les religions, qu'on propage surtout depuis des intensités émotionnelles à galvaniser les vertus humaines, finiraient par troubler la faculté de raisonnement de ceux qui cherchent sincèrement à se représenter le complément superstratif des substrats formant notre monde sensible. Il est en cela parmi les précurseurs de l'affirmation en droit, sinon en fait, d'un libre-arbitre spirituel échappant aux ancestrales religions d'autorité. On l'entrevoit comme la retombée positive de ce qui, historiquement, suscita l'aspect négatif de l'individualisme, en ce que son moyen permet à toute personne, mue d'âme et de conscience dans le libre-arbitre, l'éveil d'une réflexion critique des croyances soutenant les religions d'autorité, elles-mêmes paravent du pouvoir pour qui pavane en cour d'honneur, haute et basse-cour de tant de mouvements récupérateurs foisonnant à l'identique pour refermer sur eux des disponibilités humaines.

Toute une terminologie appropriée supporte les concepts nouveaux de la cosmogonie de WHITEHEAD. Par exemple, la compétence d'être est finale. Elle advient de la réunion entre l'**entité actuelle** en devenir (prédicat performatif) et la potentialité en devenir de cette entité actuelle. Autrement dit, l'étant succède au devenant ayant épuisé ses potentialités de devenir. Ceci, dans la considération de ce qu'une entité actuelle peut aussi bien désigner un corps, qu'une mentalité, ou un esprit. Cela se conçoit en considérant que les choses individuées en des corps, des mentalités et des esprits peuvent réapparaître (se trouver de nouveau actualisées) depuis des caractères communs qui autorisent d'identifier l'individué au travers du flux événementiel modificateur. C'est en fait le concept complémentaire à faire que l'entité actuelle de tel arbre en particulier reste identifiable, que l'arbre perde ses feuilles, ou qu'une branche vienne à lui manquer. Tout comme un homme aura même identité le long des transformations métamorphiques qui sont spécifiques à son incarnation. Bien que ceci soit reconnu depuis l'Antiquité, ce qui semble nouveau est de saisir qu'avec l'identité conservée au travers des transformations métamorphiques, il n'y a pas disjonction entre les différents aspects contractuels de la réalité dans l'individué, dès lors qu'on considère, non pas un état d'être, mais ce qui devient en vue d'être.

Que ces aspects soient d'ordre physique, psychique, ou spirituel, pour être contractuels entre eux, ils sustentent à égalité le processus de progression durant l'instance performative de l'Univers.

Chaque événement étant unique fait qu'un corps matériel, tout comme un esprit, sont issus d'un circonstanciel non reproductible, même si l'on peut en considérer d'apparentables en tant qu'ils sont reproduits depuis une communauté inexhaustive d'aspects. Par opposition à la clôture scientifique, pour qu'un mouvement participe de la réalisation cosmique (qui est tout autre que le flux

arrivant de cause à effet), il faut qu'aux dépenses en énergie s'ajoutent les investissements du potentialisé en ce qui devient et ce qui acquiert.

La traditionnelle déclaration: «Tout est en tout» prend, dès lors, une connotation montrant que, par exemple, le continuum “Paradis” (ou Nirvana, pour une autre culture) ne peut être ni ici ou ailleurs, ni à ce moment particulier, pas plus qu'en tout autre. Son existence ne tenant pas au spatio-temporel, puisqu'elle est en soi hors les **événements et les lieux** d'un contenu variant en extension entre t_x et t_y (l'intervalle $[t_x, t_y]$ pouvant être indéfiniment quelconque et spécifique du processus par lequel on considère l'instance performative de l'Univers depuis des événements réalisateurs).

Le Livre d'Urantia

La *cosmogonie d'Urantia* fut écrite dans l'anonymat par un forum inspiré à mettre en forme une “révélation non humaine” (sic). Dans le sens où aucune pensée ne peut être vraiment isolée, on peut croire que certaines peuvent se former dans un langage d'accueil ainsi qu'un écho présignant d'une liaison en continuité de l'inconscient collectif montré par JUNG, autant que pour recevoir le message d'êtres supraterrrestres. Pour être cohérent dans l'application du principe de non séparation, il apparaît incontournable de regarder nos humaines mentalités comme n'étant pas isolables.⁷ Donc, et pour faire court auprès des rationalistes, ce monumental livre n'est sans doute pas du terrien pure laine, surtout la première partie! Si l'ouvrage contient des concepts particulièrement novateurs dépassant les restrictions du cadre des sciences, il peut être cependant trop aisément délaissé après une lecture superficielle, pour cause de son expression plaçant le texte à la portée du plus grand nombre de lecteurs. On pourrait regretter que ce soit déjà suffisant pour satisfaire le besoin de merveilleux des adeptes cherchant le giron d'une nouvelle religion, certes mieux adaptée à notre époque, mais de nouveau une religion séparée des autres institutions qui s'ignorent mutuellement, et non pas au sens de relier l'humanité en raison d'une surnature.

Cela dit, ce qui importe à certains lecteurs dont je suis est le contenu tout à fait original de cette œuvre, et non le jugement qu'on porte sur lui depuis des considérations de chapelles. Je reste personnellement convaincu qu'aucun écrit n'est comparable à dépasser le cadre du penser contemporain, cadre qui nous apparaît si étriqué dès lors qu'on aborde ce nouvel éclairage porté sur l'Univers: son contenu, son organisation, et même son administration. Il s'agit d'un vaste panorama épique, transposé au plan cosmique, et mêlant sans doute, à ne pouvoir se distinguer, une part réaliste, à une part surréaliste (le surréalisme dans le sens qu'en donne si joliment *Le Petit Robert*: «ensemble de

7. Pour s'en convaincre, lire Auguste SABATIER, *Les religions d'autorité et la religion de l'esprit*, Paris, 1904. Ce professeur protestant de l'Université de Paris y démontre que l'inspiration à propos d'une surnature est inséparable d'une révélation intérieure, l'introspection pouvant se doubler d'une communication forcément introceptive.

procédés de création et d'expression utilisant toutes les forces psychiques (automatisme, rêve, inconscient) libérées du contrôle de la raison et en lutte contre les valeurs reçues».

Plutôt que polémiquer sur son exégèse, considérons la recension d'une interprétation nouvelle de la place de la personne humaine dans l'Univers que ce livre évoque. Elle est à dépasser de très loin le cadre matérialiste d'une hominisation se suffisant de corrèler l'exploitation de l'homme par l'homme, en désuétude, à l'exploitation de la nature par l'humanité présentement exaltée à son sommet pour cause d'idéologie servant le consumérisme. Relativement à cet aspect servi par l'option technoscientifique posant l'humanité au sommet de l'évolution des espèces prédatrices de la planète, l'ouvrage est si enrichissant que toute autre source présentement à disposition peut apparaître, non pas obsolète, mais considérablement plus pauvre. Et pour peu que le lecteur l'aborde à susciter son imaginaire en ne faisant pas l'amalgame entre foi et croyances, il se trouvera transporté jusqu'en des contrées vraiment éloignées des petites vues *géocentrées* que trop de nos contemporains portent encore sur leur environnement. Mais peu de chercheurs sont motivés à étudier le propos invérifiable d'une surnature, sauf pour s'en saisir religieusement à la lettre, et donc sans élargir l'imaginaire à partir duquel s'éveillent les déterminations d'une libre participation de chacun. Aussi est-il possible, compte tenu des antécédents historiques joints à la clôture se profilant avec des organisations à son propos, que cet effet d'éveil sur les consciences avortera en partie et que le livre en question finira dans la fonction d'objet sacré réunissant les fidèles d'une nouvelle religion, avec rituels, mystères et autorité textuelle.

Note sur les conventions lexicales

La prééminence de ce qui est intellectuellement conçu par confrontation au déjà réalisé, sur l'aperception en esprit des potentialités de réalisation, est encore si communément répandue, que les discriminants conceptuels que j'aborde dans les pages qui suivent en vue de saisir la synergie de domaines composites depuis les trois fondamentales (physique, psychique, spirituel) apparaîtront très insuffisants. Le rapport posant d'une façon également tangible dans le mixte associant des effets spécifiques du domaine des choses depuis des propriétés, à ceux du domaine des significations depuis le principe de qualités, et à ceux du domaine des valeurs en ce qui est des vertus de l'acte, ne se peut encore dire qu'entre amateurs éclectiques tenus à l'écart de la glose des spécialistes férus: ils sont entièrement impliqués à en découdre dans l'exactitude des disciplines et des dogmatiques abouties. Ces spécialistes sont trop aisément enclins d'oublier la précarité des prémisses de leurs savoirs et de leurs croyances, pour n'être pas agacés de l'informel par lequel ne peut éviter de passer toute nouvelle connaissance.

Au sujet des conventions lexicales faisant apparaître de nouvelles significations, j'use généralement de la suffixation qui discrimine entre “a” (privatif) et

“*in*” (opposition), relativement à la règle d'ensemblement sémantique qui introduit, à côté de la thèse et de l'antithèse, l'antéthèse (l'intersection vide entre le thétiq ue et l'antithétique) et l'ambothèse (représentant la réunion du thétiq ue à l'antithétique). Par exemple, si la thèse est ce qui est moral, l'antithèse est l'*immoral* (en tant qu'opposition), quand l'*amoralité* en représente la privation (ni la thèse et ni l'antithèse), tandis que la *sumoralité* (ou *supermoralité*) suppose la signification susceptible de ne ressortir que de la synthèse des deux aspects composant l'opposition entre la thèse et l'antithèse dans le signifié.

SUR LES LACUNES DE LA PENSÉE SCIENTIFIQUE

0.1 *Le réductionnisme, ou l'expérience entreprise auprès d'un positiviste*

Pratiquer la science matérialiste n'autorise d'entreprendre la description, puis l'explication, que des seules propriétés d'un environnement extraceptif. Rigoureusement parlant, là s'arrête l'acte scientifique. Souvent occupé d'exclure toute intrusion épistémiquement étrangère à son système et préoccupé de forclure ce qui n'apparaît pas objectif, le scientifique finit par posséder une pensée clôturée dans son unique moyen.⁸ Voulons-nous nous en convaincre qu'il nous suffit d'entreprendre une bien modeste expérience pour nous édifier sur l'étroitesse de la conernation du monde en science.

Il n'est pas besoin de requérir d'importants crédits pour cette expérience. Entreprenons simplement de troubler la surface d'une étendue d'eau calme à l'aide d'un petit bâton trouvé, par exemple, sur la berge (ce peut être lors d'une vacation champêtre). Cessant l'entreprise aussitôt commencée, nous observons une succession d'ondulations: nous venons de faire des ronds sur l'eau. Mais ils apparaissent après que la cause efficiente, qui s'en trouve être l'origine (antécédent intentionnel qui ne trouve son effet que dans le but attendu), a cessé de s'exercer sur le lieu en lequel une réaction n'en continue pas moins de se propager. À ce moment-là de la séquence factuelle, louons les services d'un observateur de formation dite "positiviste". Étant l'émule d'un certain principe de tangibilité fondée exclusivement sur la phénoménologie matérielle (tangibilité nullement contestable, que nous tenons seulement pour insuffisante à rendre compte de tous les aspects de la réalité), et pour peu que nous le prions d'appliquer strictement les rigueurs de sa doctrine, force lui sera faite de limiter la description de l'événement susdit à la seule instance manifestée aux sens. Par conséquent, il ne ressortira de son examen que des faits propriatifs...
uniquement des propriétés matérielles.

En l'occurrence, il choisira de ne voir qu'une succession de réactions exprimées à l'aide du concept des forces dans la propagation d'ondulations à la surface d'un liquide. Restant fidèle à l'état de sa logique limitée au principe de conservation des énergies et fort de 200 ans d'élaboration sophistiquée dans le

8. Pour saisir les effets sur l'épistémologie de cette pensée captive, lire Gérard RADNITZKY, *Présuppositions et limites de la science*, 1981. Les limitations dont l'auteur nous entretient sont closes à l'intérieur même du propos phénoméno-physicaliste, en tant que c'est là l'unique champ qu'il est admissible de considérer comme crédible en science.

discours sur les seules propriétés de l'environnement, il en produira la démonstration mathématique, éludant notre propos par le moyen d'une prolongation indéfinie du phénomène dans le passé et dans l'avenir des énergies dissipant le travail accompli dans ce qu'il observe.

Autrement dit, passant outre le déterminant intentionnel qui pose la raison de l'entreprise, ainsi que par-dessus la modalité déterminatrice qui conditionne l'activité qualificatrice de la réalisation, une explication de la chose scientifiquement définie restera bornée à l'indétermination régressive des causes passées, ainsi qu'à la reconduction indéfinie des événements propriatifs dans le futur. Et cette lacune, pour une unique raison : parce que la doctrine des sciences n'a que faire de ce qui est autre que cela qui arrive par **réaction**. Les **aspects intentionnels**, qui fondent les valeurs de l'**action**, tout autant que les **aspects qualificationnels**, basés sur les signifiés dans l'acte —**effet proactif**—, sont étrangers à son propos, en sorte que l'observateur scientifique fait *comme s'ils n'existaient pas vraiment*.

Dès lors nous constatons que si nous usons strictement d'un protocole physicaliste dans l'entreprise de connaître le contenu de la réalité, nous sommes dans l'incapacité de relier l'instance vécue entre un quelconque antécédent volitif et une conséquence rendant compte d'une raison qualificative dans l'encours des transformations métamorphiques de l'Univers. En effet, de l'expérience qui précède, nous pourrions objectivement faire l'inventaire des réactions moléculaires à l'intersection de deux milieux d'inégale densité depuis une cause motrice. Nous montrerons encore l'amortissement de l'amplitude du train d'ondes, en définissant celui-ci comme le transfert d'un travail à l'environnement. Mais là se limitera notre savoir car, par le moyen d'un appréhendement restreint aux seuls affects extraceptifs, ce ne sera nullement offenser notre raison que de considérer **la génération spontanée d'un tel transfert de forces effectué dans l'inutilité de la transformation**.

Ce qu'on vient de rapporter peut pourtant se définir consensuellement comme **événement particulier inclus dans l'ensemble "événement Univers"**. Il semble conséquemment licite de considérer la possibilité d'étendre au formalisme des événements de l'Univers nos conclusions restreintes à l'expérimentation du particulier. N'apparaît-il pas, dans ce cas, que si nous restreignons, pour des raisons dogmatiques, notre concept de l'Univers aux seules interactions propriatives, ne considérant comme réel que l'ensemble des réactions rencontrées, ou produites dans le cosmos, nous resterons, de même, ignorant d'une entièreté factuelle ? D'où l'induction de ce que l'énoncé d'un principe d'interaction de cause à effet pourrait se trouver insuffisant pour connaître les tenants, ainsi que les aboutissements, du devenir cosmique.

0.2 HUME arrêté trop tôt dans sa définition du phénoménologique

Afin de mieux aborder cette disposition, examinons sur quoi se fonde le concept contemporain du réel. HUME, dans *Enquête sur l'entendement humain*,

écrivit: «[...] Nous pouvons définir une cause comme un objet suivi d'un autre objet, et tel que tous les objets semblables au premier sont suivis d'objets semblables au second. Ou en d'autres termes, tel que si le premier objet n'avait jamais existé, le second n'aurait jamais existé. (On déduit de ce qu'une boule "B" va se mettre en mouvement, de ce que l'on voit une boule "A" venir à sa rencontre. Cette connaissance vient de l'habitude de toujours voir le mouvement de "B" suivre le mouvement de "A")».

La raison ne peut contredire cet énoncé, mais à la condition, toutefois, que sa déclaration concerne son énonciation restreinte à **l'instance réactive** des événements qui sont instaurés, pour la circonstance de la démonstration, sur la table d'un jeu de billard. Car, si nous étendons la compréhension du propos à **l'entièreté de l'instance factuelle** de ce que l'on considère ici, l'insuffisance de l'énoncé apparaît évidente, parce qu'on a toujours vu le mouvement de la boule "A" faire suite à une intention qualificativement investie en un savoir-faire, c'est-à-dire qu'on a toujours vu un tel mouvement propriativé causé par des moyens qualifiants, en vue d'un effet attendu. Ce qui fait que pour être rigoureux dans son exposé HUME aurait dû poursuivre avec: «Et on déduit de ce qu'une **action qualifiante** change le cours des **interactions propriatives** de ce qu'on a toujours vu ce changement du cours des choses faire suite à un travail mental. On peut définir une causation⁹ comme un sujet suivi d'un objet, et tel que tous les sujets semblables au premier soient suivis d'objets semblables au second. Ou, en d'autres termes, tel que si le sujet de la qualification n'avait pas existé, l'objet, ainsi qualifié en des propriétés, n'aurait jamais existé». Pour nous édifier sur la valeur axiologique de la proposition, il nous suffit de poser que:

Ainsi que l'on conçoit que si tout corps matériel venait à disparaître disparaîtrait aussi toute propriété physique, si tout agent intellectif disparaissait, toute qualification disparaîtrait également.¹⁰

Cependant, cet énoncé nous apparaîtra encore insuffisant, car si l'esprit n'existait pas, on conçoit que le "sens des valeurs" qu'on investit dans la séquence factuelle comme vecteur de l'activité qualifiée appropriée à des résultats attendus, ne pourrait être. En effet, les énoncés qui précèdent se complètent encore avec: «on déduit de ce qu'une **activité vertualisatrice** change le cours d'une **activité qualificative**, de ce qu'on a toujours vu le changement dans les vecteurs d'un travail de la pensée faire suite à un travail

9. Causation: terme donné dans le sens de ce qui, dans l'instance factuelle, antécipise et entraîne une chaîne de causes transformatrices depuis des conditions. Se pose comme cause originelle d'une suite de conditions et en tant que cause efficiente distincte de sa succession. En sorte que la causation représente ce qui est issu d'une activité déterminatrice qu'on trouve investie dans une suite d'événements déterminés en vue d'un résultat attendu.

10. C'est en fait le point de chute de DESCARTES qui écrivit que: «La réalité a un composant objectif, accessible aux cinq sens, que l'on dit matériel, et un composant subjectif, inaccessible aux cinq sens, que l'on dit intellectuel».

effectué en esprit dans le domaine des valeurs. En sorte que si des **suggests**¹¹ d'esprit n'existaient pas, l'agent d'une qualification serait privé des raisons d'intervenir sur les propriétés du plan de l'objet».

Ainsi posé, le principe de causalité nous apparaît plus signifant, et, conséquence de cette disposition, nous comprenons mieux que le critère de réalité —dans les limites d'une instance factuelle passant par le niveau de l'hominisé— inclut, déjà, trois domaines contractuels entre eux, dont on peut décomposer la réalisation en :

instance virtualisatrice → instance qualificatrice → instance propriativatrice.¹²

Aussi, l'abstraction d'une séquence d'événements instaurée dans le principe d'interaction de cause à effet, en tant que suite extraite du cours factuel d'un devenir particulier, apparaît un énoncé insuffisant s'il est implicitement détaché de son origine génératrice, ainsi que de la raison investissant l'activité. D'où l'axiome de ce que l'instance réactive que sous-tend une transformation métamorphique quelconque (ce qui va depuis des états antécédents, jusqu'en des états qui succèdent par le moyen d'interférences réactives chaînées), ne suffit pas pour rendre compte du prédicat d'activité. On en déduit que :

La problématique des tenants et des aboutissants d'une chaîne réactive d'événements, quel qu'en soit l'importance et la durée, ne saurait être escamotée, dès lors qu'aucune de ces chaînes n'apparaît spontanément à l'observation dans la nature, ou qu'aucune ne peut être reproduite spontanément en laboratoire, sans antécédents à les conditionner.

Il semble que c'est parce qu'en science on ignore ce rapport logistique que paradigmes et croyances en l'autogénération des choses et des êtres sont investis en des concepts critiquables. Bien évidemment, la crédibilité de l'acte scientifique n'est pas à remettre en cause. Ce qui l'est sont les dogmes établissant cette activité en tant que moyen suffisant. Pour s'en convaincre, nous allons prendre le raccourci qui consiste à illustrer notre propos depuis deux exemples.

0.3 *Le paradigme moderne de la génération spontanée*

Nous est-il possible d'entendre, à le considérer sans langue de bois, qu'une chaise puisse être causée pour sa raison, c'est-à-dire en tant que moyen de satisfaire l'intention qu'eurent nos ancêtres de s'asseoir plus confortablement qu'à terre? Eh bien non! Non, car si l'on suit jusqu'au bout les théories fondées sur l'autogénération, les événements conditionneurs qu'on applique à l'évolution des espèces rendent compte de ce que l'intention de nous asseoir plus confortablement qu'à terre fait suite à l'avènement fortuit de la chaise dans l'évolution de l'homme. Pour faire court, l'idée tient que c'est la chaise qui

11. Le terme de “suggest” est appliqué aux affects de l'esprit, parallèlement aux “percepts” vis-à-vis des affects corporels, et des “concepts” en ce qui est des affects mentaux.

12. La vertu de l'acte est investie dans la qualification actale, comme l'instance qualificatrice l'est dans la propriété de l'effectué.

serait apparue par hasard (causalité d'objet), quand un homme conditionné à l'inventer perpétra ce nouveau moyen de s'asseoir.

Ceux qui placent leur foi dans le hasard des agitations énergétiques, en ce qui est de la physique, et des essais comportementaux, en ce qui est du vivant, propagent par là un évangile présupposant en ses prémisses que la condition néantaire est suffisante pour opérer la séquence factuelle conduisant à l'existence des premières chaînes d'objets. Mais que peut-on invoquer pour soutenir logiquement cette explication énoncée depuis des signifiants qui falsifient la plus élémentaire des règles de la sémiotique? En effet, la plus infime propriété octroyée au concept de néantité, annihile, justement, le caractère de contrariété antithétique à ce qui, pour n'être pas, requiert précisément une attribution nulle.

Renoncer à la nécessité d'une causation génératrice (la cause agissante de la première cause réagissant à produire un effet, en tant qu'application de la condition de possibilité), pour ne considérer que des réactions conditionnées sur le lieu des transformations métamorphiques, implique, semble-t-il comme préalable :

1. d'énoncer la théorie susceptible de rendre compte comment un continuum néantaire contient en soi la compétence de faire-être;
2. d'apporter la preuve expérimentale de ce qu'une activité d'émergence quelconque peut apparaître spontanément depuis une substrativité nulle.

N'y aurait-il que ces incohérences faisant fi de la logique des classes appliquée à l'analyse sémiotique des modalités factuelles, que celles-ci suffisent amplement à légitimer la recherche d'un meilleur appréhendemement du concept de faisabilité du monde. Il est notoire qu'une théorie se doit d'être consistante, ou non contradictoire. Or pour remplir ces conditions, il faut que toutes les propositions qu'elle contient puissent être à la fois prouvées et réfutées (que tous les énoncés d'espèce assertorique ne se contredisent pas les uns les autres, ou que l'un d'eux puisse se prouver s'il se trouve en contradiction). Mais cette condition est encore surdéterminable par la logique qui entend que si les présupposés dans une théorie ne sont pas vrais, alors les conclusions sont fausses. Or dans le cas présent, non seulement la théorie reste sans preuve d'expérience mais, de plus, la pseudo logique dont on use pour l'énoncer s'appuie sur des prémices sémantiquement inacceptables, puisque le néant, implicitement placé à l'origine du contenu réalisé depuis les transformations métamorphiques du monde, a une attributivité nulle et ne saurait conséquemment recevoir pour prédicat la moindre propriété de faire-être, ou de faire-avoir.

Examinons d'un peu plus près les incidences du présupposé allant avec la conception d'une formation auto-engendrée de cause à effet selon le hasard des rencontres. La vie sur Terre est donnée pour surgir de la matière inanimée depuis la combinaison d'éléments selon le hasard, tout en répondant à la probabilité quasi nulle d'advenir depuis les lois du hasard appliquées à un temps limité de réalisation. En sorte qu'on en est venu à se représenter cet

événement-là comme un cas unique dans l'Univers, **un cas toutefois irréfutable, puisqu'on en peut faire la preuve, alors que la probabilité d'être reproductible dans l'histoire de l'Univers est quasi nulle, étant formulée dans le contexte probabiliste des lois du hasard.** Il suffit de considérer l'extrême complexité de l'ADN, pourtant de formule unicitaire dans les multiples espèces apparues sur Terre au cours des âges, pour se convaincre de la probabilité nulle d'une combinaison semblable issue des agitations moléculaires selon le hasard. Et c'est précisément cette probabilité nulle d'advenir par le hasard des interactions au sein d'une matière inerte, en un temps aussi réduit que celui donné à son développement sur Terre, qui requiert d'en distinguer l'instance comme représentant un accident unique dans l'histoire de l'Univers.

Pour nous fixer les idées sur l'usage qu'on fait ici de la logique, considérons un cas d'espèce apparentable. Tout objet manufacturé a une probabilité zéro d'advenir depuis le seul hasard des agitations moléculaires produites à la surface de la Terre, pour peu que le temps proposé à sa constitution reste compatible avec la durée historique des transformations terrestres. Il n'est même pas nécessaire de considérer quelque chose de complexe comme un astronef, pour illustrer notre exemple. Pour qu'un rudimentaire buffet de cuisine advienne, même depuis un tronc d'arbre, en son état achevé, il faudrait, aussi, considérer une indéfinité de "responsabilités initiales" si celles-ci sont du type des événements fortuits. Et pourtant, le buffet est là. Ce qui constitue, dans le dogme physicaliste, la différence de conclusion entre l'apparition du buffet et celle de l'ADN est que nous n'ignorons pas, évidemment d'expérience, depuis quelles conditions le buffet est là. Aussi le constat de sa présence ne fait pas problème.

Il ne s'agit pas de rattacher tout objet abstrait de la chaîne d'événements de l'Univers à une cause manufacturée, pour tout expliquer depuis des antécédents créateurs. Il s'agit de ne pas tomber dans le travers contraire consistant à nier de telles possibilités **pour des faits de probabilité quasiment nulle dont on a cependant l'expérience.** Autrement dit, il s'agit de considérer que certaines réalités de l'Univers peuvent être dues, aussi, à des transformations voulues en vue d'effets attendus. Sans cette disposition consistant au refus d'intégrer **de façon complémentaire du principe d'accident** les moyens humains à l'édifice de la nature, le rejet scientifique du voulu, dans la considération de certains des événements de l'Univers, s'apparente fort au géocentrisme d'église condamnant les déductions de GALILÉE.

Au reste, il y a un aspect de la preuve d'expérience dont la logique échappe à la véracité du discours savant. C'est que même si l'on parvenait à produire en laboratoire du "matériel" biologique depuis de la matière inanimée, ce ne serait nullement une preuve confortant le monisme matérialiste, ainsi que des chercheurs le disent, mais à l'encontre ce serait un fait qui, encore, confirmerait sa ruine, en raison de ce qu'on ne saurait nier que le protocole d'expérience fait intégralement partie des événements de l'Univers depuis l'inclusion

de la responsabilité initiale et des résultats **attendus par les expérimentateurs eux-mêmes**. En effet, dans le respect des règles de la logique en usage, si l'on reconnaît que ce qu'entreprend l'homme n'est pas toujours dû au seul hasard des circonstances, le produit résultant d'une expérience provoquée en laboratoire du fait de la curiosité de l'homme ne saurait démontrer l'œuvre du hasard.

Afin d'émanciper une pensée conciliatoire appliquée à gérer des sentences dogmatiques posant d'un côté que tout est à interpréter depuis des interactions arrivant de cause à effet, et de l'autre bord qu'il faut traduire en termes de miracles d'une surnature tout ce qui advient avec une probabilité zéro, nous avons bien peu à ajouter, puisqu'il suffit de ne plus considérer les événements de l'humanité ainsi que le nombril du monde. Donc, de reconnaître une possibilité d'être, à notre altérité, qui soit au moins apparentable et au plus complémentaire de la nôtre. En un mot, il suffit de **donner droit d'existence à d'autres savoirs, d'autres pouvoirs, et d'autres vouloirs susceptibles d'advenir de statuts différents ou supérieurs d'être, d'avoir, et de faire, par rapport à ceux dont nous avons l'expérience en usant de nos propres facultés**. Depuis cette ouverture de l'angle par trop borné du regard qu'on porte sur le cosmos, nous formons l'hypothèse que des réalités peuvent être semblablement anthropomorphiques, et que, de plus, il en est qui sont complémentaires plus complexes que celles qu'on reconnaît d'expérience avec les strates inférieures à la strate de la réalité humaine. Comme de telles considérations ne sont pas usuelles en épistémologie contemporaine, examinons les présupposés de quelques-unes des théories qui sont avancées à propos de l'histoire de l'Univers.

0.4 *La confusion entretenue jusque dans les cosmologies savantes entre génération et transformation*

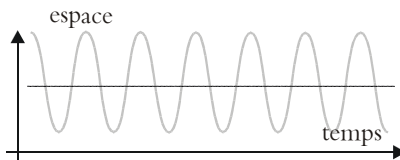
Parce que le scénario matérialiste ne concerne que des manifestations matérielles, on en est peu à peu venu à utiliser scientifiquement nombre de substitutions dans les signifiés, depuis le raccourci qui consiste au transfert des significations, sur le lieu de leur apparence véridictive. Ce propos illusionne en effet aisément. Afin d'en rendre compte plus commodément, évoquons, en première considération, le cas de ce sur quoi s'appuient les concepts cosmologiques contemporains. Pour les astronomes, l'origine du monde consiste en pratique à repousser continûment l'horizon de la plus grande séquence phénoménologique qu'il est possible de théoriser à la suite des informations qu'on acquiert sur les transformations opérées dans le tissu cosmique. Procédé qui laisse tacitement sous-entendre que l'origine vraie du monde se trouve au terme de cette recherche. Or, à partir d'une telle disposition, le discours ontologique se trouve entièrement dénaturé en ce qu'il s'instaure sur **l'origine des états transformatifs de l'Univers**, et nullement sur le lieu de son existentialité. En d'autres termes, les substituts qui sont ainsi scientifiquement

avancés ne rendent compte que des événements ayant pour thème les transformations de l'Univers, nullement de leur génération.

Puisque ces théories se fondent sur l'observation des manifestations du processus de transformation du monde, il est évident que leurs progressions sont parallèles aux découvertes physico-astronomiques qu'on en peut faire. En ce sens que, plus l'instrumentation technique se perfectionnera, et mieux le cosmologue embrassera de larges pages d'histoire à même de lui permettre la description des événements susceptibles de rendre compte d'une entièresité de l'instance métamorphique du cosmos. Mais cela, bien évidemment, sans aucun espoir de changer le formalisme de sa recherche, c'est-à-dire que les théoriciens en cosmologie continueront à ne pas discerner l'origine des transformations du monde (leur propos), de son origine existentielle: le propos métaphysique qu'on nie en science.

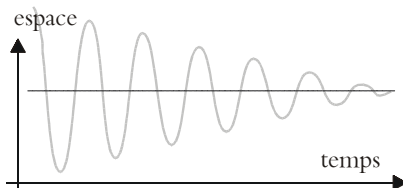
Pour une meilleure compréhension de cette situation, imaginons la possible évolution de la théorie dérivée du plus grand phénomène astronomique présentement observé: l'expansion de son contenu physique. De savants spécialistes, qui affinent au fur et à mesure l'appareil mathématique susceptible de rendre compte des observations, déclarèrent au dernier épisode que la meilleure estimation de la "naissance" de l'Univers vient de l'explosion de son contenu physique réuni en un très petit espace (ils renoncent par là à avancer une température infinie qui coïnciderait à la notion de spatialisation nulle du contenu physique **conservé** au moment zéro marquant l'origine des expansions cosmiques).

Comme la théorie du *big-bang* est loin de représenter la solution définitive du problème, anticipons sur son évolution possible. Au vu de considérations qu'on ne saurait aborder dans le cadre de cet ouvrage, l'on peut prédire que ladite théorie évoluera probablement vers un modèle basé sur l'alternance de concentrations et d'expansions du contenu cosmique conservé: une succession d'expansions, dont le *big-bang* est le modèle, mais alternées à des phases de concentration depuis le modèle du *big-crunch*, dans le respect des lois physiques connues. Cependant (voir la figure ci-dessous), comment en dégager le concept d'une similitude au mouvement perpétuel? Car une alternance cyclique indéfiniment reconduite, ayant pour ordonnée l'espace et pour abscisse le temps est, de fait, sans origine, autant que sans fin.



Pour améliorer la solution de ce problème, il nous faut considérer au moins l'homogénéité d'une proto-énergie étendue à l'infini et susceptible de se prêter à des évolutions hétérogénéisatrices depuis cette origine établie à t_0 . Par

conséquent proposons une autre idée. Faisons l'hypothèse d'une origine des transformations métamorphiques du monde coïncidant avec une dispersion à l'infini du présent contenu de l'Univers, par conséquent en un état antérieur aux transformations métamorphiques (l'état originel de non-être et de non-avoir), donc réduit à un potentiel énergétique privé de la moindre réalisation susceptible d'attribution. Cette condition initiale est alors suivie d'un processus de concrétion, de rapprochement centripète, jusqu'à l'état du présent niveau de matérialisation et d'organisation. La figure suivante montre que l'évolution de ces transformations peut reposer sur un certain nombre d'alternances amorties. L'expansion de l'observation astronomique représente l'instance de l'un de ces amortissements, dans la phase négative du processus considéré en vue d'ensemble, en sorte que cela produit l'illusion qu'on a du sens réel de l'évolution, nous trouvant dans l'impossibilité expérimentale de mesurer l'ampleur de l'amortissement entre deux des phases successives.



Considérant ainsi l'amortissement des pulsations qu'on avait précédemment envisagées, l'état d'équilibre se conçoit en un lointain futur, en coïncidence avec une entropie nulle du même contenu conservé de l'Univers, c'est-à-dire la finalité des transformations métamorphiques correspondant au statut achevé en organisation, comme terme opposé à l'infinie entropie de son origine.

Sans aborder l'aspect mathématique du propos, je rappellerai que l'hypothèse est créditée en mécanique céleste, ainsi qu'en physique, avec le concept de gravitation universelle. De façon générale, on donne l'énergie potentielle d'un corps quelconque comme équivalent au travail produit par le rassemblement dans l'espace de son contenu, depuis un éloignement infini du substrat décomposé jusqu'à l'infinitésimal. De façon semblable, l'énergie potentielle d'un satellite correspond au travail fourni par sa masse, depuis un éloignement infini, jusqu'à la distance de son rayon orbital. Ou, encore, l'on sait que l'énergie potentielle due à l'attraction universelle de n atomes discrets est égale à la somme des énergies potentielles de toutes les paires d'atomes, que divise leur distance.

Ceci étant considéré, admettons que nous tenons l'esquisse d'une théorie globale des transformations de l'Univers qui, dépassant les simples données empiriques, est appropriée à la vraisemblance du raisonnement. Mais le but de notre démonstration n'est pas dans ce résultat. Il est à montrer que, quelle qu'en soit l'envergure, une théorie portant sur les transformations métamor-

phiques du cosmos ne peut se substituer à une théorie ontologique du réalisé à l'Univers. Car, même en poursuivant plus avant, je ne vois personnellement pas comment déplacer, depuis ce moyen, le propos des transformations du monde, jusqu'au celui de son origine existentielle. Autrement dit je ne vois pas comment, dans le respect de la vérité qui coordonne la droiture du locuteur à la véracité de sa sémantique, fonder la signification ontologique sur le savoir d'un quelconque événement spécifique des transformations de l'Univers.

Par conséquent, devant l'évidence de ce que l'origine des instances transformatives de l'Univers n'est pas substituable à son origine existentielle, toute explication scientifiquement formulée semble ne pouvoir rester qu'un subterfuge du propos ontologique. En ce sens, le théoricien, pas plus que l'expérimentateur, ne détiennent la faculté de faire avancer le propos ontologique de l'existence du monde depuis de quelconques protocoles d'expérience, d'observation, et de théorisation fondés sur des transformations du contenu cosmique. Car les expérimentateurs et les observateurs ne sauraient échapper aux domaines d'expérience et d'observation spécifiques des manifestations issues des transformations métamorphiques. Quant au théoricien, quel que puisse être son niveau d'abstraction, il subsistera toujours quelque chose d'existant au terme de ses manipulations mathématiques, en sorte qu'une ultime opération conservera encore, entre un numérateur et un dénominateur, ne serait-ce que les tenseurs des potentiels de ce qui se prête à transformation. Pour au moins, évidemment, que le principe du calcul consiste à transformer des paramètres quantitatifs, c'est-à-dire à opérer sur des transformations nombrées, dans le respect du postulat de conservation de ce qui est à la fois préalablement posé comme existant dans la modalité de limitation, et comme se prêtant à transformation algébrique, dans la covariance des propriétés physiques.

Le discours sur l'origine de l'existence de l'Univers, selon le concept d'une génération *ex nihilo*, reste certainement irrévocablement éloigné de ces moyens-là, pour la bonne raison qu'avec une origine où rien n'est préalablement posé, on doit tenir son objet en partant d'un statut **non existentiel**, dont dépend l'état **non événementiel** situé à l'origine des transformations métamorphiques d'être et d'avoir. Comme il reste éloigné d'un énoncé possible sur la finalité des transformations, dans l'ignorance d'autres sources de connaissance que celles provenant du senti, alors même que, considérant l'orientation performative de la présente instance des transformations métamorphiques du cosmos, il est sensé de prévoir l'aboutissement d'une compétence proprio-qualificative finale d'**être** et d'**avoir**, devant épuiser les potentialités de **devenir** et d'**acquérir**.

Usant de la seconde loi de la thermodynamique prévoyant que le désordre, au sein d'une enceinte fermée, ne peut qu'augmenter, il y a une autre incohérence allant avec son application au propos cosmologique. Dans son application à l'ensemble de l'Univers, on retient que le cosmos ne peut que tendre vers une plus grande entropie. Combien d'ouvrages entretiennent l'idée d'une fin de l'Univers ayant pour prémisses les conséquences de cette seconde loi de

la thermodynamique, et combien d'autres propagent le concept opposé, basé sur les preuves d'expérience d'une progression dans l'organisation de notre environnement? Le non-sens qu'il y a de tenir le concept de progression du cosmos matériel et d'évolution biologique, simultanément au concept opposé d'une irrévocable dégradation du contenu cosmique, devrait susciter la suspicion. Que ce soit au plan physique, en lequel des antécédents hydrogènes conduisent à des conséquents plus lourds dans l'échelle des complexifications atomiques, ou que ce soit la lente complexification des espèces biologiques, tout montre la diminution générale d'entropie, hors circonstances localisées. **Les mouvements involutifs, comme les dégradations de la matière et ceux de la corruption organique qui s'effectuent dans le sens d'une augmentation d'entropie, sous certaines conditions localisées et singulières, montrent seulement le rôle du particulier, ne contredisant en rien l'acceptation d'une progression générale en organisation.** Cette application abusive de la seconde loi de la thermodynamique au contenu cosmique se prêtant à transformation risque fort de ne pas résister à la perspicacité des générations futures. Elle est en effet toujours localement applicable (constat d'expérience), sans que sa possibilité puisse s'étendre à l'entièreté de l'Univers (impossibilité logique de ce qu'on introduit par là).

Par rapport aux dégradations localement observables dans le sens des augmentations d'entropie, notons que les progressions d'ensemble vers l'épuisement des potentialités de progression n'impliquent pas une éternité subséquente en un état d'achèvement à entropie devenue nulle. Durant son instance performative, le cosmos ne peut que se transformer, c'est-à-dire localement croître, ou diminuer en organisation, donc en réalisation. Mais dans le sens ontologique, l'existence sous-jacente de ce qui se prête à transformation est tenue pour invariable, en sorte que ce qui constitue le contenu de l'Univers ne saurait que recevoir, ou perdre des **états réalisés d'être et d'avoir**, pas son existence. Or les interprétations sur l'origine des transformations cosmologiques, qu'on désigne sous le terme de *big-bang* et de *big-crunch*, tout en faisant l'impasse sur le statut en existence, pèchent par l'application du principe de conservation, dans la confusion des attributions aux états d'être et d'avoir, par rapport à l'imprédictibilité du statut d'existence.

Pour autant que je comprenne ce sujet, je pense que si nous voulons libérer nos possibilités conceptuelles du paradigme moderne de l'autogénération des choses du monde, nous avons à déployer le savoir à propos des transformations métamorphiques en l'appréhendant par rapport à une altérité complémentairement ouverte. Dès à présent, il apparaîtra à certains lecteurs que la disposition d'une ouverture relationnelle sur une altérité au continuum cosmique en état de devenir et d'acquérir ne peut bien se saisir en réduisant l'inconnu d'une surnature, à ce qu'on connaît de la nature. **Il s'agit d'éviter l'erreur qui consiste à considérer une structure ouverte du cosmos sur ce qui est de même sorte. Dans l'affectation logique des sémanticités**

du propos, la complémentaire aux faits d'être et d'avoir en rapport à des conditions représente une inconditionnelle existence.

Le concept physicaliste de l'autogénération du monde apparaîtra probablement comme l'une des chimères les plus pernicieuses ayant embrouillé les mentalités de notre temps. Quelle méprise à peine croyable! Induire une loi, qu'on définit comme étant justement non orientée et, à partir du principe de moyenne statistique appliqué à des degrés de liberté anarchique, expliquer la continuité de l'évolution du cosmos dans le sens des progressions en organisation. N'y a-t-il pas plus haute improbabilité que cette continuité poursuivie dans le sens de l'organisation, depuis l'application d'un principe d'entropie requérant l'accroissement du désordre de son contenu étendu sur des milliards d'années? Comment la théorie de l'autogénération fondée sur le hasard, autrement dit, fondée sur l'anarchie des actions, pourrait-elle résister encore longtemps à de telles contradictions dans son fondement?

Ne serait-ce pas parce qu'en définitive des mandarins du savoir, et leurs suites captives, tiennent aujourd'hui à cette idée comme jadis les prélats, détenteurs de ce qu'il était de bon ton de croire, se satisfaisaient d'une création surnaturelle du monde en sept temps, c'est-à-dire depuis l'autorité d'un dogme et selon des assertions scolastiques seulement adéquates à des concepts obsolètes? Le tranchant des mots de Gilles CHÂTELET¹³ est une façon pertinente de le signifier: «C'est toujours *la même imposture* qui alimente le Grand Chaudron: ignorer ou feindre d'ignorer que la panoplie d'illustrations empruntées à la science, censée donner un peu de vertèbres à la pensée chaotisante, vise à masquer une dissymétrie cruciale dans les données d'un problème de mathématique, de physique ou de chimie, pour mettre en scène le Miracle de l'auto-émergence [...] Pour l'«humaniste honnête», toujours un peu gogo devant la science, l'effet est garanti: comment ne pas être bouleversé devant cette énigme: l'accouchement du Singulier à partir de Rien?»

S'il y a un préjugé durable, c'est bien celui de la responsabilité du hasard dans la formation du contenu cosmique. Certes, le hasard apparaît bien impliqué dans le processus, mais vis-à-vis des erreurs, des fautes, des mutations accidentelles et stériles, et non pas en ce qui est de sa progression. Par exemple, non pas dans la duplication de l'ADN, mais à l'encontre, dans les erreurs, les accidents à celle-ci (non des moindres parmi les biologistes ont l'honnêteté intellectuelle de le reconnaître, bien que ce soit comme francs-tireurs). Or, le concept revendiqué par tout bon physicaliste pensant dans l'orthodoxie est précisément de croire que la progression de la réalité, processus positif, est l'effet de l'indéfinie continuité d'erreurs de copies en erreurs de copies.¹⁴

Examinons le fondement des théories auto-génératrices élaborées afin de rendre compte de l'émergence du nouveau. De telles théories posent toutes en

13. Gilles CHÂTELET, *Vivre et penser comme des porcs*, Exils Éditeur, 1998.

14. S'écartant de la dérive confessionnelle d'une évolution selon le hasard, voir notamment Pierre GRASSÉ, *L'évolution du vivant*, 1973, Albin Michel; et MOTOO KIMURA, *Théorie neutraliste de l'évolution*, 1983, Flammarion.

leurs prémisses un milieu qui a la faculté d'opérer des fluctuations aléatoires de son contenu à l'état latent. Ce milieu-là est ainsi avancé depuis un statut préalablement généré, c'est-à-dire que le propos y vise à substituer le principe de génération par celui d'auto-organisation sans *quid proprium*. Le discours part d'un substrat préalablement donné, avec : 1° une hétérogénéité non nulle, en tant que pouvoir de substratisation depuis une substance originelle d'espèce amorphe ; 2° une énergétique non nulle, mais qui ne peut être pour autant infinie, en tant que puissance limitée d'interaction, autorisant le principe d'une transformation progressive bornée en espace et en temps.

On conçoit que ce milieu est déjà contenant. Il “**est**” quelque chose. Ce ne peut pas plus être la condition de chaoticité spécifique d'un non-être initial, que celle de néantité antithétique au continuum d'existence. Alors, dans ce cas, il est évident que théoriser un concept de génération spontanée en référence à des modèles d'accrochage électromécanique de particules en atomes, et d'atomes en molécules, reste un substitut du propos ne représentant qu'une évolution du concept de *clinamen* chez LUCRÈCE. De tels modèles, qui se réfèrent au principe d'ordre depuis les fluctuations d'un milieu contenant, ne sont propres qu'à mettre en lumière **des moyens de réalisation avantageux**. Il ne semble même pas qu'ils soient appropriés à montrer le principe d'organisation non dirigée du contenu cosmique. Car il faudrait encore qu'on y surmonte la problématique d'un protocole d'expérience prouvant qu'**un nombre limité** de ces agitations aléatoires d'énergie libre —fussent-elles des myriades— aboutissent à une organisation sans nécessité d'un *quid proprium* qui en détermine l'avènement. Ce serait en tout cas infirmer les modèles de plusieurs statisticiens, modèles représentant, en l'état actuel du savoir empirique, les seules données réalistes. En effet, de l'examen des résultats de tels modèles, il s'avère que la part du fortuit devrait requérir un nombre d'essais aléatoires dépassant incommensurablement la durée donnée à l'âge de l'Univers, en ce qui est de sa matérialisation, ou la durée donnée à l'âge de la planète Terre, en ce qui est des évolutions du vivant. Quoique le principe en soit mathématiquement fondé avec POINCARÉ et BOLTZMANN (Cf. fin § 0.18), ce ne peut être qu'à l'unique condition de donner un laps de temps infini à la durée de la transformation envisagée dans un sens positif ; ce qui est, bien sûr, impropre à soutenir en ce qui concerne ce qu'on observe en pratique, puisqu'il faudrait pour coordonner les macro mutations des gènes, dès l'embryogenèse d'une espèce, même primitive, des dizaines de milliers de miracles depuis la probabilité infime d'advenir selon le seul hasard.

Il y a quelque chose d'insidieux, mettant mal à l'aise, de considérer le manque de droiture intellectuelle dans l'exploitation, par la pensée matérialiste, du principe de conjecture trouvant sa vérité prouvée dans l'expérience (retombées de l'expérimentation scientifique). Le problème est le suivant : trouver un premier effet physique qui soit sans cause, autoriserait, enfin, de donner au discours sur l'autogénération du contenu cosmique une conclusion confortable. Et là se tient le dilemme d'un tel état d'esprit, car, pour autant qu'on ne

trouve pas le terme de sa recherche, une raison subsiste qui promet la poursuite d'une théorie la revendiquant. Or ce terme est en pratique inatteignable depuis le rôle délégué au physicien, à qui revient la mission de scruter le fondement de la matière, et à l'astronome, à qui revient celle de scruter les limites de l'Univers. Quarks et modèles de particules charmées auront certainement des successeurs plus pondérés, exactement comme des traces de protomatière pourront encore apparaître à grande distance des plus lointaines galaxies.

Dans l'idée physicaliste du xx^e siècle, tout du monde est arrivé de cause à effet. Mais le modèle de représentation qui clôture l'ensemble des déterminations, dans l'indéterminé complémentaire, n'a de sens qu'avec la considération d'une suite indéfinie de réactions, fondée sur le principe de conservation et instaurée dans le cadre restrictif des lois sur les mouvements de l'élémentaire. Autrement dit, la contingence du principe de réaction, au principe d'action, reste ignorée par dogme. Pour avoir décidé de suspendre la phénoménie de tout agent qualificatif à des antécédents physiques, au travers des propriétés, la détermination, comme produit de l'actant, se trouve réduite au déterminisme du réactant. Aussi la dépossession contemporaine de la libre activité déterminatrice chez l'humain apparaît-elle comme la suite logique de la dépossession antérieure, opérée par les humanistes, en ce qui est d'une liberté de proagir qu'on accordait au continuum divin (en tant que surdéterminant nécessaire à l'abstraction des aspects contingents dans le monde). Cela oblitère, purement et simplement, la logique disant que si la nature naturée du monde n'a pu être causée en raison d'elle-même, elle a pu l'être depuis une nature naturante. Tel que dans le cadre d'une conception plus complexe, rien n'empêche qu'une nature naturante puisse être, soit en tant que sa propre cause, soit comme intermédiaire: à la fois causée et causatrice. Il est en effet possible de distinguer, dans la logique de la théorie des ensembles, la trilogie des aspects contractuels complémentaires entre eux avec:

- la **nature naturante innaturée**, inconditionnée et conditionnatrice;
- la **nature naturante naturée**, conditionnée et conditionnatrice;
- la **nature naturée innaturante**, conditionnée et non conditionnatrice.

Si l'on met un nom au contenu délimitant chacune de ces catégories, c'est à concevoir le continuum du divin, celui des êtres, et enfin celui des choses. L'athéologie des humanistes ayant éliminé la nature naturante innaturée, celle des physicalistes contemporains continue le tour de passe-passe en évacuant la nature naturante naturée des êtres, pour ne plus clôturer la réalité que sur la seule nature naturée innaturante qui, étant posée seule, contraint l'esprit à la conclusion qu'elle s'autodétermine depuis le hasard des réactions. Le libre arbitre humain, comme choix modal de réalisation à mi-chemin entre l'arbitraire physique et l'omnipotentialité divine, n'est plus! En psychologie sociale, il fut évacué au profit de théories explicatives basées sur les seuls condition-

nements, avec tout le cérémonial hypothético-déductif qui convient pour obtenir le label scientifique.

Ce qui fait que scientifiquement, on ramène maintenant l'ensemble du processus de transformation métamorphique du contenu de l'Univers au seul hasard des circonstances, réduisant chacun de ses états causant ceux qui sont à venir, en tant qu'effet d'une succession d'états antérieurs. La validité du monde, qui repose ainsi sur l'hypothèse globale d'une détermination mécaniste, n'apparaît pourtant à la raison qu'en rapport à la spécificité d'une maintenance des choses préalablement déterminées. Mais il y a pire, puisqu'à cette continuité, doctrinalement réductrice, s'ajoute maintenant l'indéterminisme quantique à faire que la simple connaissance de la position des particules élémentaires est contrariée de ce que l'observation du mouvement et le mouvement lui-même sont réciproquement dépendants. D'où la ruine du déterminisme, au sens laplacien (définissant la connaissance d'un état du monde, de la seule connaissance de toutes les réactions instaurées depuis un état initial). Puisque l'idée d'indéterminisme tient à l'impossibilité d'expérimenter en vue de prédire un événement certain de cause à effet, le fonds abyssal du réductionnisme physicaliste est touché. Fera-t-on maintenant volte-face pour remonter en surface, et trouver à oxygéner l'organe qui nous sert à raisonner autrement qu'à la manière d'un calculateur ?

Nous le voyons, une réponse améliorant la problématique cosmologique peut émerger de la considération d'une contractualité entre réactions propriatives, activités qualificatrices et vertus proactives, s'effectuant entre une origine de l'informel, à entropie infinie, et l'épuisement des potentialités d'organisation, au travers de la complexification des rapports réalisateurs. En sorte qu'un penseur sincère, cherchant authentiquement à concevoir le fonctionnement de la réalité, ne peut manquer de trouver la compréhension d'une nature naturante, aphénoménique et endocosmique, complémentaire de la phénoménie exocosmique de la nature naturée.

En résumé, si notre appréhension du monde se limite au moyen scientifique, de telles vues, qui se fondent sur le principe de conservation, corrélié au postulat de similitudité **faisant référence à la nature du connu pour découvrir la nature de l'inconnu**, n'ont capacité que d'établir des significations concernant les événements propriatifs du monde. Le progrès de ce savoir-là ne contient que la capacité de reculer les limites de notre horizon sensible et, par conséquent, nous ne voyons pas comment l'appareil scientifique, en tant qu'unique moyen d'investigation, contient dans son moyen la possibilité de dépasser le principe de causalité, relativement à des événements constitués des chaînes indéfinies de réactions.

Cela commence d'apparaître à certains chercheurs. Au point que l'on peut prédire que les doctrines du positivisme, puis celle des physicalistes — certes, utiles à l'avènement des origines d'une scientificité se libérant des superstitions et de l'emprise du pouvoir religieux — ont aujourd'hui vécues quant à leur applicabilité universelle. Comment ne pas en constater le signe, notamment

dans des colloques comme ceux de Jean CHARRON, de Cordoue, de TSUKUBA, de Venise et d'autres qui montrent des tentatives d'ouverture sur une métaphysique nouvelle. Constatant que la voie scientifique, dans le contexte d'une épistémologie la refermant sur elle-même est d'issue suspecte à vouloir évoluer en toute indépendance de la philosophie ainsi que de la spiritualité, ces chercheurs déclarent en quelque sorte, à l'orée d'une nouvelle époque, qu'il peut être d'une sage stratégie de concéder à refaire quelques pas en arrière, même si, pour un temps, il nous faut pour cela retourner écouter ARISTOTE qui posait déjà la problématique de la causation du transformé. Car il semble qu'on se soit trop vite émancipé d'un principe de contractualité reliant les événements déterminés à leurs déterminants factitifs.¹⁵ Si le bois ne contient pas la raison de la table, alors, pas plus, semble-t-il, la terre arable n'est supposée tenir en elle la cause du végétal, et on ne saurait déduire l'existence des galaxies de l'examen des poussières cosmiques. Par hypothèse, bien sûr, que, faisant référence à la théorie des ensembles, l'abstraction de l'événement réalisant ladite table reste un élément appartenant à la chaîne des événements réalisant l'Univers.

0.5 *Pour apercevoir la différence d'activité entre un jardinier et un potier*

Retourner jusqu'à la pensée d'ARISTOTE: pourquoi? Mais parce qu'au moins, depuis le protocole du raisonnement hellénique subsiste encore la capacité de discriminer rationnellement entre les activités d'un jardinier et celles d'un potier, par exemple. Eh oui! cela peut surprendre, mais rigoureusement appliqué, l'énoncé scientifique faisant référence à de semblables événements ne peut nous renseigner que sur les mouvements de certaines quantités d'argiles. Nous pourrons, grâce aux progrès scientifiques et technologiques, quantifier à la énième décimale les travaux des masses et des efforts mis en jeu respectivement en de telles circonstances. Mais il faut un jugement moins étroit associant, sur un même plan de réalité, des faits **subjectifs** et **suggestifs**, aux faits **objectifs**, pour rendre compte des différences en impliquant, à des propriétés manifestées aux sens, des attributions qualificatives et virtuelles. En sorte que seule la conjonction de ces trois aspects de la réalité (c'est-à-dire les propriétés des choses, les significations qualitatives et les valeurs d'action) ait la faculté de communiquer à la conscience ce qui discrimine le jardinier, qui travaille la terre en vue d'une culture de légumes, du potier qui la travaille en vue de la confection d'un récipient. Alors, si les lunettes du physicaliste doivent laisser la vue si courte qu'on ne peut, les portant, discerner entre un potier et un jardinier, comment pouvons-nous espérer comprendre les événements décidant de l'organisation de Univers?

Oui! Il peut apparaître sage de revenir en arrière avant que, depuis l'application dogmatique du préjugé d'objectivité, on en vienne jusqu'à déclarer avec

15. La factitivité désigne la modalité actale se définissant comme un faire-faire (être et avoir). Soit l'expression d'un faire indirect.

assurance qu'une pièce jouée en l'absence de son auteur est d'espèce autogénérée. Jusqu'à plus ample connaissance, je préfère entendre, qu'en cette circonstance, l'instance manifestée, pour être d'espèce performative en exprimant un mode actif et réactif d'activité, exige une instance proactive décidant de la factivité de la pièce à jouer (sa faisabilité), ainsi qu'un statut de compétence résultant de la pièce jouée, son effet attendu.

Pour toutes ces raisons, nos spéculations à propos du monde doivent comporter un présupposé capital. S'il est vraisemblable que le bois ne contient pas la raison de la table et en l'absence de preuves d'expérience en réfutant l'énoncé, alors, de même, nous sommes en droit logique de considérer que la pièce se jouant sur les chapiteaux du grand théâtre du cosmos puisse ne s'être pas écrite toute seule. Déclaration rationnellement licite, je l'ai dit, en vertu de la simple application de la théorie des ensembles au propos, puisque cet événement-là (l'événement anthropomorphique qui surajoute aux propriétés physiques) **est un élément appartenant à l'événement "Univers"**.

Non des moindres épistémologues ont montré que la science de l'homme n'est séparable de l'homme que dans la pensée dogmatique. Si la science de l'homme est un produit de l'humanité, **alors cette science ne peut être exclue du propos d'intention**. Depuis la seule expérience sensible, on ne peut que décrire certains des aspects de la nature, donc les relater dans les limites de la sensibilité. Cela est, semble-t-il, insuffisant, si l'explication peut compléter le décrit en apportant un surplus de compréhension. Or ce "COMMENT" qui fait suite à "QUOI" est un questionnement qui n'est pas final, même si la réponse à "POURQUOI" qui surdétermine la qualification des signifiés reste pendante, relativement à "QUI". Le scientifique s'occupe-t-il de la compréhension des choses, qu'il reste encore concerné par leurs raisons en tant qu'humain. Ou, tout au moins, son protocole d'expérimentation reste-t-il surdéterminable par des valeurs d'action. Une question: le produit qualificatif d'un chercheur est-il moins scientifique s'il sait ce pourquoi il cherche (prédicat valoriel), en plus de ce qu'il cherche (prédicat propriétaire)?

Depuis le positivisme d'Auguste COMTE, ainsi que d'autres doctrines apparentées qui conduisirent au physicalisme contemporain, c'est pour la plus grande part en raison de la démission des philosophes, que la communauté scientifique est devenue monopolisatrice de toute rationalité à propos de la réalité du monde. Mais les préoccupations de ces communautés sont distinctes. L'activité savante est à dégager des lois de l'expérience des choses et des faits donnant à l'humanité sa capacité d'agir propriativement sur la nature. Donc en amont du savoir-faire et des techniques. La science se pose par conséquent comme le moyen d'action le plus adéquat pour agir sur nos environnements exocosmiques, c'est-à-dire pour agir qualificativement à ceux-ci. Mais l'on ne saurait agir ainsi que suite aux déterminations prises qui, elles, procèdent des décisions de réaliser certaines choses en particulier.

Vous et moi qui agissons, pensons et voulons, nous en possédons les capacités parce qu'un certain substrat organisé coopère à ce qui constitue nos

moyens d'être. Mais, jusqu'à **preuve du contraire**, ces moyens d'être depuis des substances ne sont pas aussi ce qui nous fait être (référence au principe des essences, à compléter celui des substances). Notre mobilité corporelle fonctionne grâce à la synergie entre des organes. Mais ces organes remplissent leurs fonctions, parce que des cellules ont des activités physico-chimiques qui sont synergiques aux organes. Or ces cellules reposent aussi sur le travail des molécules qui doivent leurs moyens à des atomes, eux-mêmes le devant à une autre classe de constituants que sont les particules. Là s'arrête l'actuel seuil reconnu dans la sécabilité de l'organisé en direction des individuations substratives. Il suffit cependant largement à montrer que notre niveau anthropologique de réalité, tenant à une certaine strate d'organisation, suppose une continuation systémique. Car il est évident, en regard des proportions en grandeurs ainsi qu'en nombres du contenu de notre environnement cosmique instrumentalement pénétré, que le niveau anthropomorphique ne peut se poser comme l'ultime organisation des constituants individués de l'Univers. Même en l'absence de l'œuvre d'un TEILHARD DE CHARDIN, il y a la dimension planétaire, celle des constellations, puis encore des galaxies et des amas galactiques, dans lesquelles le regard du scientifique ne peut voir que des amas de matériaux se formant par hasard, au gré des chocs et des inerties sans fonction au tout, donc sans signification aucune.

Comment pourrions-nous faire l'économie de réalités organisées transcendantes, effectives et potentielles, depuis la strate de nos propres réalités? À cela, l'énoncé du concept reliant la constitution substrative à sa continuité superstrative n'a recours qu'à la coordination de trois conditions :

- le constat d'expérience de ce que les stratifications du microcosme permettent de réaliser notre propre niveau d'être et d'avoir;
- le raisonnement déductif de ce que le manifesté anthropomorphique a son attribution reposant sur le principe général d'organisation substrative;
- sa suite inductive qui consiste à passer de la proposition spéciale appliquée dans un sens (au microcosme et depuis le passé), à la proposition générale applicable à sa suite (au macrocosme et dans le futur); ce qui représente une procédure usuelle et reconnue de la raison.

Constatons que ce n'est nullement le fait de n'avoir aucun moyen de prouver l'existence du transcendant qui est rédhibitoire de son acceptation, dès lors que l'on conçoit que les cellules de notre propre cerveau, de la synergie desquelles la pensée est possible, ne peuvent, également, qu'ignorer jusqu'au principe de la pensée même et, donc, *a fortiori* aussi le statut d'être du penseur. S'il y a interdépendance et contractualité entre les différentes strates de la constitution du cosmos, par contre les réalités spécifiques de chaque strate semblent uniquement expérimentables sur les strates vécues par participation. Saisir cela et continuer de nier un quelconque statut superstratif d'être, du seul fait qu'on ne peut en avoir la preuve phénoménologique au niveau de notre propre strate des réalités, semble moins se fonder sur une raison suffisante, que sur la suffisance de ceux qui sont à le nier.

En tenant l'observateur humain dans son rôle privilégié, on n'enveloppe pas seulement l'humanité dans un cocon de fictions l'isolant de la condition cosmique de réalisation, mais ce modèle de représentation, qui semble être à satisfaire des penchants narcissiques, occulte de plus des participations possibles, individuelles et collectives, à des réalités superstratives en cours de réalisation.

0.6 *La systématique et le concept d'instance réalisant l'Univers*

Un certain conformisme intellectuel tend à recentrer comme le nombril de la réalité ce qui caractérise le vécu spécifique de chaque époque. En quelque sorte, les juges de GALILÉE projettent encore aujourd'hui l'ombre de leur arbitrage. **Certes, ce n'est plus aujourd'hui l'Univers qui tourne autour de la Terre, mais ce n'en est pas moins encore sa réalité qui se trouve réduite à celle qui substrate la nature humaine.** L'idée d'objectivité, de rationalité, de positivisme, est à former l'épistème scientifique dans la logique du politiquement correct à se suffire de reconnaître l'existence des seules réalités susceptibles de substrater la nature humaine. Séquelles des abus du pouvoir religieux sur ce qu'il fallait croire avant l'avènement scientifique, notre jugement se trouve encore occulté dès qu'il s'agit de porter un regard à plus de hauteur, ou selon plus d'ampleur. D'où il apparaît obligatoire de montrer, dès lors qu'on tente une investigation plus avancée, non pas de remettre en cause le protocole scientifique, mais les aberrations auxquelles conduit son usage exclusif, c'est-à-dire lorsqu'on le transpose sur le lieu de réalités complémentaires : elles ne sont abordables que par introspection. Disposition conciliant l'usage d'un savoir scientifique ayant fonction de *referendum* dans l'activité qualificatrice, à la connaissance spirituelle, ce *preferendum* qui a pour effet de vectorialiser les activités qualificatrices.

On ne peut bien examiner en science que ce qui est déjà réalisé, et *a posteriori* prédire la reconduction de ce qui fut déjà fait. On ne peut pas, de plus, prévoir le nouveau, faire de la prospective —la prospective dans le sens du dépassement causal de la seule possibilité reconductive des événements passés. Pour la compréhension de cette condition, je voudrais faire apparaître une chose échappant au prêt-à-penser de la réflexion contemporaine. C'est que, éclairer les décisions humaines en ne tenant compte que des événements reconduits de cause à effet, aussi objectivées que nos vues sur la réalité puissent être, équivaut à regarder dans le rétroviseur pour connaître la route qui se trouve en avant des progrès de l'humanité. Porteur de cette sorte d'ocillères consistant à limiter son champ de vision à l'apostériorique, on se prive des moyens d'apercevoir l'apriorité des progressions cosmiques tenant au potentialisé, ainsi que nos possibles participations à celles-ci.

Comme les discriminés métaphysiques entre la compétence d'être et la performance dans les apparences d'être en devenir échappent à la glose du scientifique, on s'aperçoit que ceux qui se "convertissent" au physicalisme deviennent aveugles à l'argument de la déduction asorite. Rappelons qu'on désigne par ce terme la notion dénonçant la démarche qui consiste à indéfiniment prolonger par la pensée une propriété observée un grand nombre de fois en des circonstances identiques, ou apparentables. Chacun sait que la bonne pratique en théorisation est de pouvoir ériger en loi ce qui se prête à reconduction non réfutée par l'observation, ou l'expérience, pendant un certain nombre de fois. Depuis ce terme venant du grec *sóros* voulant dire tas, on désigne l'énoncé apodictique recourant à l'argumentaire des anciens sur la formation des tas, pour dénoncer la faiblesse de certains raisonnements. Un tas de blé reste-t-il un tas si on lui enlève un seul grain?

— Oui, bien sûr!

Or si nous répétons l'expérience un grand nombre de fois pour constater que la première déduction reste chaque fois reconduite, il n'en reste pas moins que c'est une erreur de généraliser ce que l'on constate ici, puisque l'expérience exhaustive montre que le dernier grain ne représente plus un tas, mais un grain. C'est là, me semble-t-il, le plus sûr moyen que nous ayons pour discriminer entre le généralisé depuis des particularités du perçu (par exemple, la suite indéfinie des réactions de cause à effet, ou la suite indéfinie des nombres), et des singularités tenant aux aperceptions des universaux posant le rapport entre l'instance performative et une finalisation compétente. Pour conséquence, **des lois de la nature, tenues pour vraies par généralisation, relativement à l'indéfinité de leurs suites virtuelles, ne peuvent aussi servir à prédire la finalité compétente arrivant par suite de l'épuisement des potentialités dans le réalisé depuis des transformations performatives.**

Le constat de progression, relativement aux transformations métamorphiques de l'Univers en cours de réalisation, implique un prédicamentement fondé sur les états performatifs des devenirs, conjoints des états d'acquisition, dont les investissements coïncident avec les états dans la compétence d'être et d'avoir au continuum cosmique, qu'on discrimine encore du statut d'existence sous-jacente posée hors encours performateur (analogie à l'existence de la pièce de théâtre, indépendante de l'actorialité se jouant sur la scène du théâtre). Le raisonnement asorite nous permet de concevoir que la finalité des transformations du monde est une espèce ontologique différente des états métamorphiques reconduits dans l'enchaînement du causé. D'où l'on distingue entre les possibilités d'une maintenance actuarielle —le rendement actualisé d'un devenir, dont les effets en progression s'échelonnent dans le temps— et l'épuisement des potentialités de réalisation débouchant sur la finalisation du monde; à ne pas exclure l'un ou l'autre des aspects du réel depuis une

pensée adductive (elle surajoute l'abduction méthodologique en science à la procédure de déduction expérimentale). Il est essentiel d'apercevoir que le procédé d'abduction, situé à la racine du raisonnement scientifique, n'a pour application que la prédiction limitée aux suites réactives de cause à effet. En sorte que sans le processus d'induction spéculative appliqué au domaine des réalités à venir depuis la notion de potentialité en réalisation du monde, la chaîne de tels événements réactifs reste, non seulement indéfinie, mais, de plus, elle est indéfiniment non finie.

Non seulement la prédiction événementielle basée sur la reconduction des événements causalement chaînés ne peut prédire de futures réalités cosmiques, mais elle advient encore sans but qui soit prédicible en ce qui est des événements relatifs au statut ultérieur de compétence de l'Univers épuisant ses potentialités de réalisation dans un niveau indépassable d'organisation.

La pensée close sur l'enchaînement indéfini des causes est comme atteinte de cécité vis-à-vis du devenir qui a fonction de **faire-être** de manière contractuelle à des attributions performatives. Il est pourtant évident que, sémanalytiquement, ce qui devient, puisque possédant des caractères se prêtant à variation performative, est délimité entre une origine, précisée ou ignorée, et une finalité, concevable au moins en tant qu'elle est à rendre compte du passage de la catégorie des performances à celle des compétences, par épuisement des potentialités de perfectionnement.

Pour l'essentiel, donc, les événements qui assurent le passage du **devenant** à l'**étant** sont d'une autre nature que ceux qui sont applicables aux états d'**être**. Et c'est ici qu'intervient la force de vérité du raisonnement asorite à l'encontre des déductions basées sur l'abduction du raisonnement ne retenant dans son champ que les chaînes réactives dans l'encours des événements performatifs de l'Univers.

Bien des théories qui traitent de l'encours des transformations métamorphiques de l'Univers sont basées sur l'autogénération des choses et des êtres, pour rendre compte du principe d'évolution sans *quid proprium*. Mais pour autant que je sache, aucune n'a connu le moindre début d'élaboration dans le but de rendre compte des finalités aux performances allant avec le **processus de transformation orientée**. Le principe de progression de ce qui devient implique pourtant le passage de la condition de non-être, à celle d'être effectivement, par le moyen d'une instance intermédiaire, celle des devenir. Ce qui devient n'a en effet qu'un vecteur visant la direction d'une diminution dans les apparences d'être en vue d'assumer à terme le rôle d'être. Et de façon scalaire, ce qui devient trouve sa dimension dans l'accroissement d'être apparent, par le moyen de la complexification des relations attributives, au travers des strates de la réalisation cosmique. Or, il semble important de saisir que la problématique des conditions de la transformation orientée n'a pas sa capacité élucidatrice des finalités dans la transformation elle-même, si les raisons d'être de ce qui passe par les instances réalisatrices d'un devenir n'appartiennent pas au

devenir. En ce sens **les attributions faites aux devenirs se conçoivent dans une catégorie différente de celles qu'on peut accorder au statut du réalisé dans la compétence d'être.**

Nous concevons aisément que c'est uniquement par manque de rigueur sémantique que l'on peut déclarer sur le chantier, ou bien à l'atelier: «ceci est un bateau, cela est une voiture». Il s'agit là, en effet, d'un abus de langage, puisqu'on désigne sous les aspects de ce qui est ici manifesté aux sens, les caractères afférents aux fins depuis l'état de ceux qui sont propres aux moyens, c'est-à-dire des objets transformés depuis des activités de meulage, de découpage, de soudage, etc., toutes opérations faites sur des carcasses, quand les fins concernent des attributs de locomotion, discriminables entre les fonctionnements du bateau et ceux de la voiture. On comprendra qu'en réalité, **l'activité du chantier ne reflète pas celle de la réalisation, mais seulement l'activité contractuelle d'un faire-être et d'un faire-avoir.**

0.8 *Pour le droit à la recherche en métaphysique sans pour autant passer pour l'innocent du village*

Le très ancien adage énonçant que l'on comprend le monde dans la mesure où l'on se connaît soi-même, a de tout temps nourri une réflexion introspective. Notre époque garde encore les cicatrices de l'abus qui en fut fait jusqu'au terme du Moyen Âge et que dénoncèrent à juste titre les propagandistes de l'avènement scientifique. L'inclination contraire, dans les siècles qui suivirent, toute extravertie, s'explique sans doute comme le rejet compensateur de tels abus. Mais en toute sagesse, nous devrions pouvoir, aujourd'hui, reconsidérer les choses de manière moins passionnelle et conclure à ne pas se priver, ni des sciences acquises dans le domaine de la physique du monde, ni du credo à acquérir dans le domaine d'une métaphysique spéculative complémentaire.

La question est alors de savoir si l'introspection peut maintenant servir de contrepois à l'expérience extravertie et, dans l'affirmative, dans quelle mesure notre expérience exocosmique assurera le rôle de garde-fou d'une expérimentation intérieure. Quoi qu'il en soit, les deux démarches restent complémentaires, donc également utiles à l'épanouissement des personnes assumant la responsabilité de leur devenir.

Avec ce processus historique de rejet d'une greffe trop tôt tentée, c'est-à-dire avant que ne soient rigoureusement discriminées les singularités des parties respectives entre expérience extrareceptive poursuivie à l'exocosme et expérience introceptive étendue aux réalités endocosmiques, déplorons donc seulement l'éclipse des spéculations métaphysiques devant le magnifique développement des sciences. Constatons que cette éclipse est à tel point obscurcissante pour l'esprit qu'une proportion non négligeable de nos contemporains, réalisant mal cette indispensable compensation d'abus historiquement commis, en arrivent au point de s'investir dans leur extériorisation jusqu'à ne plus dire «je pense, donc je suis (sujet du pensé)» mais «quelque

chose pense en moi, donc moi être cette chose», tout en revendiquant paradoxalement le droit de voter (par conséquent, tout en tenant pour implicite le principe des opinions personnelles dans le libre-arbitre et, avec ce tenu-là, la réalité subjective). N'est-il pas déconcertant que, endossant ce prêt-à-porter intellectuel rendant le locuteur plus plausible, non seulement beaucoup de gens entendent ignorer ce qui transcende l'*anthrôpos*, mais encore, réduisent la nature humaine à son substrat matériel, pour ne pas concevoir clairement que cet événement-là, celui de l'*anthrôpos*, constitue l'émergence du mixte arrivant de la rencontre de deux réalités irréductibles entre elles : le physique et le psychique ?

De deux choses l'une : ou l'Univers est sans raison d'être comme ensemble d'événements transformateurs — mais alors la nature humaine qui s'en trouve être un élément constitutif ne saurait concevoir des raisons à ce qu'il entreprend —, ou bien des buts attendus se justifient du devenir de l'Univers, et en ce cas l'humanité y participe depuis sa progression. Si toute attribution à l'une des strates de son microcosme perdure au niveau particulier de l'individu au macrocosme, alors ce qui caractérise la nature humaine se retrouve logiquement comme élément constitutif dans la réalité de son propre superstrat. La retombée du raisonnement en épistémologie est que la nature humaine étant confrontée depuis des moyens anthropomorphiques à une production d'effets environnementaux, le cosmos inclut sa nature, certes, mais ces moyens humains sont encore à concevoir étant subsumés par ceux qui sont censés les compléter dans une organisation à en transcender la nature.

Ce qui a pour conséquence, à défaut de preuve d'expérience réfutatoire, qu'on applique au concept holistique à propos du monde — c'est-à-dire ne se limitant pas aux seuls substrats — pas moins que les moyens humains. En sorte que les énoncés sur les conditions de faisabilité des transformations métamorphiques du cosmos comprennent parmi ses modes, au moins la synergie des trois moyens anthropomorphiques de détermination que sont un **vouloir**, un **savoir**, ainsi qu'un **pouvoir**, appliqués aux prédicaments de faire, d'être et d'avoir, et au plus, une indéfinité de moyens indicibles, susceptibles de transcender le niveau humain de réalisation.

Les conséquences du dogme physicaliste font que même la discipline biologique ignore la vie, puisqu'on y traite que de chimie organique, c'est-à-dire uniquement du substrat physico-chimique du vivant. Le domaine du biologique ressort sensément d'une composition de moyens, en tant que produit mixte arrivant entre des réalités physiques et des réalités psychiques. Si la vie nous apparaît comme une résultante psychosomatique, réduire l'un des domaines à l'autre ne permet pas de rendre compte et d'expliquer le vivant. Cela dit dans le même sens où l'on ne peut rendre compte de la couleur verte depuis la seule couleur jaune, quand le bleu et le jaune sont les couleurs primaires composant l'une des multiples nuances du vert. Même les disciplines psychologiques en arrivent à tenir leur discours au niveau de la dynamique du seul substrat physico-chimique des neurones avec les sciences cognitives. À

raisonner comme un béhavioriste, c'est d'une logique désarmante. Elle consiste à désosser une horloge afin de trouver quelle heure elle indique!

Comment contredire le constat de ce que, en l'état actuel du discours scientifique, pas une des disciplines s'occupant du vivant ne sont en mesure de définir ce qu'est la vie, toutes progressant en tant que des extensions physicalistes. Selon une conception systémique fondée sur la synergie dans les différences et les complémentarités, la vie ne peut que surajouter à la matière. Elle ne saurait représenter une qualité intrinsèque de cette dernière. Or, c'est à de semblables prémisses que recourent toutes les recherches biophysiques, telles que, par exemple, la génétique et la biologie moléculaire, puisqu'on y trouve évident que les changements physiques qui **accompagnent** des effets biologiques soient considérés les générant. Ce manque de cohérence épistémologique des disciplines biologiques n'est évident que pour quelques membres de la communauté scientifique, ceux-là qui reconnaissent que la vie ne peut se comprendre au moyen du réductionnisme, mais à l'encontre, que c'est le jugement synthétique appliqué à des aspects irréductibles entre eux qui a ici valeur explicative. Pour faire court avec le concept lucrétien, **il n'est aucune naissance possible sans union préalable, comme nulle transformation, sinon par recomposition des substrats.** Par là, la vie émerge d'organisations associant des structures physiques et psychiques, dont les synergies sont à rendre compte de fonctions spécifiques du vivant.

La chose n'est pas évidente à saisir, aussi examinons ce que voici : en termes de réductionnisme, le seul hasard des agitations thermodynamiques suffit à produire un résultat en tout point semblable à un Rembrandt, à l'unique condition qu'un incommensurable nombre d'essais aléatoires soit requis. Ce produit imputable au hasard des circonstances sera en tout point semblable à l'original de l'artiste, relativement à la position des pigments et, donc, physiquement indifférenciable. Mais il ne s'agit pas d'un Rembrandt! Pour le comprendre, il suffit de nous demander s'il nous est possible de définir, circonscrire et comprendre les différents styles des œuvres de peintres depuis les seules recherches physico-chimiques des pigments sur les toiles. Bien sûr que non, puisqu'il s'agit de critères esthétiques intentionnellement surajoutés dans l'agencement de matériaux, en tant qu'ils n'appartiennent pas à la matière. C'est pourtant un semblable trait d'illogisme qu'on retrouve appliqué en science de la vie, dans le seul but de ne pas corrompre la rigueur scientifique tenant aux seules propriétés matérielles.

Avec l'examen d'une peinture, ce n'est pas le poids scientifiquement pesé des couleurs, ni le calcul de leur répartition dans l'espace de la toile, mais c'est d'une composition selon des critères esthétiques qu'advient, sans ambiguïté, l'œuvre artistique. Du constat de l'identité entre l'**objet** et le **sujet** du propos sur la vie, est-il plus rationnel d'ignorer les prédicats subjectifs et de nier des réalités subjectives, en raison de ce que ce sont les objets seuls qu'on cerne depuis des techno-sciences?

On ne peut sans doute anticiper sans utopie sur le développement ultérieur des connaissances. Mais qui souhaite demeurer réceptif au nouveau se doit de rester ouvert à d'autres possibilités d'acquisition des connaissances. La progression des connaissances ne s'arrêtera assurément pas avec l'avènement de la physique. D'autres chercheurs, dans les siècles à venir, donneront droit de cité à des réalités nouvelles qui seront alors considérées plus tangibles que ne le sont les atomes en physique. Pour l'immédiat, une explication de ce qui procède de la réalisation de l'Univers ne peut qu'inclure au moins les moyens humains du principe d'intention appliqué au résultat qualificatif des réalisations matérielles. Reste que le concept en est si abscons, vu depuis le lieu de la suffisance du scientifique engoncé dans sa robe de positiviste, qu'on ne peut encore l'aborder qu'en catimini.

Notons qu'un terme est approprié pour désigner l'incomplétude d'une pensée réduite aux réalités matérielles. C'est l'agnosticisme, en tant qu'on désigne par lui l'inaptitude cognitive à projectiver les extensions métaphysiques, ainsi que les aboutissements ontologiques subsumant la simple reconnaissance des choses et des êtres depuis le perçu. Celui qui en est atteint limite la réalité aux données des sens. Et cette inaptitude est la conséquence de ce qu'il considère futile tout ce qui sort du cadre limité du jugement à *la posteriori*, autant qu'irréel ce qui ne concerne pas l'avenir immédiat. En écrivant cela, je ne porte aucun jugement de valeur, considérant seulement une différence d'état, relativement au rangement des progressions des mentalités dans le processus de progression de l'humanité. Pour le saisir, il suffit de prendre connaissance d'un sondage Sofres (juin 85), qui montre que 25 % des gens dits "civilisés" croient encore au géocentrisme (ces gens-là n'ont pas encore viré leur cuti galiléenne), que 48 % pensent que, dans un train, leurs coordonnées relatives sont liées à la Terre et non pas au train (cas de la direction prise par une balle lancée à la verticale dans le compartiment du passager), que 68% croient en l'isolement de la vie terrestre (donc, que la Terre est le nombril des milliards de galaxies qui contiennent, chacune, des milliards d'astres constitués sur le modèle du nôtre).

Un siècle et demi après l'œuvre de Darwin, comment ne pas rester confondu devant la force des créationnistes qui aux États-unis imposent d'enseigner aux enfants que l'humain est brusquement arrivé sur Terre il y a 5760 ans? Or, et cela montre bien une continuité du même, à l'époque des sciences positivistes, posons-nous la question de savoir quel pourcentage révélerait un sondage portant sur l'aspect agnostique des gens qui "croient" encore en l'autogénération de ce qu'ils perçoivent de leur environnement, en l'absence de preuve d'expérience d'un *quid proprium*.¹⁶

Avant de déclarer innocents du village ceux qui admettent d'autres sortes de réalités que la seule charpente du cosmos, il peut apparaître édifiant de

16. À ce propos, *Les Somnambules* d'Arthur KOESTLER est un livre tout à fait édifiant sur la manière dont évoluent les paradigmes au cours des âges.

prendre connaissance de l'œuvre du contemporain Anglais I. T. RAMSEY, qui montre la légitimité de la spéculation d'expérience introceptive, posée en continuité directe de l'expérience extraceptive. Ce n'est qu'au moyen de cette **expérimentation** intérieure que la personne trouve à s'impliquer dans le discernement qui appréhende ce qui est susceptible de prolonger sa propre conconcernation environnementale.

Dans ce sens, les discours religieux, mystiques, métaphysiques et théologiques représentent, même puérils, des efforts semblables à ceux de la science vis-à-vis de l'exocosme, mais aux fins de pénétrer un domaine de réalité, autant complémentaire qu'incontournable. Pour **décrire** les conséquences visant la finalité de toute activité performative, on use de qualificatifs valoriels et d'attributions vertuelles (bien, beau, vrai, sage...) comme en science on use d'attributions propriatives. Pour **expliquer**, on y rend compte de concepts surdéterminant les chaînes discrètes particulières aux événements de notre environnement, tels ceux d'absoluité, d'immanence, d'infinitude, et d'une continuité unicitaire d'existence. Si ces dispositions s'avèrent souvent maladroitement, puériles, inexercées, étant donné la dimension visée, elles n'en représentent pas moins un effort de pertinence qui est tout à fait parallèle et apparenté au savoir physique du monde.

Les deux démarches ont même dignité sur le lieu commun d'une intelligence à l'œuvre. L'objet du physicien est à portée du somatique depuis des substances, ce que vise le métaphysicien est en extension de l'esprit depuis des essences. Il n'en reste pas moins que, dès lors que la soif ne se comprend pas indépendamment de ce qu'il est possible de boire, l'aspiration au dépassement de soi constitue tout simplement la preuve indirecte du transcendant.

PÉNÉTRER LA CONFECTION DU PRÊT-À-PORTER POUR INTELLECTUELS BON TEINT

0.9 *La conservation: raison première des institutions*

Ce que je souhaite faire apparaître ici est que la vérité à propos d'une chose n'est pas transmissible, ni transitive. Pragmatiquement, c'est-à-dire en dehors des scarifications instaurées par des doctrines et des dogmes, elle ne saurait apparaître que dans le rapport du penseur à ce qu'il considère. Son expression qu'on trouve dans les multiples transcriptions langagières, ainsi que sa soumission aux recettes que représentent les logiques en usage et les outils intellectuels à la cerner, n'en sont certainement pas la source. Autrement dit, il ne faut pas considérer la vérité comme pouvant être indépendamment d'agents intellectifs la produisant. Aux deux opposés du parcours construisant le savoir d'expérience et fixant le croyable, donc, une même inclination établie *de jure* des fondements institutionnels. Depuis les institutions scientifiques qui investissent le savoir d'expérience, on s'attelle à croire que l'on sait en déléguant à la nature des critères de vérité. Depuis les institutions religieuses et parareligieuses qui investissent nos croyances, on se suffit de savoir qu'on est bien à croire dans le cadre de textes révélés, déléguant le critère de vérité à des instances surnaturelles.

On fait au travers l'acte scientifique comme si la vérité appartenait aux apparences phénoménologiques. On l'entrevoit depuis ce qu'on perçoit d'une réalité stratifiée entre les plus élémentaires individuations physiques, jusqu'au niveau de complexité de la nature humaine, considérée comme le terme d'un processus de complexification auto-transformée de cause à effet, en aveugle. Tenant ainsi les limites de son moyen, le penseur de formation scientifique s'isole de tout entendement d'induction introceptive. Avec les théologies, la vérité ne peut venir que de la providence d'une surnature: elle n'est pas dans la nature. On tente de l'apercevoir depuis une expérience intérieure à dépasser le sentiment qu'on a d'une existence susceptible de transcender la nature humaine. Via cette intériorité, le sujet de l'entendement —encore placé au sommet, mais cette fois d'une création donnée comme étant voulue (ne

résultant pas du hasard)—, ne tiendra compte, quant à lui, d'aucune expérience du milieu extérieur, pour cause des limitations semblables, mais opposées, de sa doctrine. En explorant dos-à-dos le vécu des cas particuliers dans une exclusion mutuelle, les promoteurs de ces sortes d'œillères finissent par se suffire des autosatisfactions d'appartenance. Mais lorsqu'ils ne sont pas à séduire leurs gentes satellisées, et même s'il arrive que leurs gouvernements ajoutent d'autorité la capacité de sanctionner la vérité, les cérémonieux pontifes du croire et les rationnels mandarins du savoir ont en commun d'être les irremplaçables gardiens des institutions transmettant des acquisitions spécifiques. Bien que, d'évidence, depuis les polémiques par lesquelles on se fait tout à la fois juge et partie au nom d'une atteinte à la souveraineté du spécialiste en sa matière, il manque à celui qui transmet par-là sa lumière de recevoir simultanément l'éclairage sur cela qu'il met en relief (comment la lampe pourrait-elle se voir)?

Force est de constater que l'évolution normale des deux règnes —même si celui de la science a plus de jeunesse— est à scléroser les fondements respectifs en s'adonnant à des licences aux fins de séduire. Les idées nouvelles ont par là des revers de fortune, bien qu'elles finissent souvent par voir le jour. Cette progressive maturation intellectuelle advenant à la fois des institutions et des découvreurs, apparaît l'indispensable préalable du processus de gestation d'une connaissance susceptible de réaliser la synthèse entre le domaine de la physique et celui de la métaphysique.

C'est à considérer la possibilité d'une synergie entre les deux sortes que l'auteur de ces lignes cherche à partager avec son lecteur un peu des joies et des risques qui font le pain de qui s'aventure hors les limites du balisé. On comprendra donc qu'en nous éloignant d'un espace meublé de choses dont nous sommes coutumiers, nous convenions de chercher des références nouvelles marquant l'orée d'un horizon, certes, encore inexpliqué, mais qui doit n'en pas moins être explorable. Avant de tenter de nous aventurer en des régions nouvelles pour la pensée, avec le maximum de sécurité intellectuelle, convenons de l'opportunité de consacrer un temps au parcours rétrospectif du procès fait à propos des réalités du monde.

0.10 *Est-ce logique, ou est-ce vrai?*

Il va tellement de soi que la clôture de nos opinions implique de forclure, d'exclure, de nous fermer aux différences, que grande est la difficulté de ramer à l'interface des systèmes de pensée dogmatiquement donnés comme étant incompatibles entre eux. Cette habitude d'exclure fait que si vous, lecteur, avez été élevé aux biberons des laïcités, vous trouverez que ces lignes sous-entendent des bondieuseries vous mettant mal à l'aise, étant gêné par la liberté qu'on y prend de mettre sur un pied d'égalité, métaphysique et physique du monde. Mais si vous l'avez été au contraire au giron d'une soutane, vous craindrez que l'émancipation des ouailles d'un magistère d'église fomentent

des individualistes pensant par eux-mêmes, et vous opposerez mille sous-entendus diplomatiques pour faire apparaître que cette démarche est du matérialisme déguisé. Résultat, à vouloir concilier des aspects différents, on se retrouve paria de tous bords. Mais pourquoi? Eh bien, parce que COPERNIC, aujourd'hui comme hier, est toujours jugé et condamné, non pas en raison de critères de vérité, mais en raison de références au bon usage des clôtures de logiques particulières!

S'affubler des œillères visant l'expérience empirique du monde, oui, mais est-il indispensable de surajouter une culture corporatiste? Nourrir exclusivement une expérience introspective, encore oui, mais pour cela est-il indispensable de n'avoir plus un neurone de libre pour penser à autre chose qu'à la politique ecclésiale? Soit qu'on se heurte à la frilosité de ceux qui se limitent aux connaissances empiriques, alors même qu'en fut démontrée l'insuffisance en épistémologie, soit que notre position médiane chatouille ceux qui se complaisent à penser **depuis** leurs tripes, se figurant agir **avec** leur cœur,¹⁷ force nous est faite de constater qu'on trouve partout des têtes bien faites, que des idéaux poussent en avant, quand les camps qui les nourrissent sont à les faire tourner en rond sur des idéologies.

Voilà bien l'embaras qu'il y a de concevoir la conciliation d'opinions exclusivistes pour cause d'absolutisme! À considérer ces divergences comme conciliables au motif de ne pas recourir aux prêts-à-penser, peut-être nous faut-il admettre qu'on se ferme aux différences dans la mesure d'une incom pétence à pouvoir relier significativement ce qui s'oppose. À défaut d'accueillir en ces pages une conception conciliatoire digne des institutions se tournant le dos, ceux qui tentent de faire par eux-mêmes l'expérience du vraisemblable, du plus beau, et du mieux faire, ne sauraient avancer sans des repères convenant à rendre compte de leurs choix personnels —choix décidés dans le libre-arbitre en l'âme et en conscience, pas ceux qu'on fait depuis des conditionnements, par héritage culturel, ou en réaction opportune au milieu ambiant.

Comme nous allons le montrer, l'option que nous tentons vise un enrichissement en significations depuis notre ouverture aux différences, et non pas une incitation à renoncer à ce auquel on croit. Cette disposition est dictée par le fait que si nous n'avons guère plus la possibilité de choisir la culture qui conditionne une grande part de nos réponses comportementales toutes prêtes, que nous avons celle de choisir nos géniteurs, renier nos racines et renoncer à cela auquel on croit est psychologiquement plus coûteux que de s'ouvrir aux différences. Cela dit dans l'idée que s'ouvrir au différent est un stade psychologique venant après celui qui consiste en la tolérance du différent, et tel que le droit d'**être** différent, octroyé à l'autre pour avoir constaté son existence indépendante, permet la relativisation de ce qu'on tient pour cause de soi. Ces

17. Notion de corporatisme d'église qui, entre parenthèse, me semble la mieux appropriée pour distinguer la solidarité (commandée par les tripes) supplantant insidieusement la fraternité (que le cœur commande).

dispositions se posent comme prélude à jouir effectivement par expérience de la richesse d'autrui. Autrement dit, après le “savoir” acquis dans l'expérience du senti, c'est seulement à croire en l'autre qu'on a de plus la possibilité de le “connaître” (la rencontre de l'autre et le constat de ce qui le différencie est à constituer le *pathos* en dépendance gémellaire au perçu exocosmique). Ceci dit du *pathos* depuis le senti à permettre de savoir, l'*lithos*, consécutif de l'acte de croire, pour être volontaire, est de ce qu'on vient de dire plus rare en ce qu'il a pour effet le pouvoir de connaître depuis des aperceptions endocosmiques, complémentaires des perceptions à l'exocosme.

Ce qui ne manquera pas de sensibiliser plus particulièrement celui qui entreprend cette quête hors les limites d'un paysage déjà cartographié de nos représentations, ou ce qui m'a personnellement troublé dans mon questionnement à propos de la réalité, pourrait tenir en ceci : «Pourquoi rencontrons-nous tant d'interprétations différentes du monde, tant d'opinions divergentes, et tellement de sensibilités singulières selon le sexe, selon les groupes socio-professionnels, ou encore selon les cultures?» Nous pourrions croire la chose banalisable. À la réflexion, elle paraît déboucher sur des significations pour lesquelles je voudrais souligner quelques aspects épistémologiques, que d'aucuns trouveront peu sophistiqués, n'ayant en vue, ici, que le côté pragmatique de ma démonstration.

En fait, la réponse que nous donnons au questionnement portant sur les critères d'une logique, ou sur ceux de la Logique, dépend de celle qui échoit aux prémices que voici : faut-il, pour mieux cerner la réalité, tenir qu'on use des fragments d'une vérité absolue, ou bien supposer la relativité de notre jugement et sa foncière limitation, dans la considération que celui-ci progresse pour cause d'expérience en direction d'une absoluité inatteignable? C'est que pour être aperçue que par quelques-uns, une vérité n'en reste pas moins vraie en soi; tout comme une erreur, même accréditée par l'opinion générale, n'en reste pas moins fausse.

Une façon simplifiée d'aborder le propos est de remarquer que tout un chacun divise aisément les mentalités de ses contemporains en deux catégories : d'une part, celle des gens qui jugent ainsi que nous et qui, par conséquent, sont démarqués comme étant dans le vrai; puis, d'autre part, la catégorie de ceux qui voient les choses autrement et qu'on déclare être illogiques, sans autre forme de procès. De cela, force nous est faite de constater que l'intransigeance est un défaut qui n'a pas disparu en guillotinant les Jacobins : notre sanctionnement d'exclusion indique bien qu'on ne tolère encore pas aisément des expériences vécues différemment. Durée des maturations psychologiques au travers des âges socioculturels oblige ! Quelle que soit notre appartenance, nous pouvons faire d'emblée l'hypothèse que le principe d'exclusion régit aussi bien la logique commune, que celle des appareils sophistiqués qu'élaborent autant les scientifiques, que des politiciens, des philosophes, ou des ecclésiastiques (étant donné que ces institutions représentent la suite associative des opinions individuelles les plus prégnantes). En sorte que s'il

nous prend l'envie de poser le principe d'une taxinomie des opinions, nous nous retrouvons quasiment devant la possibilité d'une indéfinité de modélisations doctrinales. Bien qu'après le recours à ce veto de connotation évinçatoire depuis quelque esprit de clan, ou opinion de chapelle, puisse nous venir l'idée que la diversification indéfinie de nos mentalités, pour cause d'expériences personnelles incomplètement partageables, est en définitive soumise à trois manières de penser, venant comme des modes de connexion à ce qui constitue notre organisation intime. Il suffit pour illustrer ce propos de broser les silhouettes, de manière toute caricaturale, des régions planétaires qui semblent plus ou moins cristalliser des façons particulières de regarder le monde dans les populations autochtones.

Le plus usité de ces prêts-à-porter intellectuels accompagne la logique chère aux “positilâtres”; variété de penseurs la plus extravertie, qui a pour centre d'expansion la civilisation occidentale. Elle exporte une logique fondée sur la tangibilité de la preuve sensible et tient pour vrai ce qui ne peut engendrer de contradiction. Ce point de vue —Il s'apparente à l'ordinateur puisque, dans son raisonnement, aucune place n'est prévue pour le doute, la perplexité ou l'indétermination—, on le baptisera à tenir de l'**ordinanthrope**. Il s'agit d'une logique binaire qui établit l'arrêt du jugement sur un résultat pouvant n'être que vrai ou faux, blanc ou noir. Aucun nuancement n'est susceptible d'y trouver place. Étant exprimée depuis la rigueur de leurs propagandistes, cela donne sensiblement:

La logique de l'ordinanthrope. Principe du tiers exclu: toute proposition est soit vraie, soit fausse. Principe de non-contradiction: aucune proposition ne peut être simultanément vraie et fausse (aucune attribution à “A” ne participe de l'attribution à “non-A”).

Pourtant, à cette opinion, un autre son de cloche fait écho avec les pays d'Orient. On pourrait en résumer l'expression en disant que:

Logique du nirvananthrope. Maya, ce jeu des énergies cosmiques, est trompeur, en ce qu'il fait qu'on y confond paraître et être. L'homme trouve l'illusion de pouvoir dominer le monde lorsqu'il est attiré par un savoir limité à cette seule animation. Mais ce faisant, il ne sonde que les états métamorphiques d'un encours réalisateur, pas ce qui est.

C'est la logique par laquelle on tient pour définitivement vrais l'Absolu et la fin perfectionnée des choses, en raison de ce que la phénoménologie du monde n'est à montrer que les aspects de ce qui devient, et non pas de cela qui est. Les devenirs et les acquisitions contiennent encore le thétique et l'antithétique dont on use selon des circonstances, mais dans une application aux relations, et non pas comme les identifiants d'un contenu appartenant aux choses et aux êtres. La chose “A” ne représente pas une identité à l'attributif “A”, si la chose “A”, tout au long de l'instance performative du monde, peut circonstanciellement apparaître “A” selon tel effet de perspective, et simultanément “non-A”, conditionnellement à un autre référentiel choisi. Depuis ce

regard-là porté sur le monde en devenir, rien n'empêche plus que le pompier soit incendiaire, ni le gendarme, bandit! Voici le verdict d'incertitude, toute introceptive, des négativistes, qui s'oppose donc positivement au rationalisme des extravertis. Son initiation nous apprend à prendre des distances à l'égard de l'impermanence des choses du monde, autant que vis-à-vis de la relativité des événements.

Cela dit du nirvananthrope, évoquons maintenant la caricature d'une logique médiane et accordatrice. Son centre d'élection et son expansion jubilatoire peuvent être considérés avec le vénérable "pays du milieu". Ce sera donc l'opinion, essentiellement diplomatique, de l'homo-taoïste :

La logique de l'**homo-taoïste**. Pour autant que le contenu du cosmos change, la connaissance du possible participe encore de l'impossible. Aussi, adopter une affirmation vis-à-vis du possible, c'est opposer une négation. En tenant ainsi notre opinion pour exclusive, nous faisons violence à ceux qui prennent le parti opposé depuis des engagements contraires. D'où la suspension de l'opinion, puisque ce ne peut être que lorsque toutes choses, toutes idées et toutes volontés cesseront de se contrarier depuis les libres mouvements individuels de leurs agents, que prendra fin la quête vériditaire.

Nous voici en présence de trois manières de considérer les événements du monde. Ne seraient-elles pas comme trois angles de vue tombant sur des aspects complémentaires les uns aux autres? Autrement dit, chacun n'apercevrait-il pas midi à sa porte depuis des positions relatives différentes, rendant compte de **effets de perspective** ayant pour résultat la disparité des opinions qu'on se fait progressivement à **propos** de la réalité? On pourrait faire apparaître que l'ordinanthrope est comme dominé par l'hémisphère droit de son cerveau: l'étroit faisceau de sa conscience vigile arrivant en réaction à son intellection déductive, sans besoins d'introspections. Par asymétrie abstraite depuis la symbolisation, le nirvananthrope entrouvre depuis ses inductions sur le potentialisé en réalisation, en toute indépendance des rationalisations déductives depuis l'expérience du senti. Et c'est à ne pas castrer l'un ou l'autre de ces propagandistes également féconds que l'homo-taoïste entrevoit une participation à mi-distance. Bien entendu, une telle distinction géographique des tendances n'implique pas que tous les occidentaux, tous les indous et tous les asiatiques montrent ces caractères culturellement distinctifs. L'image fait seulement apparaître le principe des insuffisances culturelles qui sont à permettre, depuis la mondialisation digérant ces différences, une vue planétaire élargie.

Impossible, donc, de considérer une logique supérieure à l'autre si nous les tenons pour complémentaires entre elles. Tout nous invite à en estimer les relativités et user de l'une ou de l'autre, opportunément à des adéquations particulières. C'est ainsi que s'impose à la raison l'actif du verdict de l'ordinanthrope. Car c'est grâce à la manière de considérer les choses prônées par la culture occidentale qu'on apprécie mondialement le mieux les propriétés de notre environnement. Sans cette logique, pas de science, et sans science, il

n'est guère de réalisations techniques permises. Aussi, par voie de conséquence, faible serait sans elle l'accroissement du pouvoir de l'humanité au monde des choses.

Mais jugeons-en, avec la manière introvertie d'appréhender la réalité du nirvananthrope, comme nous le faisons relativement à la perspective qu'on a par extraversion. Il suffit de constater le bien-fondé de cette position à la première sorte. Sa logique accompagne la progression des systèmes de valeurs en toutes cultures et, en définitive, aussi les progressions des vertus d'être au monde. En fait, les plus profonds penseurs savent que la force des grands mystiques consiste moins au renoncement des biens "temporels", qu'en celui des certitudes à propos du monde, en rapport à l'impermanence de son contenu. Or, précisément, sans une telle "logique floue" servant le nuancement des opinions, pas de détermination personnelle qui soit comme un vouloir ouvert sur toujours plus d'universalité. Tant il est vrai que les maîtrises de soi, depuis des travaux spécifiques en esprit, accompagnent des perfectionnements endocosmiques, de la même façon que notre maîtrise du monde accompagne des perfectionnements opérés à l'exocosme.

Et en cela, le verdict consensuel "du pays du milieu", même à se vouloir diplomatique envers les promoteurs des deux directions opposées en ne prenant pas le parti de l'un à l'encontre de l'autre, ne caractérise-t-il pas le critère de conduite des sages qui, en toutes les époques, reste l'expression la plus achevée d'un non-réagir? Sans doute, mais à condition de saisir que le choix de ne pas réagir aux sollicitations d'un environnement social en constant bouillonnement est différent de la notion du non-agir qu'entendent superficiellement l'indifférent et le profane jugeant du non-violent. En effet, si le non-agir considère une attitude négative vis-à-vis d'une participation au flux des événements transformateurs, le non-réagir exprime, dit de manière moderne, le refus éclairé d'opposer les libres mouvements de soi à l'encontre des mouvements environnementaux inertiels, dans le but de ne pas inutilement élever le "niveau d'entropie" d'un milieu social en cours d'organisation. Cela en tant que ledit niveau d'entropie, dont on fait cas ici en référence aux humaines agitations, est représentatif d'une mesure des seules passions, aucunement celle des actions, et donc conséquemment en relation avec le pâtre, non pas avec des déterminations suscitant les mouvements d'ensemble.

Le choix du juste milieu synergique entre l'extraversion (le rapport aux propriétés actales), et l'introversion (ce rapport aux vertus actorielles), est à guider favorablement l'activité qualificative, en ce que cette activité assure une interface contractuelle entre le travail intérieur d'une recherche des vraies valeurs —ces raisons d'agir dans le libre-arbitre de soi—, et le travail extérieur dans l'authenticité des propriétés au monde. Plus particulièrement, il s'agit de l'activité philosophique dépensée entre les causes déterminatrices du cours des choses, et les effets par lesquels on trouve le pouvoir d'agir sur elles.

Remarquons que c'est en vue de dénoncer la propension commune de niveler les différences constitutives, aux fins d'obtenir à peu de frais une pensée

unique, que la préoccupation wittgensteinienne fondant la diversification des vécus personnalisés de *voir en tant que* et *d'expérimenter en tant que*, tient d'emblée à l'écart les prétentions dogmatiques visant à standardiser pour tous le regard qu'on porte sur des conceptions défailantes, autant qu'uniformiser et réduire des perceptions forcément incomplètes (Cf. *Tractatus logico-philosophicus*).

0.11 *Les trois écarts de la pensée: idéalisme, idéisme et réalisme*

Disposant avec ce qui précède des premiers éléments de la dissension servant les dogmatisations du savoir et des croyances, nous pouvons établir les éléments d'une petite pathologie de l'intellection, dont la nomenclature des symptômes cliniques manifestés sur le terrain va nous permettre de porter un éclairage nouveau sur nos comportements d'intolérance. Quoique ces symptômes alimentent des divergences pouvant varier à l'infini dans les nuances, nous avons choisi de les regrouper en trois catégories dont on vient de donner le schéma dans le titre du présent paragraphe. À savoir, le camp des réalistes, aujourd'hui sous la bannière des scientifiques, celui des idéalistes, avec les mystiques si aisément récupérés sous des bannières politico-religieuses, et enfin le très ancien groupe des idéistes formé de ceux qui survécurent en robe de philosophe.

Afin d'admettre plus aisément ces effets de perspective dans les opinions, tentons l'expérience, pour voir, de placer un réaliste invétéré, un idéaliste pur, et un idéiste convaincu, à l'écoute d'un même concert symphonique. Comme il ne s'agit pas de vérifier les effets apparents de la musique sur les mœurs, ni de cerner les seuils de la sensibilité, mais de vérifier s'il y a des sensibilités différentes, qu'on me pardonne de passer sur les détails formant l'apparat du protocole d'expérience en abordant immédiatement les effets.

L'événement symphonique reçu par le réaliste est réduit, très objectivement, à la dystrophie dont il souffre. Nous pouvons constater en effet que son intelligence reste essentiellement perméable aux seuls signes propriatifs qui sont à nourrir sa perception et qui, pour l'essentiel, concernent en la circonstance les vibrations physiques émises par les concertistes jusqu'à son oreille, elle-même objectivement faite d'un arrangement d'atomes et de molécules. Par conséquent, ce qu'il décrète être réel est strictement limité aux délimitations de sa propre conformation intellectuelle. Conformation évidemment dystrophiée au détriment d'une déficience proportionnelle à ce qu'il exclut de réalité composite dans sa clôture. Demandons à un matérialiste, jouissant d'être bien à sa place dans la matrice matérielle du monde, d'énoncer sa croyance et il nous dira: «Seul existe vraiment ce qui agit sur nos sens.» Acceptons donc sans plus de réflexion son verdict et convenons que ce qui est réellement produit par lui depuis l'activité d'énoncer son credo consiste en l'événement vibratoire transmis par l'air de sa bouche jusqu'à notre oreille et, très objectivement, ou par pertinence pragmatique dans le principe de subordination des concepts, refusons de considérer l'événement significativement

qualificatif de ce qu'il dit, puisque ce qui se trouve ainsi dit n'existe positivement pas "vraiment".

Continuons ce candide persiflage en passant à l'appréciation de l'idéaliste. Depuis la dystrophie particulière à l'idéaliste, l'événement symphonique se trouve entièrement investi dans la personnalité du compositeur, ainsi qu'en celle des interprètes. Et cela, en tant que c'est un jugement de valeur qui focalise son attention. Dans son intelligence de la réalité, l'événement musical persiste bien au-delà de l'éphémérité des phénomènes proprement physiques du moment. L'aspect physique, fugitif, est alors la manifestation qui ne représente seulement que le véhicule de la réalité qu'il tient pour vraie. En quelque sorte, hors l'écho bassement terre-à-terre manifestant des sons, ce qui est entendu de réel l'est depuis les vertus créatives du compositeur, que conjugue l'art des orchestrateurs. Pour lui, c'est cela seul qui se trouve à même de sublimer la nature humaine, donc qui seul existe vraiment, à l'encontre des phénomènes vibratoires ne représentant que l'aspect manifestatif propre à en communiquer la réalité.

Enfin, l'intellectuel atteint de subjectivité chronique, considérant pour soi le propos sur la matière de l'événement propriétaire et le propos sur la valeur de l'événement artistique, ne reconnaîtra comme tangible que l'expérience qualifiante susceptible d'en être retirée par le travail mental, c'est-à-dire ce qui, en tant que gestion d'opérations modales depuis la matière, qualifie depuis des significations sa raison d'être selon une grille de valeurs culturellement déterminées (le *cogito*: «je pense, donc je suis»).

Cela devrait apparaître au lecteur qui, par chance, jouirait de fonctions orthodoxes d'un corps, d'un mental et d'un esprit fonctionnellement reliés, que nous puissions avantageusement considérer la conciliation des trois positions reflétant des vécus diamétralement différents, mais qui n'en sont pas moins équitablement valides en référence aux sphères restreintes des appréhendements de chacun. Il semble pourtant en pratique qu'aucun de nous n'échappe entièrement à des inclinations ayant pour effet de privilégier un mode restreint depuis la manipulation appropriée d'intolérances individuelles. Il apparaît donc qu'il faille faire un effort pour préserver l'espace en lequel s'effectue le jugement personnel libre de tout écart dans l'un ou l'autre de ces aspects. En sorte que, comme observateur, nous puissions aisément décrire les signes cliniques des dystrophies en cause et ne pas pouvoir se les appliquer. C'est donc seulement comme observateur que je tente de décrire quelques-uns des traits cliniques affectant les dystrophies de la pensée.

La peste qui tombe sur les réalistes. Cette maladie s'observe chez les personnes atteintes de l'exaltation des fonctions corporelles. Il est aisé de montrer que la notion de réalisme, exclusivement accordée à la perception des événements du monde, accompagne l'asservissement des fonctions intellectuelles au corporel. Cela dans l'opposition, voire la déchéance, des fonctions à l'esprit. L'empiriste peut en effet aisément opérer des manipulations afin de se représenter la réalité, qui consistent dans le remplacement de la clairvoyance

introspective des valeurs universelles, par de *pseudo-prix*, dont le principe de quotas, révisable selon les opportunités, a pour effet de surseoir au manque d'activité spirituelle d'une vie intérieure par un supplément d'activités extraverties appropriatrices. Soit l'expression exclusive d'un **faire-avoir**, au détriment des activités complémentaires de **faire-être**, pouvant devenir quasi dérisoires d'insignifiance chez le réaliste.

Dans les cas les plus frénétiques, le clinicien appréciera les facteurs de dépersonnalisation au détriment de l'exaltation des individualismes. Tout investi qu'il est au monde matériel, les efforts de son industrie l'accaparent dans la nature au prorata de ce auquel il donne un prix. Bien évidemment, la nature ressort, aux yeux du conquérant matérialiste, comme étant sans propriétaire légitime. Il suffit pour cela de prescrire une loi très élémentaire: «Un bien non défendu, que ce soit par les armes, ou des conventions comme le droit des affaires, appartient à celui qui s'en saisit le premier.» Dans son idée, la nature contient alors terres et choses abaillées (sans bailleur). N'étant pas attribuées nominalement par force de loi, elles ne sont légalement à personne pour cause de ne pouvoir être à tous indépendamment de la moindre clause judiciaire à le dire. Une grande partie de l'humanité se trouve encore animée par cette convention tenant collectivement lieu de pseudomorale cosmique. On y célèbre une haute opinion des hommes consacrant au rassemblement des matériaux environnementaux, avec pour épiscote leur moi, jusqu'à évoluer solidairement à l'humanité ressemblante, c'est-à-dire celle qui prend le cosmos pour un objet. D'évidence, le consumérisme est responsable des éternuements qui caractérisent à notre époque une adaptation de la Terre: en portant sur les bronches de la planète, les microbes humains spécialisés en groupuscules sociaux forment des peuples en concurrence appropriative.

La petite vérole qu'attrapent les idéalistes a, quant à elle, pour particularité de provoquer l'exaltation de papilles spécialisées dans la dégustation, toute immatérielle, des vertus. On y consomme une nourriture évanescence, productrice d'émotions sublimées. Ici un plat cuisinant du sacré et du sacrement au goût des fidèles, avec forts accompagnements de sauces rituelles; là on agrémente les verts pâturages des idéologies depuis les ingrédients qu'on nomme clan, tribu, État, ou bien Humanité. L'ivresse qui résulte quelques fois de cette drogue de l'âme conduit, dans les cas les plus graves, à des manifestations hystériques des fanatiques politico-religieux. D'évidence, l'idéaliste prend pour servile allié le travail des idéistes et, au moins en ce qui est des religieux, pour ennemi juré, le clan des matérialistes, en soumettant à déchéance leurs penchants charnels et sensuels. Au plus haut degré du trouble, cela provoque l'arrêt du jugement en une représentation figée du bien par rapport au mal. Le bien est configuré par l'entremise d'un royaume futur inaccessible et aseptisé, tandis que le mal est ce qui corrompt tout ce qui se trouve de terrestrement actualisé. Conséquence: dans un milieu empli d'idéalistes, on déclare objet de perdition le moindre contact à l'ici-maintenant, quand le futur-ailleurs est sujet de salvation. L'idéaliste égocentré tenant son intolérance en s'abritant en

une religion à propos de Dieu, ou en un parti politique à propos de l'humanité, est avant tout déontolâtre: **il ne fonctionne que par pseudo-devoirs**, c'est-à-dire qu'on ne peut le mouvoir qu'en vue d'une approbation collective. Afin de satisfaire cette vocation, il ira jusqu'à se sacrifier, ou, mieux encore, jusqu'à sacrifier son prochain, pour la cause de son église, ou la réussite de son parti. Aussi son activité principale n'est nullement la recherche de la vérité, puisque son parti, ou son église, la détient déjà, mais le rassemblement des égarés autour d'un espoir et dans un esprit d'obédience, au nom d'une cause inflexible. Connaissons-nous une seule religion, un seul parti, à ne jamais tousser pour cause d'abus de pouvoir internes et de manipulations externes?

Enfin **la grippe qu'attrapent les intellectuels** fait encore de nos jours quelques ravages épidémiques. On observe chez ces patients une propension à transformer des significations en tant que pure production des idées. Comme ça, sans usage pratique, pour la simple satisfaction de planer dans l'abstrait. Ils savent réfléchir à propos des propriétés, abstraction faite des événements et leurs agents, en vue du tour de force de donner une existence aux attributions, en toute indépendance des choses du monde. Ou encore, ils considèrent des vertus en soi, indépendamment des êtres qui s'en trouvent être la cause. C'est ainsi que la scolastique enseigne, le plus sérieusement qu'il soit, le discours sur l'existence de la Science comme étant un fait en soi indépendant des scientifiques, ou le discours sur l'Art, sans qu'il soit nécessaire de considérer l'existence du plus petit artiste. En sorte que les meilleurs d'entre eux seront capables d'écrire cinq cents pages à propos du principe de la digestion, sans avoir besoin de considérer l'existence du moindre estomac. Passe-temps généralement peu dangereux pour les voisins, certes, ce qui fait que ce malade est le plus accommodant, tantôt servant le matérialisme, tantôt servant les idéalistes. De ce lieu-là, on regarde aisément le monde s'agiter en comptant les points et en en décrivant les contradictions. Au besoin, même, il arrive qu'on y conduise des batailles. Car il se reconnaît des variantes du genre, dont les calmes qui ne participent pas aux agitations de leur époque (parce qu'ils entretiennent une prédilection pour les archives ainsi que les couloirs d'Académie), et les agités qui, doués de la faculté d'opportunisme développée à un niveau remarquable, sont en fait mitigés de réalisme, sachant éminemment bien mouvoir leur entourage par le judicieux moyen qui consiste à, plutôt que de contrarier les libres mouvements individuels, simplement incliner leur cours passionnel, de sorte que celui-ci serve à des fins favorisant le prestige de leur promoteur.

0.12 Vers la modélisation des aspects contractuels de la réalité

Ces caractères comportementaux des acteurs de la dogmatisation de la logique, acteurs qui ont au moins le point commun de répandre la profession de foi tant entendue: «Hors de notre pratique, point de vérité (ou pas de salut, ou

pas de bonheur, selon)», montrent que la position d'équilibre dans les investissements qu'on peut entreprendre aux facettes de la réalité comporte la possibilité de conciliation, sinon l'espoir d'une réduction des déviations.

Convenons de ce que toute opinion relève de quelque position relative pour cause d'expérience individuelle particulière. Cette expérience reste en pratique incomplètement partageable puisque, ce faisant, elle perdrait le caractère d'être une expérience personnalisée. Si ces carences communicationnelles ont un côté négatif avec les aspects pathologiques qu'on vient de voir, elles ont forcément aussi un aspect positif. L'ouverture d'esprit qu'on acquiert au différent nous permet assurément de goûter et apprécier à sa juste mesure ces différences culinaires propres à chacun.

Donc, les empiristes n'admettent pas qu'un savoir puisse être vrai si l'information qui le substrate ne prend sa source et ne trouve sa raison dans l'expérience et l'observation des choses du monde extérieur connues *a posteriori* (elles nous informent en tant que causes opérées, ou rencontrées, relativement aux manifestations phénoménologiques). Nous l'avons dit: même si ceux qui tiennent pour opinion que les idées et les idéaux sont uniquement des collections de sensations ne sont pas tous en bonne santé, c'est quand même à leurs travaux que l'humanité doit d'avoir sa conscience la plus rationnelle de la matérialité du cosmos, ainsi que tout son savoir-faire technologique.

À l'opposé, les endoctrinés idéalistes s'exaltent depuis le potentialisé, c'est-à-dire le réel avancé *a priori*, en promettant les clés du royaume futur, ou celles de l'âge d'or de l'humanité. Cette faculté projective, qui est à orienter chez l'humain son instance performative, se trouve bien appropriée à mesurer la distance existant entre les imperfections du réalisé, jusqu'au modèle de représentation d'un aboutissement des progressions par épuisement des potentialités de perfectionnement. Les étalons de mesure satisfaisant des exigences idéalistes sont en quelque sorte l'angle formé entre l'azimut des mouvements réalisateurs actualisés, et le pôle fictif que représente l'état, continûment améliorable, de notre modèle des fins finalisées du monde. Assurément, l'humanité doit aux luttes des idéalistes, moins nos connaissances métaphysiques sur une nature-naturante (en raison de ce que son énonciation est encore dans les limbes), que les morales des religions d'autorité et les lois décrétées par religiosité étatique, dont les mixages culturels représentent autant de techniques ayant une efficacité sociale. Sans idéalisme, aucun mouvement civilisateur n'apparaît possible. Aussi l'expérience introspective des valeurs d'action, en tant qu'elle a capacité de vectoriser le devenir humain en direction d'un statut d'être, apparaît comme la clé de voûte de toute vertualisation du devenant.

Maintenant, considérons l'apport des idéistes. L'argument d'appropriation intellectuelle veut que, puisque c'est le sujet d'un certain savoir qui arbitre sur le lieu du procès véridictif, le critère de véridicité, pour opérer depuis le facteur de véracité du sujet énonciatif, peut se dégager du travail des idées soumises à intention, mais certainement pas du donné aux idées (les informations sur le monde, ou les communications qu'on en peut avoir). Car ce

donné-là, qu'il soit de nature extraceptive, ou qu'il soit de nature introceptive, ne représente que des informations, aucunement la connaissance qui, elle, devient signifiante *in situ*. Cela en tant que le principe d'information, distinct de ceux du savoir et du croire, ne représente que le "nutriment" de l'intellection, en tant que donné à la sagacité du penseur. Ce sont les significations résultant de la raison appliquée au travail des idées associant les informations qui proviennent des perceptions somatiques aux aperceptions d'esprit, qui apparaissent sous-jacentes à la gestalt¹⁸ des logiques identitaires décidant de nos participations qualificatives, depuis des inclinations propres, à l'Univers en devenir.

Ces quelques considérations montrent une pertinence suffisamment probante des spécialisations. Généralisant, un non scientifique a infiniment moins de compétence pour juger des faits d'expérience d'une nature physique à substrater les métamorphies du réalisé. Mais c'est dans le même sens qu'une longue et fructueuse expérience intérieure autorise plus de compétence en ce qui est d'une surnature spirituelle à superstrater complémentirement la même réalité, quand ce sont aux spécialistes de la spéculation intellectuelle que revient d'assortir ces extrêmes dans une explication qualitativement cohérente. En ce qui est du jugement des faits, pour être informé et comprendre l'ordonnance des propriétés dans l'exocosme, nous serons conséquemment plus avisés de consulter des scientifiques, pas des livres saints, ou des philosophes. En sorte que pour un jugement de valeur, avoir quelque clairvoyance sur l'endocosme, ce ne sont ni des scientifiques, ni des philosophes que nous avons à interroger, mais bien des religieux ayant une expérience introceptive tonifiée par l'esprit, ou indirectement des livres qui en témoignent. Cependant qu'en ce qui est d'un jugement dans l'assurance de la compréhension des qualifications de nos actions au monde depuis des spéculations interprétatives conciliatrice les oppositions, nous gagnerons à solliciter des philosophes et pas des travaux scientifiques, ou des livres religieux.

Quoiqu'il s'agisse de lapalissades, elles sont utiles puisqu'il arrive qu'on se heurte à l'autorité explicative des scientifiques, à la prise de contrôle comportemental selon des traditions politico-religieuses partisans, autant qu'aux doctrines philosophiques qui sont à remplacer de vrais idéaux. D'où est qu'à titre personnel —en mon âme et en conscience— je n'accepterai pas plus qu'on m'assène qu'il ni a point de salut hors tel dogme religieux, que je n'admettrai le diktat scientifique réduisant le réel aux aspects matériels du monde, et que mon poil se hérissera encore à lire les élucubrations fantaisistes d'une gente intermédiaire expliquant tout depuis une logique détachée de l'expérience. C'est à vouloir concilier ces domaines. Un pas de géant sera vraiment fait quand spiritualistes, philosophes et scientifiques coopéreront sur les seules

18. Gestalt: si les significations ressortent des associations d'idées avec l'examen des cas particuliers dans le concept de généralisation, le processus d'identification tient, lui, à l'unicité dans l'individué des singularités appartenant au champ de l'universel. C'est à faire que tel être beau est mortel, quand la beauté est éternelle.

bases de leurs propos respectifs. Le fait que les philosophes se perdent toujours dans le fatras de considérations inconsistantes et que les spiritualistes s'encombrent encore de tant de superstitions n'apparaît pas rédhibitoire d'une future participation et ne justifie pas l'actuelle hégémonie des sciences. Car c'est bien pour cause de lacunes à en compléter la démarche, que les scientifiques monopolisent le terrain depuis une explication physicaliste, jusqu'à tenir l'idéalisme comme une infirmité empêchant de voir objectivement la réalité.

Lapalissades, oui, mais à rappeler ce qu'on oublie aisément depuis les luttes d'influence dans la médiatisation actuelle du propos : qu'il nous est impossible de donner une prérogative à la religion sur la science, ou de déclarer l'avantage de la science sur la philosophie, et réciproquement. Il apparaîtra évident que si chacun de ces domaines remplit une fonction complémentaire dans une activité synergique aux deux autres, l'un venant à manquer, la composante paradigmatique globale de notre appréhension des événements du monde devient fictive, relativement à la vérité d'une participation personnalisée au devenir déjà potentialisé à l'Univers.

En effet, la faculté qualificatrice est en quelque sorte actualisable depuis des occasions à l'intersection des déterminés (ce qui est le fait du passé), et des déterminants (les potentialisations de ce qui appartient encore à l'avenir). Dans ce cas, nous pouvons concevoir les outils de la raison comme des moyens d'apprécier la nature du contenu et ses variations, dans ce qui constitue notre environnement. En sorte que les instruments du raisonnement se trouvent coordonnés à ces moyens en vue de la meilleure qualification dans nos activités réalisatrices. Ici, l'instance de perfectionnement du savoir a pour champ les expériences individuelles relatives reliant synergiquement tous les agents cognitifs de l'univers des mentalités. Autrement dit, est susceptible d'échapper à ce savoir-là une connaissance des statuts, des états, et des préoccupations spécifiques d'un monde post-performantiel (c'est-à-dire une connaissance accompagnant la compétence subséquente à l'épuisement des potentialités de perfectionnement relative à l'organisation d'une psyché cosmique). Ces restrictions, à propos d'une réalité composée réduite aux événements performatifs, sont encore grevées de ce qu'apprendre appartient également au mode performatif d'acquisition. Aussi, nos modèles de représentation, quel que puisse être l'état de leur perfectionnement, sont seulement vraisemblables, c'est-à-dire sans jamais pouvoir être tenus pour vrais. Ils sont hypothétiques du fait même du statut performatif de notre mode cognitif, qui est d'apprendre à connaître certains éléments de la seule instance performative du monde. Ils répondent en conséquence aux critères d'apparence véridictive, relativement à des idées, des sensibilités et des intuitions.

Nous pourrions encore faire valoir un autre facteur de minoration affectant la vraisemblance d'un savoir, ou d'une croyance. Il est en rapport avec l'apprentissage que fait la personne de ses propres potentialités d'autodétermination, auquel tient qu'aucune loi dans la nature ne s'oppose au libre choix qu'elle a de frauder, de tromper, d'illusionner, durant son instance performa-

tive tenant à la détermination personnalisée d'elle-même dans un rapport aux autres. En effet, les lois susceptibles de s'opposer à cette disposition sont des artifices que l'homme promulgue dans son propre système de références, alors qu'aucun fait dans l'Univers n'apparaît entraver la liberté qu'on a d'agir avec fausseté dans notre apprentissage personnel de la droiture. C'est par le moyen de cette libre détermination que vous, moi, comme toute autre personne, assumons justement l'expérience personnelle de nous porter dans le courant d'une destinalisation à notre altérité, par des motivations personnelles arrêtées dans le libre arbitre. Et par conséquent, relativement à cette instance, nos appréciations du monde peuvent être affectées d'un facteur de véricité mino- rant encore la vérité de nos entendements, et l'authenticité de nos expériences sensibles. Pour toutes ces raisons, le modèle général de véridicité dans le savoir humain semble tenir à un certain nombre de facteurs limitants, qu'on peut répertorier de la façon que voici pour quatre d'entre eux :

- le facteur d'**authenticité** dans la sensibilité aux actualisations spécifiques de l'instance performative du monde (le rapport aux perceptions, donc, avec l'embrassement du réalisé *a posteriori* dans l'environnement) ;
- le facteur de **vraisemblance** avec le travail de conception à propos du monde (le rapport aux idées, ainsi qu'entre mentalités) ;
- le facteur de **véricité** qui est indirectement incident à la capacité des personnes dans l'apprentissage de la libre détermination d'elles-mêmes ;
- le facteur de **vérité** qu'on peut mettre en rapport avec l'intuition, ou la clairvoyance des desseins ayant présidés à la présente instance performative de réalisation cosmique depuis cela qui s'y trouve potentialisé, en référence à son statut final dans la compétence d'être, d'avoir et de faire. Ce rapport à l'endocosme, permet seul de porter un éclairage sur le contenu du monde *a priori* (la réalité potentialisée, donc réalisable au futur), comme d'apercevoir son statut post-performantiel.

Ces facteurs subordonnant le modèle général de véridicité ne représentent certainement pas l'exhaustion du propos, bien qu'ils suffisent à l'application qu'on en fait. Pour être plus rigoureux, il faudrait encore traiter, en vue d'une compréhension plus approfondie du processus d'acquisition des savoirs et des croyances, une complexification du rapport entre ces éléments simples, ou premiers, et leurs coordinations, qui représentent alors des facteurs seconds. Autrement dit, l'ensemblement de telles coordinations entre parties mixtes est encore plus significatif. Car du point de vue des synergies, il semble qu'on ne peut bien comprendre une attribution que relativement au principe de fonction. Cela dit dans le sens qu'une compréhension de la réalité se trouve amplifiée de la complexification réalisatrice reliant contractuellement les parties au tout : des significations nouvelles peuvent émerger du rapprochement entre, par exemple, l'entendement et l'authentification expérientielle, ou la véricité de soi par rapport à la clairvoyance qu'on a d'une vérité d'être à son altérité.

Que tirer du constat des divergences d'opinion? La bivalence contemporaine qui forme le débat épistémologique en associant les empiristes aux théoriciens fait que le chercheur scientifique qui tenterait d'édifier une connaissance apriorique craindrait le ridicule d'être pris en flagrant délit de métaphysique. Or les deux approches, la physique et la métaphysique, peuvent être coordonnées et devront l'être. Elles devront l'être précisément parce qu'il s'agit d'appréhendements complémentaires. De la déduction extrareceptive et de l'induction introceptive, un seul parcours apparaît incontournable, c'est leur coordination dans l'intelligence accordant l'induction apriorique, à des déductions portant sur des aposteriorités.

Afin d'ébaucher au mieux le début de ce parcours, je proposerai tout d'abord de définir la logique des options prises du fait de l'arrêt de la pensée, comme procédant d'un ensemble de règles intellectuelles auxquelles un penseur (et par extension, tout groupe de penseurs) se réfère pour rendre le verdict en sa propre juridiction véridictive. Dans les faits, ces règles peuvent n'être pas formelles, ou formalisées, lorsqu'elles sont tacites dans l'expérience, bien que dans ce cas le processus de délibération, pour être informel, reste apparentable et débouche encore sur l'arrêt de la pensée dans l'option prise. Le signifiant apparaît en effet limité par l'ensemble des lois véridictives légiférées depuis l'exercice des jurisprudences antérieures de la raison, de façon semblable à celles qui limitent l'action depuis des critères de valeur. Ce qui distingue les deux jurisprudences, ce sont les choix portant, dans le cas du consensus signifiant, sur ce qui est tenu pour le plus vraisemblable, et dans le cas du consensus valoriel, sur ce qui est tenu pour le meilleur. Mais c'est, dans les deux cas, nous qui "fabriquons" les limites de notre adhésion au vrai, ainsi qu'au bien, plus que nous n'en découvrons la réalité intrinsèque. Ce qui autorise de poser la logique à être aussi plurielle que les systèmes de lois judiciaires entre communautés, des logiques particulières étant seulement consensualisables entre des personnes choisissant un vecteur participatif commun. Quelques conséquences de cette disposition :

- Proposition sur l'aspect pragmatique de la logique. En tant qu'il s'agit de ne pas remettre en cause le jugement portant sur des informations qui s'apparentent à celles ayant déjà fait l'objet d'un jugement, ou bien qui se trouvent dans un rapport semblable au vécu depuis des expériences antérieures, la fonction logique procède d'une économie dans le travail mental.
- Proposition sur ce qui est susceptible de la produire. Le niveau de pertinence logique apparaît une proportion du seul travail mental efficace dépensé en des spéculations qui : a) induisent le taux de véracité de ce qu'on aperçoit en son âme et en conscience ; b) déduisent l'authenticité de l'information perçue ; c) coordonnent les deux sortes jusqu'à former la vraisemblance d'une réalité composée nouvelle. Ce qui fait que le niveau de pertinence logique dépend d'une expérience acquise croissant proportionnellement au travail mental dépensé à cet effet, que minore un

coefficient d'efficacité dans les expériences de sortes inductives, déductives, mixtes ou composantes.

- Proposition sur la nécessité de relativiser la logique. Parce que les usages d'une logique continuent de produire les effets qu'on en attend, on peut décider de statuer définitivement son applicabilité. Toutefois, dans la pratique, pour rester efficace, une logique doit être dynamique. Ou, pour corollaire, une logique qui se sclérose dès qu'on lui confère un statut pseudo-absolu s'écarte progressivement d'une pertinence au réel, le réel étant en constante progression, même si la lenteur de cette progression peut n'être pas sensible. La procédure juridique de la pensée doit conséquemment comporter des aménagements autorisant son amélioration continue, depuis la possibilité de remises en question des acquis. Par ailleurs, une logique spécifiquement efficace pour traiter une sorte de problèmes peut n'être pas appropriée à traiter un niveau supérieur de spéculation adéquate à négocier des informations d'un type nouveau, ou jamais rencontrées. Dès lors, rencontrant le nouveau, ou bien on consacre à faire évoluer la logique en usage, ou l'on se contente des aspects susceptibles d'une pertinence à la logique sclérosée, mais c'est alors en tant que renforcement des satisfactions doctrinales.
- Règle de la possibilité synergique des "points de vue" singuliers. En un sens systémique, les logiques particulières aux expériences individuelles incomplètes, indéfiniment diversifiables dans la pratique, sont potentiellement coordonnables. Cette disposition pose la possibilité de produire de la logique depuis la seule combinaison des expériences diversifiées, en vue d'augmenter le niveau qualificatif d'un ensemble coordonné de penseurs.

Parmi les traits qui distinguent progressivement et irrémédiablement l'humain des mammifères, considérons que le principe même de culture (en tant que globalisation des choix collectifs sur l'axe des progressions en direction du meilleur, du plus vrai, et du plus beau) vient de ce que l'humain vit en situation de tenter de former à sa convenance ses actualisations d'être, d'avoir et de faire. Considérant que cela advient localement au sein de l'instance performative de l'Univers, il ne reste qu'un pas à franchir pour apercevoir que la raison en est l'apprentissage de l'humanité en vue d'un monde participé, donc en devenir cocréatif. Si cette disposition est crédible, la personne représente une promesse, ou la tension entre le monde naturel actualisé depuis une contingence à des lois, et un monde construit sur substrat naturel, artificiel, inventé, répondant au prédicat d'une nature naturée naturante. Disposition avancée dans le sens où toute personne, par détermination selon son libre-arbitre et en raison de la potentialité *de jure* qui lui est donnée, peut devenir partenaire *de facto* d'une nature naturante vis-à-vis de la nature naturée et non naturante que représentent les choses. Cette idée de partenariat des êtres à leur superstrat est à considérer une fonction cosmique dans l'œuvre d'une nature complémentaiement naturante non naturée et suprapersonnelle.

Faut-il encore dire ce qui fait la différence du choix personnel entre un univers participé et un univers venant en tant que génération spontanée selon le seul hasard des circonstances, depuis rien et pour rien. John WISDOM, dans *Gods* (1944), en illustre la thèse à l'aide d'un dialogue entre deux voyageurs rentrant chez eux après une longue absence. Dans leurs jardins laissés à l'aban-

don, ils constatent que certaines plantes sont fraîches **comme si un jardinier s'en était occupé**. L'un a alors cette opinion, quand l'autre a pour opinion que ces choses sont arrivées d'elles-mêmes. Aucun témoin ne peut les départager, en sorte que les deux opinions sont également vraisemblables. WISDOM montre de cela que celui qui suppose l'intervention d'un jardinier entendra l'intervention d'un *quid proprium* relativement à la réalisation de l'Univers, et, consécutivement, y trouvera la capacité d'apercevoir sa propre participation. L'autre... pour faire bref, ne pouvant apercevoir une finalité aux événements du cosmos, puisque pour lui le monde se génère lui-même selon le hasard et sans aucun but, renonce à son partenariat en tant qu'être qualifié. Il va sans dire que d'un point de vue superstratique, l'un et l'autre ont également des fonctions cosmiques. Disposition qu'il nous est possible de saisir en remarquant que l'atome d'oxygène libre que nous respirons a pour nous-mêmes autant d'importance que le même à faire partie intégrante de notre propre substrat organisé.

Cela dit pour situer le cadre cosmique d'une participation personnelle dont on comprendra mieux bientôt la raison de l'introduire en aparté, revenons au parallèle entre la justice sociale depuis des lois et le jugement véridictif depuis la logique. La justice qui considère ce qu'il est bien de faire est socialement séparée en un organe législatif et un organe judiciaire. Pour sanctionner la violation des lois, l'organe judiciaire s'appuie sur la pérennité du droit. Mais pour assurer sa fonction, l'organe législatif, à l'encontre, considère l'adaptation des lois aux évolutions de l'idée qu'on a des valeurs d'agir, d'être et d'avoir. De façon apparentée, la logique qui considère ce qui est significativement le plus vrai fonde sa pragmatique sur la pérennité des règles, mais sa progression n'en reste pas moins tenue à une remise en question du jugement antérieur ayant crédité ces mêmes règles, comme depuis l'organe législatif à l'égard du bien faire. Avec les considérations qui précèdent portant sur le principe d'une participation personnelle, notre intention est de faire apparaître que les états des référentiels intellectuels sont à tout moment représentatifs d'un niveau d'éducation continûment améliorable du jugement, seulement consensualisable dans l'exercice du libre-arbitre personnel. Ce n'est, en effet, que depuis le ministère intérieur de la personnalité que la personne fait des choix basés sur une logique relative s'appliquant à l'estimation de la direction vraie du monde en cours de réalisation, d'une façon coordonnée au jugement de sa réalisation bonne et belle. Il s'agit du jugement de la personne en tant qu'elle tient fonctionnellement inséparables les moyens que représentent :

1. le mode véridictif du consensus savant, assemblant significativement le séparé depuis la strate la plus élémentarisée jusqu'au tout devant former l'unicité de l'Univers;
2. le mode éthique du consensus social, morcelé entre individus depuis la dimension du clan jusqu'à celle d'une citoyenneté universelle;
3. le mode esthétique, en tant que satisfaction actorielle d'exprimer une participation personnalisée à la réalisation du potentialisé à l'Univers. Elle commence avec le

libre choix actoriel de la personne, passe par toute dimension de l'actorialité des groupes de personnes sur la scène du monde, et ne saurait se terminer avec la finalisation compétente de l'Univers.

Cette proposition tient à ce que c'est la personne qui détermine, depuis un libre choix participatif, les coordonnées relatives de ce qu'elle considère pour le plus vrai, le meilleur et le plus beau. En tant que ces choix n'appartiennent pas aux choses (les choses sont impersonnelles, ne pouvant que réagir de cause à effet) on peut dire, avec Vladimir SOLOVIEV, que cette possibilité chez les êtres advient ainsi qu'une sorte de *donation-partage*, reçue par anticipation d'une filiation divino-humaine à venir, tenant aux implications de la personne dans le superstrat. Cela a pour argument que les vecteurs de tout travail mental qualificatif depuis la synergie des critères de vérité, de beauté et du bien faire se trouvent surdéterminés par la libre détermination personnelle à participer d'un surcroît de réalité.

En définitive, notre façon de considérer le monde semble être tout entière dans la manière, librement choisie, de nous révéler personnellement à notre altérité. Et ce qu'individuellement on projette ainsi, relativement à la sensibilité qu'on a des informations extraceptives, suit l'expérience introceptive qu'on acquiert d'une participation progressive à une continuité suprapersonnelle.

Compte tenu de ces considérations, posons que ce qui meut la nature humaine se situe au niveau des expressions, continûment personnalisées, de formule brute :

{ preferendum • referendum • determinum }¹⁹

issue d'expériences singulières, dans le mode performatif, des :

{ idéaux • idées • réalisations },

formant progressivement nos compétences dans la capacité à :

{ vouloir • savoir • pouvoir },

depuis les fonctions reliées d'un complexe substratif particulier d'organisation individuée :

{ spirituelle • mentale • somatique }.

Et c'est cette particularité individuelle qui, depuis l'expérience personnelle impartageable (sinon symboliquement par communication), reste associable, ainsi que coordonnable.

Il est courant d'enseigner dans les universités, pour peu que cela n'apparaisse pas par convention tacite, que la logique est productrice de vérité. Pourtant, des penseurs surent distinguer, avec perspicacité, le domaine de l'herméneutique (l'herméneutique comme art d'interpréter la vérité), du domaine de la logique qui, lui, consiste à légiférer des recettes satisfaisant l'expérience qualificative. En fait, l'expression logique se suffit d'appliquer un formalisme tenant à des lois, sans aucun besoin de produire du sens, au contraire de l'herméneutique. Comme la valeur de vérité se surajoute aux

19. Le signe “•” indique la composition pouvant ressortir d'un niveau d'association en une indéfinité de proportions dans la nature de deux membres voisins.

significations, l'herméneutique consiste en pratique à trouver la vérité d'une composition de sens résultant du travail de la pensée (ce qui distingue la sémiotique comme l'étude des significations elles-mêmes, dans le communiqué par des systèmes de signes étudiés avec la sémantique).

Plus avant, depuis les points de vue relatifs des idéalistes, des idéistes et des empiristes, j'ai considéré trois genres d'interprétation de la réalité tenant aux inclinations spirituelle, intellectuelle, et somatique. Une logique, en tant que légifération des recettes tenant à l'expérience de se qualifier au monde, est conséquemment particulière à des inclinations spécifiques. Tant est que si le travail subjectif des mentalités concerne des significations tenant à la production qualificative, il faut encore que l'esprit en communique la valeur pour en causer l'herméneutique, comme fonction de vérité donnant du sens au résultat actoriel. Cela n'est pas sans rappeler ce qui relie les points de vue de la pensée grecque, à la pensée chrétienne, et que F. Ast (1778-1841) définit comme la rencontre, en diverses proportions, du profane et du sacré entre :

1. le suggestif (l'esprit induisant à la conscience la vérité d'agir en vue de progresser) ;
2. la production **subjective** (l'interprétant, médian entre endocosme et exocosme) ;
3. l'expression **objectivée** par laquelle des locuteurs déduisent réciproquement leurs pensées, selon la grille des conventions d'une époque.

Il n'est peut-être pas inintéressant de signaler à propos que l'herméneutique et la logique fonctionnent comme le côté pile et le côté face du même, en tant que la “réflexion” du penseur arrive comme le miroir entre le pensé et ce qui peut être pensé. De façon imagée, c'est la considération d'un point de vue “héliocentrique” qui place avec l'herméneutique l'interprétant au centre (base des techniques de contention appliquées à deviner la vérité signifiée par l'auteur), distincte de l'aspect “géocentrique” de la logique qui place l'interprétation elle-même au cœur du débat (c'est alors à servir le discours à **propos** de la vérité). Ces aspects décident, en dernier ressort, de ce qu'on serre en tant que logique absolue, ou comme vérité relative.

Le primat du libre-arbitre de la personne sur toute forme d'autorité extérieure n'a sa raison d'être que reliée à la loyauté de la personne vis-à-vis des partenaires qui participent semblablement de projets considérant la finalisation possible du monde depuis tout progrès. C'est dans ce sens qu'il revient au citoyen responsable de pouvoir librement juger du rôle et de la tutelle de ce qui est en dépôt dans les institutions humaines — que celles-ci soient éducatives, religieuses, étatiques, ou policières —, comme moyen de palier l'abus de pouvoir stigmatisant la sclérose des institutions en des profits particuliers, possibles seulement dans éclipse du jugement des personnes.

Une remarque à l'appui de cette disposition. À l'encontre du pouvoir autoritaire, la démocratie, qui repose sur la délégation collective de pouvoirs individuels, représente certainement la meilleure adaptation pour une humanité arrivant au seuil des émancipations commençant un âge participatif. Mais cette sorte d'organisation sociale est en fait un gouvernement dyarchique, en ce qu'elle associe le pouvoir individuel au pouvoir collectif. D'où les constan-

tes mesures de réajustement nécessaires à son équilibre fonctionnel. Cela dit, il serait pervers de hausser l'émancipation de la personne jusqu'à surseoir aux conditionnements individuels. Mais ce n'est pas aliéner le principe des devoirs individuels que de lutter contre l'anarchie autogestionnaire, le conformisme des traditions, l'égoïsme de groupe, l'individualisme et ses brigandages, le dilettantisme et ses invétérées protestations. Tout au contraire d'en être l'instigateur, la personne les combat en participant volontairement de son altérité depuis des dispositions intérieures, dans la mesure où la personnalité devient créative. C'est à ne plus progresser intérieurement que l'individu est cause de désordres sociaux en se libérant sans compensation de contraintes vis-à-vis de la collectivité, quand la personne s'en affranchit lorsque ces contraintes deviennent des servitudes contrariant son émancipation à permettre d'autres niveaux de contribution dans la liberté participative. Tant il est vrai que, suivant l'adage, les traditions sont faites pour servir chacun et non pas chacun fait pour servir les traditions.

Constatons ici que si chercher à dominer est une réaction s'expliquant autant depuis des comportements hérités, qu'à partir d'humiliations mal vécues, il ne semble pas qu'on ait encore trouvé le moyen efficace à désamorcer la domination de l'homme par l'homme. Sauf à responsabiliser, peut-être, donc à reconnaître *a priori*, c'est-à-dire avant probation, la dignité de la personne dans l'apprentissage depuis le libre-arbitre des devoirs qui sont l'autre face des droits individuels.

En dernier examen, discriminer entre **vérité** et **logique** peut revenir à saisir intimement que la progression de la vérité du monde en cours d'instance performative est l'affaire de la primauté de la personne à participer de l'Univers des personnes, quand celle de la logique pérennise le libre parcours moyen individuel des qualifications en des collectivités d'individus.

0.14 *La dogmatisation à ne plus permettre les progressions internes*

En pratique, nous pouvons concevoir que la capacité d'association et de coordination de tant d'expériences diversifiées et parcellaires, puisse être grevée des déséquilibres provoqués par des fixations internes, qu'accompagne l'arrêt des progressions individuelles, et collectives (par incidence). Il semble bien que de telles fixations internes, coïncidant avec la sclérose des procédures de jugement dans les appréhendements de la réalité, ont leurs échos dans l'évolution des groupes culturels, ainsi que dans ce qui régit le rythme de la progression des civilisations. À titre récréatif, ce sont de tels aspects que je voudrais tenter de rendre par le moyen de ce qui suit, et que je présenterai pour raison d'aisance sans plus d'apparat formel qu'avec les analyses qui précèdent sur les pathologies du jugement. Pour l'essentiel, **il semble qu'on puisse historiquement considérer une succession dans le temps, comme nous avons plus avant montré une localisation dans l'espace, du prêt-à-porter des mentalités.**

Nous pouvons déjà voir que ce qui constitue la plus ancienne des armées levées à disproportionner l'un des aspects de la réalité se trouve aujourd'hui réduite aux quelques hères que perpétue la tradition chez les philosophes. En Occident, l'origine, voire même l'apogée en certaines parties de la philosophie, est probablement hellénique. Pour résumer en deux phrases des siècles de labeur ayant assuré la déviation du propos philosophique (au point qu'il faille parler maintenant de *philosophie première* pour retrouver un sens qui relie le terme à son étymologie faisant référence à l'attrance pour la sagesse dans les conduites humaines), rappelons que les idéistes tinrent pour langage que: «si les propriétés matérielles et les valeurs spirituelles représentent des produits susceptibles d'alimenter la pensée, alors les mentalités tiennent leur capacité qualificative de faire le procès des expériences à propos de tout vécu, qu'il soit extraceptif, ou qu'il soit introceptif».

Pendant qu'à notre époque les idéalistes ne se portent guère mieux avec une armée en débandade: une armée comme à court de boulets. Les boulets des idéalistes eurent pour but de convaincre l'humanité que la connaissance est un donné téléologique en récompense de l'obéissance des individus. L'aréo-page des idéalistes sortis du Moyen-âge est trop important pour que nous en citions même les plus glorieux chefs de files européens. Certains de leurs héritiers testamentaires sont encore larmoyants sur les reliques des magnifiques époques d'un totalitarisme d'église auprès de leurs ouailles, qui eut même l'heur d'une préséance sur l'autorité des monarques, pourtant octroyée par droit divin. L'âge d'une émancipation des individus n'étant pas encore tout accompli, c'est sur ces vénérables plantes que poussent encore les rejets que représentent des gouvernements dictatoriaux, des États soumis à une autorité religieuse, et des mouvements sectaires qui les copient à entretenir la race des zombies sous influence.

Reste sur l'avant-scène civilisatrice des temps modernes la puissante armée des empiristes technocrates, positifs et rationalisants. L'histoire montre que les réalistes ont absorbé les idéalistes en sublimant les élans vers de fausses religions sur les immenses possibilités de la vraie Science, asservissant par la même occasion les idéistes en les poussant à dénaturer leur pain quotidien, jusqu'à les utiliser comme bêtes à produire du raisonnement en vue de fortifier la doctrine du vainqueur. Je veux parler de l'épistémologie des sciences utilisées à servir l'économie concurrentielle entre nations, qui est aujourd'hui quasiment le seul os à ronger des philosophes ayant pignon sur rue, ou touchant un salaire. En sorte que l'armée des empiristes, avec la science dans son bagage, est finalement parvenue à convaincre l'humanité contemporaine que la connaissance vraie se limite au produit de nos expériences sensibles: «aucune existence n'est, hormis celle que l'on peut physiquement constater». Dans cette sorte d'évangile qui révèle aux nouvelles masses de fidèles que c'est l'évolution de la matière qui a porté la nature jusqu'à son couronnement dans une humanité faite pour jouir du monde, on trouve, parmi les chefs de files les plus notoires:

- Copernic et Galilée, qui furent des victimes notoires sur le premier front des hostilités entre les empiristes et le pouvoir d'église;
- John Locke, depuis son matérialisme sensualiste, qui gagna en combat singulier contre le pouvoir ecclésiastique;
- Condillac qui forgea l'arme du sensualisme en vue du savoir expérimental, avec Hume et son empirisme critique;
- Spencer qui, depuis les données biologiques sur l'hérédité, permit de réduire l'être humain à son substrat physico-chimique, assurant par là une continuité dans le dogme sur l'autogénération des choses selon le hasard.

Nous connaissons la suite récente de ces événements. Tout aurait pu être pour le mieux en notre époque si, faute d'adversaires sérieux, les hostilités n'avaient tourné en disputes fratricides dans le but de décider qui était le plus digne héritier dans l'avènement du matérialisme social. Était-il sorti de la dialectique léniniste-marxiste, ou du tentaculaire capitalisme? Mais chacun sait cela. Ce qui apparaît plus utile est de saisir ce qui, du seul point de vue phénoménologique, décide des agitations sociales à suivre les divergences en trois courants de pensée distincts.

On peut montrer que les moyens d'association et de coordination, qui servent le bond en avant caractérisant chaque époque, subsistent chez les groupes cessant de progresser, bien qu'ils tentent, dès lors, de s'associer en vue de coordonner leurs efforts à seulement dogmatiser ce qui constitue l'état de leur fixation. Ce transfert se retrouve à sublimer le réflexe naturel de maintenance des acquis, comme sauvegarde sclérosée succédant aux dépenses en progression. Il reste aisé d'observer et, donc, de décrire ce qui caractérise le cheminement des groupes de penseurs abandonnant leurs efforts de progression, pour se consacrer à l'économie des modifications adaptatives aux évolutions sociales. Voici succinctement les étapes de la réflexion de cette catégorie de penseurs arrivés à ce stade, lorsqu'ils sont confrontés à des événements nouveaux :

1. Supputation du prix qu'on accorde solidairement aux choses examinées, prix essentiellement représentatif du climat social instituant le champ des opportunités de profit. Que ce profit soit en biens matériels ou en pouvoir "spirituel" (on ne parle plus des valeurs qui sont afférentes aux progressions internes, mais du prix des appropriations aux groupes constitués, que représente le fait de s'étendre jusqu'à l'obésité, justement comme palliatif du manque en progression interne);
2. Opération de choix parmi les possibles opportunités discriminant des intolérances aux mouvements externes par rapport à la stagnation du groupe d'appartenance. Ou, encore, opération privilégiant un ensemble de parties discriminées dans le donné au jugement, justifiant au mieux la primauté des fixations entretenues, face aux agitations contradictoires auxquelles on se trouve confronté;
3. Arrêt judiciaire selon le principe de la raison suffisante légitimant les significations devant renforcer les options antérieurement prises;
4. Satisfaction de rencontrer des informations vérifiant les choix ainsi arrêtés, et manipulation appropriée des informations contraires.

J'ai le sentiment qu'il est inutile de convaincre mon lecteur de la relativité de nos humaines déductions logiques et leur arrêt en progression —tant

personnelle que collective— dans le caractère de pseudo-absoluité. Pour que l'opinion continue à progresser, il faut la maintenir relative, donc ajouter au scepticisme vis-à-vis des perceptions et des aperceptions, un pyrrhonisme invétéré vis-à-vis des dogmes et des doctrines fixées à propos du monde.

Supposons donc, en première approximation, qu'à l'état d'une logique, corresponde l'état du jugement appliqué à l'expérience. Depuis tout vécu individuel, cet état, qui est limité dans le temps et dans l'espace, possède des coordonnées relatives dans le champ de la réalité. C'est alors un peu comme si, en fonction d'une position relative, nos déductions faisant suite à nos observations se trouvaient affectées d'effets de perspective. En sorte que pour diminuer les aberrations consécutives des différents angles de vue depuis des positions relatives de cognition, il suffit de changer soi-même de position, ou de considérer d'autres expériences relatives acquises depuis des coordonnées différentes des nôtres. Mais le plus souvent nous ne nous déterminons pas à considérer d'autres expériences; nous nous suffisons de les croire et les savoir continûment amalgamées à la norme du groupe culturel dont nous dépendons.

Comme le remarqua Jean STOETZEL (dans *Esquisse d'une théorie des opinions*, 1943), la soumission à l'opinion dictée par le groupe d'appartenance trouve sa cause psychologique en tant qu'elle supprime l'anxiété face à la possibilité d'errer dans le jugement. C'est précisément en renonçant à sa propre personnalité que l'individu socius choisit l'opinion majoritaire, plutôt que de dépenser à l'examen d'expériences particulières sur lequel s'appuie l'opinion personnelle. Choix d'autant conforté que niant scientifiquement le libre-arbitre, on réduit l'individu, depuis les sciences sociales en lesquelles on se suffit de fonctionner sous l'empire des statistiques, à des comportements hérités, et des attitudes interprétées comme arrivant en réaction à l'environnement.

Notons que c'est dans le primat de la pensée grecque, dont la culture occidentale est héritière, que la notion d'opinion, tenant à la personne, reste personnalisable, indépendamment du groupe de participation, en ce que la personne est posée première, et son fait social, second. Cependant qu'en d'autres cultures évacuant la notion de relation personnalisée au profit du collectif d'individus, il arrive qu'on pense plus aisément en termes d'intégration orthodoxe des individus depuis leur soumission aux groupes sociaux d'appartenance culturelle. Occultant la souveraineté de la personne se surajoutant à la maturité de l'individu, c'est le profit social qui se trouve visé ici, celui de l'individu arrivant second.

0.15 *Sur l'erreur de juger du tout depuis l'information de la totalité des parties*

Pour comprendre les déterminants logiques qui sont étrangers à l'état de notre logique personnelle, il faut conséquemment tenir compte des écarts de "localisation" depuis lesquels une différence s'établit. Plutôt que l'érosion de divergences à propos du monde, sans doute se trouvera-t-on mieux inspiré de les prendre en considération en vue de découvrir des synergies possibles. Car

il semble évident que le laminage des différences ne sert pas la personne, mais des prises de pouvoirs particuliers.

Pour ce qui est des savoirs et des croyances, il est aisé d'illustrer cette possibilité synergique appliquée aux relatives divergences du jugement logique depuis la fable indienne des quatre aveugles s'informant, par le toucher, de la forme d'un éléphant. Tâtant chacun une partie différente, ils ne peuvent qu'être en désaccord pour représenter la forme dudit éléphant. Seul le cornac, qui dispose d'une vue d'ensemble peut saisir d'emblée, par expérience directe, que l'on est dans **l'erreur de considérer l'information sur la partie, comme subordonnant la connaissance du tout**. Afin de saisir cette disposition transposée au domaine de nos expériences acquises au cours des âges, examinons différentes manières, historiquement reconnues, de concevoir le simple événement d'une pomme qui tombe. Une première réponse sera de considérer le bon sens acquis par nos lointains ancêtres réduits à vivre de cueillettes. Pourquoi une pomme tombe? «Mais, parce qu'elle est mûre!» Sous-entendu que la pomme tombe au moment où elle est consommable. On pourra toujours démontrer que là n'est pas la véritable raison de ce qu'une pomme tombe de sa branche. Cependant, ce que je veux souligner est que cette déclaration apparaîtra vraie pour peu qu'on identifie le choix des coordonnées relatives de la logique qui en détermine l'énoncement. Il est évident que les circonstances d'un tropisme cognitif particulier peuvent satelliser le concept de “pomme qui tombe” autour de préoccupations nutritives. Et dans ce cas, les coordonnées logiques des attributions à la pomme qui tombe sont pertinentes si, et seulement si on relie le jugement aux raisons que l'on vient de dire.

Ce qui fait qu'un second aspect véricitaire sur le propos pourra surgir du simple décentrement du jugement, par rapport à la précédente position tenue. Nous sommes, par exemple, prêts à recevoir un concept élargi sur l'expérience de la pomme qui tombe, si les coordonnées de notre jugement sont déplacées depuis l'épicentre des préoccupations de soi (celles du petit enfant aujourd'hui, ou celles des origines de l'humanité hier), jusqu'à l'excentration qui caractérise l'expérience d'identifier d'autres agents dans notre environnement, susceptibles de constituer l'altérité de notre propre vie. Cette manière de considérer pourra se concrétiser, par exemple, avec l'explication animiste disant que: «comme les hommes tirés de l'argile, rejoignent leurs ancêtres en terre pour leur dernier repos, la pomme rejoint à sa fin ce duquel elle fut tirée à l'origine». On sait que le premier effort d'émancipation de la pensée primitive fut de transposer des attributs anthropocentriques sur les choses de l'environnement, c'est-à-dire, conférer à la nature les facultés que l'homme s'applique.

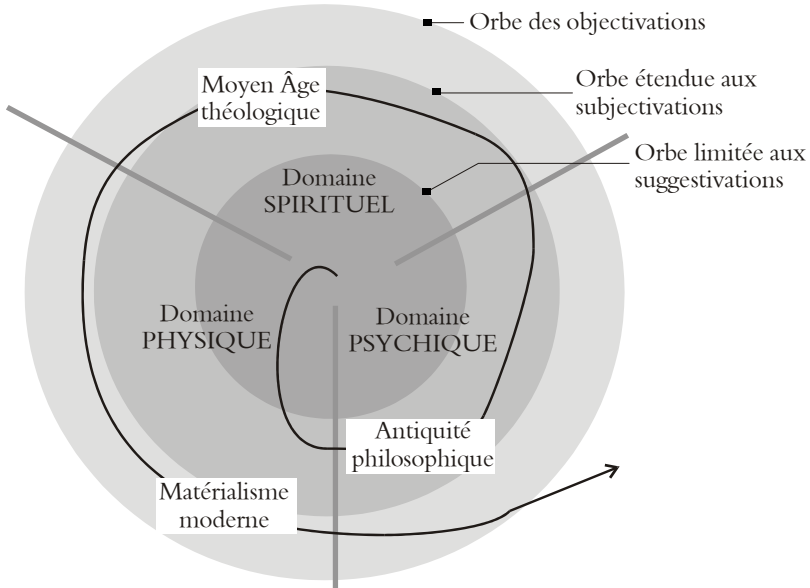
Avec le Moyen-âge émerge un nouveau décentrement dans le choix des coordonnées relatives. Cette fois, la translation s'effectua depuis l'altérité “Terre” en direction d'une transcendance “Ciel”. Ou, plus précisément, le référentiel logique fut tenu en référence à un au-delà des environnements visibles. «Si la pomme tombe, c'est que des esprits (anges ou démons) qui,

jamais ne dérogeant d'accomplir les lois de Dieu, la poussent en terre quand s'achève son temps d'être». En effet, et cela jusqu'au XIII^e siècle (pour la civilisation occidentale), il n'était pas dans la logique de la plupart des mentalités de rendre compte des transformations observées dans la nature — que ce soit le mouvement de la flèche, ou celui du boulet de canon —, autrement que comme l'effet du souffle de l'esprit, ou celui d'une force occulte, par l'intermédiaire d'un ange. Impossible de bien comprendre le rapport inquisitoire envers la sorcellerie au Moyen-âge, sans référence aux conséquences d'un pouvoir du monde invisible gouvernant les puissances en acte dans le monde visible. Cela prête aujourd'hui à sourire, cependant que, conscients de ce que la perception de notre environnement est loin d'être exhaustive, tenir qu'il y a des êtres dont la réalité puisse ne répondre à aucun de nos sens physiques (c'est-à-dire des êtres susceptibles de participer des transformations métamorphiques à l'Univers sans que cela concerne, ainsi que pour nous, des substrats physiques) représente une explication aussi logique, étant rapportée à ce qui la détermine, que celle qui a pour raison le présent point de chute scientifique.

Depuis l'avènement scientifique, notre référentiel logique est à nouveau décentré. Il l'est à tenir nos critères d'appréciation épicientrés sur l'autonomie d'un cosmos matériel. Nous déclarons maintenant objectivement, mais toujours en vertu d'exclusions, que la gravité physique est la cause opérante de la pomme qui tombe. Ce nouvel angle de vue ne met en relief le réel que sous l'angle du fait propriativement phénoménologique, à l'exclusion de toute autre considération. En effet, par nécessité de construction du raisonnement qui est à clore un contenu épistémique, cela implique de forclore, ou d'exclure, tout ce qui se présente en contrepartie. Or, exactement comme en chacune des étapes précédentes (elles sont forcément spécifiques de la maturation progressive de la pensée humaine), les gens d'aujourd'hui sont persuadés détenir, avec le moyen scientifique, la vérité à propos du fonctionnement de la nature.

Est-ce à dire que l'état du présent savoir participe enfin de coordonnées absolues? Sommes-nous certains que notre logique se trouve exemptée de tout effet de perspective? La réponse est oui pour la seconde question, pour peu que nous soyons satellisés autour des problématiques stigmatisant en particulier notre époque. Nous pouvons certainement sans nous tromper répondre à la première question par la négative, pour peu que nous vienne l'idée que les générations futures seront confrontées à des problèmes concernant des moyens d'appréhension différents de la réalité. Libres de ce qui maintient actuellement sur orbite les physicalistes, de nouvelles sortes de découvreurs entreprendront de sonder le lieu duquel advient la cause qualificative de la gravité physique (la gravité ne servant que l'explication propriative de la pomme qui tombe). Alors, un autre ordre de logique animera les mentalités. Mais sans que l'on puisse préjuger pour autant de l'arrêt indépassable de la pensée, car il faudra encore que, bien plus tard, sans doute, d'autres découvreurs tentent de laisser là les raisons subjectives, pour rendre compte des

valeurs actérielles qui sont à motiver nos intentions, et commencent à théoriser des lois répondant au questionnement “pourquoi” relatif aux événements du monde. La figure ci-dessous montre que le formalisme intellectuel pourrait bien repasser par l'ensemble des stades de cognition vécus précédemment dans l'informel, depuis une cognition objectivée.



Avec ce schéma montrant l'enchaînement du décentrement progressif des conceptions, relativement au travail de maturation psychologique en des époques successives de l'histoire humaine, on suppose la maturation de l'espèce humaine corrélée à celle qui s'effectue de nouveau pour l'individu. Pour peu qu'on laisse évoquer son signifié sans idée préconçue, cette figure suggère que l'ère du formalisme scientifique ne fait qu'ouvrir sur une compréhension plus élargie à propos des progressions du cosmos. Élargissement du champ de la compréhension qui ne peut assurément pas être encore considéré comme ultime si, après la rationalité appliquée au domaine physique, nous pouvons apercevoir, pour des âges ultérieurs de progression des mentalités, un champ conscientiel étendu à d'autres domaines contractuels de la réalisation de la réalité.

Ludwig WITTGENSTEIN évoqua le mécanisme de cette disposition dans son *Tractatus logico-philosophicus*, à la suite de sa “théorie du tableau” (le tableau comme représentatif d'une réalité individuée diversement appréhendée). Il montra que nous pouvons exhiber des copies de plus en plus proches dans l'imitation d'un original, et cela jusqu'à la perfection dans l'imitation, sans qu'il nous soit possible de considérer ce qui tient à l'original depuis des aspects matériels. Ici rien d'autre ne ressort qu'une égalité objective, à ne pas regarder

plus loin que le bout de son nez. Or le vécu épistémologique à propos des scènes du monde est soumis à une condition semblable, encore compliquée de sa mobilité, en tant que tout au long de l'instance performative du savoir, le tableau cognitif représentatif du monde se doit d'être constamment corrélé aux changements qui sont relatifs à l'instance performative elle-même. Et c'est relativement à cette disposition que l'assurance de pouvoir croire précède l'adhésion au crédible depuis deux modes concernant, l'un, le choix délibéré visant l'adhésion conditionnelle à ce qui apparaît vraisemblable, l'autre, la possession convictionnelle du vrai, qui ne peut donc être remis en cause jugeante. L'effectivité de la vérité est possible en coïncidence aux deux cas de figure, cependant que le conditionnel assentiment permet la continuité en progression des mentalités, par rapport à la certitude inconditionnelle qui en représente la sclérose.

Étant donné qu'il n'est pas possible d'avancer *de facto* les critères des juridictions de la raison (ils le sont *de jure* pour cause de libre-arbitre), ces choix sont entièrement délibérés d'âme individuelle et en conscience. La coïncidence du réel à sa représentation (en référence à l'imitation d'un tableau) ne peut-elle être conséquemment que normative des pertinences. Quant à sa logique, elle se limite au critère d'authentification sanctionnant la conformité des juridictions de la pensée, en tant que coïncidence à des règles instaurées pour le bon usage de la raison, d'une façon qui reste discernable d'un résultat erroné vis-à-vis de la chose jugée.

La preuve objective en science n'est en cela pas représentative de vérité: ce qui sanctionne notre expérience est au mieux l'indice d'une vraisemblance, relativement à un seul aspect de réalité, celui que l'on connaît depuis des propriétés.²⁰ Par objectivité scientifique, ce tableau, au sens wittgensteinien, qu'est-il? Un ensemble de pigments qu'on peut peser et décrire, sur un support semblablement analysable, un point c'est tout. Nous pouvons de plus en ressentir la qualitativité, mais c'est au titre de la subjectivité individuelle qui suppose la possibilité future d'une définition sémasyntétique. Quant à ce qui est d'une attribution indirectement virtuelle, nous ne sommes encore qu'à l'entrevoir, donc très éloignés d'en concevoir la formalisation sur ce plan de réalité là.

Les paradigmes ne maintiennent pas seuls la cohérence des concepts: il la faut soutenue, autant par les médias, que par les acteurs de la vie sociale, et même par les activistes à en manifester l'agitation. Il doit être possible de montrer que le transfert d'obédience paradigmatique d'un stade de maturation psychologique au suivant représente chaque fois une épreuve de force s'engageant entre les promoteurs du nouveau et les dominants au pouvoir dans le système établi. À paradigme nouveau, explications nouvelles à propos du monde et, donc, adaptation opportune des théories qui rendent compte du

20. Cf. § 0.20, le concept de vérisimilarité par lequel Karl R. POPPER réduit la réalité à son modèle de représentation.

nouveau point de vue d'expérience des événements. Cela dit pour montrer que, relativement à cette adaptation paradigmatique visant au dépassement du regard physicaliste qu'on porte aujourd'hui sur le monde, ce n'est pas les lois empiriques de la physique —celles qui permettent de concrétiser nos rapports technologiques au monde matériel— qu'il faut changer, mais bien notre manière de reconsidérer le concept d'autonomie des évolutions physiques dans l'Univers. À cela, nous avons à considérer que la raison des idées nouvelles à propos du monde ne peut que découler d'idéaux innovants, en tant que ce sont eux qui régissent nos choix qualificatifs au monde. Pour autant que notre participation du monde concerne un rapport de consommateurs se suffisant des propriétés matérielles, le savoir scientifique reste sans concurrence. Mais, dès lors qu'un nouveau vécu cognitif deviendra prépondérant avec les générations futures, la participation de la personne à son altérité visant sa qualification par le biais des idéaux à le mouvoir, de nouvelles sortes de réalités émergeront, qui restent inaperçues durant l'immersion dans l'actuel consumérisme technoscientifique. Elles tiendront aux modes d'être, plus qu'aux modes d'avoir, ou du moins ces modes d'être surajouteront aux modes d'avoir.

0.16 Sur la notion d'opposition paradigmatique entre les époques

Comment arrive la rupture entre deux époques? Historiquement, on observe que tout milieu promoteur d'un quelconque système paradigmatique émergeant use de facilitations consistant à radicalement tourner le dos au système à déchoir. Une explication naturelle semble possible à cela si l'on remarque qu'il est particulièrement dispendieux de consacrer à faire évoluer des idées sclérosées dans la dogmatique d'une époque. Avec la théorie des paradigmes formulée par Thomas KUHN, notamment, on saisit mieux que l'acceptation de nouveaux prêts-à-porter mentaux ne se fait pas en vertu d'une supériorité intrinsèque, mais depuis des considérations pragmatiques d'adaptation: l'ancien cadre de la pensée devenant obsolète, inadapté à la pratique d'un changement des mobiles, décide de nouveaux moyens. Autrement dit, il faut que l'ancien cadre clôturant la pensée sur un usage s'avère déficient, étant confronté à une évolution en expérience, pour qu'un nouveau cadre de pensée trouve sa justification, et non qu'il adienne en raison de sa vérité intrinsèque. Il est arrivé que des penseurs élaborent des conceptions très en avance sur celles de leur temps et que, pour la raison qu'elles ne correspondirent pas aux besoins du moment, celles-ci n'eurent aucune incidence aux époques qui les virent apparaître. Disposition montrant, s'il le fallait encore, que le critère revendiqué dans un choix logique n'est pas la vérité en soi, mais l'opportunité aux usages que les gens en peuvent faire dans leur implication du moment, ou d'un futur immédiat, à leur environnement.

Le sens du terme paradigme, on le limitera ici à la fonction de moule permettant de dupliquer un formalisme mental (patterns psychologiques) assortissant entre eux les acteurs d'une époque. Visant par là ce qui sert à réaliser

synergiquement un **travail d'époque**, un paradigme représente alors l'artifice semblable à ce que seraient des lunettes adaptées aux myopies du moment, et en sorte que la manière de penser les choses, de les assentir selon des aperceptions adaptées au travail à réaliser, ou selon des moules particuliers convenant au travail mental du moment, caractérise des communautés de penseurs qui, si elles sont éparées dans l'espace, n'en apparaissent pas moins reliées dans le temps depuis le processus d'une maturation psychologique propre à l'évolution de l'humanité. En sorte qu'en pratique la logique progresse comme progressent les usages qu'on en peut faire, sans doute bien plus que l'inverse : la logique faisant progresser nos appréhendements de la réalité. En conséquence de quoi un paradigme trouve sa fécondité assortie des convictions fondées sur les seuls éléments du savoir qui paraissent opportuns à leur usage immédiat.

De cela, il peut apparaître clairement qu'est seulement susceptible de rationalité le résultat des efforts intellectuels gouvernés par un but, et non pas que l'idée novatrice comporte une susceptibilité à se trouver rationnelle en soi. Tous les instruments du raisonnement, que le raisonnement soit déductif ou inductif, et qu'il soit supporté par la rhétorique, la logique, la dialectique ou les mathématiques, sont utilisés parce que, en pratique, ils augmentent l'efficacité d'une corrélation entre des concepts à propos du monde, relativement aux événements de notre expérience d'agir qualificativement au monde.

Ces instruments ne sont pas porteurs de vérité, mais leur usage fonctionne, et c'est l'opportunité de "cela *marche*" qui en sanctionne l'usage, justement à considérer que le processus conjectural tient à la preuve réfutatoire.

En fin de compte, dans un présupposé *in extenso* de l'existence, de façon conjointe à l'instance d'acquisition de "savoir le monde", il nous faudrait distinguer ce qu'on donne pour exister par croyance du fait du rapport qu'on a aux potentialités de réalisation au monde, de la suspension en doute depuis le raisonnement à propos des manifestations d'être, d'avoir et de faire, du rapport qu'on entretient aux états réalisés du monde. Cette proposition m'apparaît d'autant plus crédible qu'elle permet de sentir le manifesté en sa dimension close, finie (discrète), et d'assentir l'immanifestable complémentirement *in extenso* en sa dimension ouverte, infinie (continue), dans un même temps. Donc ce que vise l'apriorité aperçue par la raison, en continuité des postériorités du processus conjectural tenant à la preuve réfutatoire du perçu.

0.17 *Aspects historiques et essai d'explication du processus de formation des paradigmes*

Ceci est dit moins pour nous affranchir des paradigmes spécifiques de la présente époque, que pour tenter de nous édifier sur leur fonction. Mais c'est aussi à rendre moins indolore le passage de ce qui est à nous affranchir de telles fixations paradigmatiques, que de constater que le fidéisme de chaque époque à une logique spécifique opère d'une façon plus émotionnelle que rationnelle. Je veux dire par là que si c'est bien la raison qui édifie un paradigme, c'est un

contexte sentimental qui le maintient de façon déraisonnable. Cela se clarifie en ce qu'à constituer les croyances dans l'époque, les paradigmes représentent le meilleur ciment assurant la cohésion des communautés d'acteurs réalisant le travail d'époque. Ceux qui sont au pouvoir à tous les échelons de l'organisation sociale, qu'ils soient là par élection, par la force, ou pour cause de compétences particulières, savent implicitement que pour assurer leur rôle d'encadrement, ils doivent user de telles croyances d'époque pour mobiliser des mouvements d'ensemble.

Il devient par conséquent aisé de comprendre que ce qui se prépare au sein même de la communauté des acteurs d'une époque, en tant que cela prédétermine les manières de penser propres à l'époque qui suit, puisse être rejeté, ainsi qu'une greffe incompatible, par la majorité satellisée dans le système actif et réactif des prégnances du moment. C'est à ce processus de rejet du greffé qu'il est inévitable que SOCRATE ait été condamné par le Conseil d'Athènes, que COPERNIC l'ait été par le pouvoir pontifical, J. J. ROUSSEAU, par le Tribunal de Genève, tandis que bien d'autres qui feront l'histoire le seront encore après eux. Car, pour faire émerger le nouveau, le penseur qui tente de projeter un futur réalisable, porte indirectement atteinte à l'ordre établi en bousculant des valeurs sclérosées et des significations obsolètes. En plus d'apparaître traître au système en place, puisque sa seule présence brandit un risque de décohésion sociale, il fait figure mal perçue d'étranger. Dès lors que la disgrâce est consommable, de bonnes consciences se partagent la curée, les rabatteurs suivant de près la meute. Et ce n'est qu'une fois buë la ciguë, ou le bûcher refroidi, qu'un temps d'amnésie collective permet l'appropriation de ce qui suscita haine et rejet. C'est alors le piédestal préparé avant la fabrique du héros auprès d'adulateurs, pour une glorification posthume de la génération suivante, toujours démesurée, comme pour compenser les excès de la génération précédente.

Ce qui démontre on ne peut mieux, s'il le fallait encore, que les lois de la juridiction sociale en chaque époque sont convenues pour viser le meilleur, restrictivement à son application pratique du moment, sans être aussi ce qui est le bien; exactement comme les règles établies par raison le sont aux fins des raisons du moment en visant à la vraisemblance, sans pour autant être synonymes de vérité. Aux tribunaux des institutions, les savants sont effectivement dans le vrai en ce qui est de rendre compte des lois de la nature, les magistrats sont effectivement justes en appliquant les lois sociales établies *de jure*, tout comme les pontifes et les mollahs sont effectivement inspirés dans l'office de leurs répertoires de lois divines. Le respect appliqué aux lois légiférées en vue du meilleur, l'application des règles axiomatisées à propos du plus vraisemblable, et la vigilance des traditions prophétiques, règlent ensemble la pastorale des conduites individuelles. L'armée aux frontières, l'Église occupée de garantir des traditions, et l'État consacrant à prohiber les écarts dans les libres mouvements individuels, ne représentent que la partie visible de l'iceberg. La cohésion sociale tient pour beaucoup à une pensée unique confortant les

mentalités, ainsi que les griseries des récitations en cœur d'un credo donnant l'illusion d'une communion.

En dernière analyse, les ouvriers du futur qui tentent d'améliorer le niveau du meilleur, du plus vraisemblable, ou du plus beau, ne peuvent pas plus se juger eux-mêmes, que l'époque qui finit ne le peut. Ce jugement, pour être susceptible d'équité, ne peut être rendu avec quelque efficacité, que par les générations qui suivent. C'est le travail des historiens, en ce qu'ils ont des points de repères dans une vue d'ensemble.

Cela dit, le rejet ambivalent des détenteurs de l'ancien et les forces d'affranchissement du naissant à l'encontre des oppressions de systèmes en place, semblent concourir également à galvaniser le travail d'enfantement du futur. Ces oppositions qui cristallisent des affrontements entre inerties et forces vives propices à l'accouchement des paradigmes devant régir les accomplissements de l'époque qui suit, peuvent investir deux formes. La forme continue, plus particulière à l'édification du savoir réglant l'avancement des recherches scientifiques, et la forme discontinue qui règle presque toujours les avatars des croyances depuis les révolutions sociales et les schismes religieux. Autrement dit, l'architectonique des plaques rendant compte, au cours des âges, de la transformation des mentalités, a aussi son volcanisme —ébullitions et fièvres—, comme aussi de lentes concrétions continues.

La nature humaine émerge ainsi très progressivement à l'interface de deux réalités complémentaires —le spirituel et le matériel—; ou tout le moins son propre niveau d'être et d'avoir, à composer le domaine matériel au domaine spirituel, produit une réalité mixte, psychisme (âme et mentalité). On peut penser que cette réalité émergente, médiane en ce qu'elle compose les deux premières, concrétise sa nature en dehors des phases de pénétration alternée dans l'endocosme et dans l'exocosme, par tout moyen réalisant la synergie entre des acquis spirituels et des acquis matériels. En sorte que c'est la synthèse des expériences accumulées dans les deux domaines fonctionnellement complémentaires, qui ouvre à la conscience un pan nouveau d'expérience et de connaissance, au moment où s'opère l'alchimie des substances de la qualification, aux raisons essentielles d'agir entre ces deux plans associés: la genèse de l'âme, entre le mentalisé et le spiritualisé.

Pour mieux comprendre l'alternance entre les époques, tour à tour attirées par l'invisible du dedans à faire l'autorité depuis les dogmes religieux, et le visible au-dehors à faire celle des sciences dans une tendance matérialiste opposée, considérons ce que voici: afin d'avancer dans l'expérience du monde matériel, il faut s'extravertir et, par économie des moyens, simultanément ignorer les réalités spirituelles, ou bien s'en abstraire. Mais, réciproquement, il convient de s'abstraire d'un vécu physique, s'introvertir, afin de faciliter d'autant le vécu par expérience spirituelle. Alternner l'investigation dans l'endocosme, à l'investigation dans l'exocosme, a pour effet de faciliter la pénétration progressive du réel. Avec ce processus d'expansion et d'approfondissement, c'est moins l'incompatibilité des deux mondes qui se trouve en cause, que le

fait de ce qu'un surcroît d'expérience dans chacun des domaines exige, à fins d'efficacité, de focaliser les moyens humainement limités dans l'époque. Quant à nier et rejeter le nouveau dans l'époque qui finit et l'exalter inconsidérément dans celle qui suit, en somme, il pourrait s'agir d'un effet de dynamique qui s'apparente à prendre du recul pour s'élancer avec une force vive suffisante.

Phases ou stades de maturation psychologique aux travers les époques de l'humanité		méthodologie mythique <i>temps de pénétration introceptive</i>	méthodologie synthétisatrice <i>temps d'incubation conceptuelle</i>	méthodologie empirique <i>temps d'expansion extraceptive</i>
Stade de la perception du réel Orbe des objectivations depuis les hordes jusqu'aux empires, en passant par les cités et les royaumes antiques	Information au niveau de l'animation des corps	du paléolithique au néolithique		
	Information au niveau de l'animation des mentalités	Chamanisme	Mésopotamie Égypte	Empire Romain Grèce antique
	Information au niveau de l'animation de l'esprit	Empire byzantin	Empire orthodoxe	Empire islamique
Stade de la conceptualisation du réel Orbe des subjectivations depuis les civilisations nationales jusqu'à une fédération planétaire	Description "QUOI"	Moyen Âge <i>paradigmes gnostiques</i>	époque des Lumières <i>paradigmes philosophiques</i>	Modernité <i>paradigmes scientifiques</i>
	explication "COMMENT"	New Age <i>obscurantisme d'un nouveau mode du penser</i>	Âge suivant ?	?
	Raison "POURQUOI"	?	?	?
Stade des déterminations participatives Orbe des suggestivations stades ultérieurs de citoyenneté cosmique	au niveau physiquement participatif	?	?	?
	au niveau psychiquement participatif	?	?	?
	au niveau spirituellement participatif	?	?	?

Si l'on a dans l'idée une évolution sociale passant par des stades de développement apparentables aux phases d'acquisition métamorphique et de maturation psychologique allant de la naissance à l'adulte achevé, nous pouvons considérer, semblablement, un état d'achèvement de l'humanité surdéterminant ces instances opérées pour la progression individuée. Dans la possibilité d'en développer l'idée, nous allons considérer l'enchaînement des oppositions

paradigmatiques du contexte évolutif de l'histoire des connaissances, en le développant dans le cadre de sa représentation par Auguste COMTE. Ce qu'on entreprend à l'aide du tableau ci-dessus, donné à titre d'hypothèse, en prenant l'avènement de la culture occidentale comme exemple historique à m'être personnellement le plus accessible.

À l'aide de ce tableau montrant l'évolution ordonnée des mentalités depuis une suite historique d'instances civilisatrices, nous tentons une représentation du passage des idées à propos de la réalité, vécue au travers des trois aspects contractuels que sont le domaine physique, tangible depuis des effets propriatifs, le domaine psychique, tangible depuis des effets qualificatifs, et le domaine spirituel, qui l'est depuis des effets vectorialisateurs appliqués aux transformations métamorphiques internes aux êtres. Pour postulat d'une nature se réalisant performativement à n'être pas livrée à elle-même, chacun de ces aspects suppose des adjuvats mentaux successivement suggestifs, subjectifs, et objectifs. La durée d'incubation en chaque expérience passant par des périodes reprenant alternativement :

1. le **temps de pénétration introspective** par lequel les valeurs servant à mobiliser les acteurs d'une époque prennent consistance en vue d'intégrer de nouvelles réalités ;
2. le **temps d'une réticulation conceptuelle** à permettre de digérer significativement les mobiles qu'on a d'agir en extension d'un appréhendemement de nouvelles valeurs ;
3. le **temps d'expansion extraceptive**, réalisant le potentialisé depuis des occasions.

L'unique prétention de ce schéma est de faire apparaître l'idée d'un développement psychologique produisant progressivement au cours des époques la maturation mentale réalisant l'humanité. À travers la succession des générations, chaque époque commence par exploiter ce qu'elle hérite. Mais ce qui caractérise telle époque en particulier n'apparaît explicitement que lorsqu'on en prend possession dans celle qui suit. En sorte que l'action spécifique d'une époque prend forme sans qu'on ait dans le moment la conscience de sa potentialité. Étant vue de l'intérieur, son action représente en effet une puissance aveugle, bien que mue, ou motivée depuis des idéaux appropriés à mobiliser les acteurs du moment.

Depuis cette hypothèse, ceux qui réalisent, ou qui participent des actions d'une époque, ont la conviction de librement décider de ce qu'ils réalisent, **alors que leur liberté se limite aux modalités réalisatrices de ce qui est dans l'air du temps**. L'illusion vient de ce que les volontés personnelles se trouvent investies dans l'accomplissement d'un travail particulier, mais en tant que le résultat s'insère dans la suite naturelle d'un développement du devenir et des acquisitions humaines. En sorte qu'on peut apercevoir que ce sont les modalités de réalisation qui relèvent du libre-arbitre individuel, et pas la nature de la réalisation elle-même, qui concerne plus vraisemblablement ce que TEILHARD DE CHARDIN nomma le point oméga. Ce qui fait que la conviction d'œuvrer s'instaure relativement aux décisions des meilleurs choix mo-

daux de réalisation, même à ne pas prendre conscience des finalités de la réalisation.

Un petit exemple suffira à rendre compte comment on peut avoir le libre choix modal de réalisation —il consiste en des critères de qualification—, sans même se trouver impliqué dans la détermination du but visé avec l'instance de réalisation. Un maçon, qualificativement libre vis-à-vis de son ouvrage, peut ignorer les plans qui sont donnés au couvreur par l'entrepreneur. Un architecte peut de même réaliser avec compétence ces plans depuis un cahier des charges, sans aucun besoin de connaître les projets qui sont à motiver l'entreprise. C'est dans ce sens qu'il est possible de comprendre, depuis un appréhendemement à l'échelle cosmique, que la décision dans le libre choix des modalités réalisatrices des agents de la qualification réalisant effectivement les transformations métamorphiques du contenu de l'Univers —ce partenariat cocréatif entre des réalités superstratives transcendantes aux êtres, et les êtres (dont l'humanité est certainement représentative, à la périphérie de la galaxie, des balbutiements en organisation que l'on connaît)— reste distincte des raisons surdéterminant l'instance de réalisation. En sorte que durant toute l'instance de réalisation de l'Univers, tant d'êtres puissent remplir leurs rôles, même depuis des mentalités à visée plus ou moins géocentrique, étant mus par un esprit allant jusqu'à ignorer l'existence d'une surnature susceptible de promouvoir la réalisation de l'Univers.

À le saisir, considérons la manière d'appréhender le réel qui va du Moyen-âge jusqu'à nos jours. Il va sans dire que les réponses apportées aux interrogations instaurées après le Moyen-Âge et avant l'époque moderne, représentent des émancipations tenant au travail subjectif de la pensée, se surimposant aux suggestivités héritées du Moyen-Âge: époque stigmatisée par une réflexion philosophique donnant le jour aux grandes idées sociales. Si l'approche scientifique à propos de la réalité, depuis des efforts conceptuels d'objectivation, nous apparaît maintenant comme un réel progrès sur les subjections héritées d'un Âge classique instauré au sortir de l'obscurantisme moyenâgeux, semblablement, à l'époque des Lumières, le diktat de la raison sur les mythes antérieurs s'imposait comme aujourd'hui s'impose le diktat scientifique. On ne mit pas plus en doute la supériorité de la logique spéculative par rapport à l'autorité des traditions, qu'on ne met aujourd'hui en doute la supériorité de l'expérience sur les seules spéculations intellectuelles à propos de la nature. En sorte qu'on puisse s'interroger en quoi la sécurité intellectuelle dans l'induction à propos de l'expérience, en tant que cette sécurité a succédé à la sécurité intellectuelle du processus de déduction sans preuve, peut-elle être considérée comme finale, ou suffisante. Personnellement, et jusqu'à plus ample examen, j'en peux trouver la réponse de ce qu'un élargissement du champ conscientiel est susceptible d'arriver de la conjonction de trois dispositions, qui sont:

1. **une attitude antidogmatique** depuis le scepticisme à l'égard de ce qui est avancé pour être irrévocable, ou pour absolument vrai;
2. **l'ouverture de la pensée sur le champ des possibles**, permettant l'intellection

de ce qui est susceptible d'advenir progressivement de la réalisation du potentialisé depuis des occasions;

3. **un travail introceptif** à l'écoute des valeurs aperçues en vue d'améliorer des idéaux exprimant une communauté de mobiles humains. En pratique, cet entendement passe par des formes mythiques susceptibles de sonder, en avant du reconnu, ce qui ne peut être formalisé qu'en des phases ultérieures du travail de la pensée introceptive. C'est sur ce modèle que l'astrologie conduisit aux lois mathématiques qui permirent l'avènement de l'astronomie, comme c'est des rêveries d'alchimistes qu'advinrent nos lois physico-chimiques, quand l'imaginaire reliant ultérieurement chimie et astronomie assura le passage au modèle planétaire qui est à l'origine de la physique atomique. On peut donc vraisemblablement penser que ce sont semblablement des croyances théologiques qu'advindra le formalisme construit d'une métascience rendant compte du domaine métaphysique des réalités superstratives et transcendantes.

L'avènement technoscientifique du matérialisme contemporain ne restera concerné que par des accomplissements matériels que motivent des satisfactions tenant à des niveaux de vie. Il était à émerger d'un âge des utopies humanistes ayant concrétisé le cadre sociologique indispensable à son épanouissement, et va lui-même permettre le processus de qualification en cours d'émergence, tant il est vrai que : «[...] aujourd'hui c'est une lutte pour le niveau de vie; demain ce sera une compétition pour la qualité des pensées, prochain but terrestre de l'existence humaine.»²¹

Bien évidemment, ce qu'on avance avec cette introduction *Pour une méta-science* n'a pas vocation véricitaire, mais, encore une fois, valeur désassujettissante du prêt-à-penser contemporain, dans le but d'entreprendre un pas de plus en avant de la compréhension du fonctionnement de la réalité. Non pas que pour aborder un nouveau paradigme il faille faire table rase du précédemment conçu mais, plutôt, parce qu'il nous faut recouvrer une certaine liberté de mouvement, par rapport à la clôture intellectuelle sur ce conçu-là.

Remarquons cependant en aparté que l'impatience reste vaine là où un certain travail de maturation s'effectue pour arriver au terme d'une réalisation programmée à ne pouvoir sauter les étapes de formation métamorphique. L'effort constant au cours des âges de l'humanité ne peut que respecter le principe de la succession des choses acquises au progrès. Cela d'une façon apparentable à la progression de l'enfant qui ne peut, de même, court-circuiter sans risque certaines acquisitions du caractère en vue d'atteindre plus vite l'épanouissement de son état d'adulte.

0.18 *L'étroitesse de l'angle de vue qu'on porte sur les aspects du monde n'a d'égal que la faiblesse de nos participations*

Nous avons montré que ce n'est que de la coordination opérée entre des opinions restreintes et contradictoires qu'est susceptible d'advenir notre

21. Cf. page 910, *Le Livre d'Urantia*.

appréciation plus élargie du réel. Comme le rappelle Jean CHARON,²² si nous faisons une coupe dans un cylindre, le résultat constaté peut être un cercle, un rectangle, ou encore une ellipse. Ce sont là des aspects très différents qui, pourtant, appartiennent à la même chose et représentent chacun des vraisemblances à propos de la réalité dudit cylindre. Or, et c'est là le drame des croyances et des savoirs logocentrés, nous commettons une erreur semblable en considérant que les observations opérées sur les choses sont représentatives de la nature. Pour comprendre le désaccord entre THALÈS, ANAXIMÈNE et PYTHAGORE, il eut suffi de transposer, de l'absolu au relatif, les affirmations de chacun, jusqu'à conclure que le principe de l'humide, celui de l'air et le principe des nombres participent également des premières transformations métamorphiques du monde terrestre, quand ces conditions restent toujours insuffisantes à en expliquer l'origine.

L'utopie d'une science panacée est encore si prégnante, et la propension qu'on a par elle d'exclure tout risque de mésalliance est encore si évidente depuis la logique pseudo-absolue renaissant continuellement de ses cendres, que j'éprouve quelques réticences à montrer que le fait de ne pas tenir pour absolu le moyen scientifique décide de la possibilité de réticulation d'autres moyens d'appréhension que l'expérience phénoménologique, et pas son aliénation.

Afin de fortifier ce concept de relativité dans l'évolution des manières de penser, j'évoquerai ce qu'avance un éminent styliste du prêt-à-porter qu'on trouve confectionné à l'usage de tout physicaliste convenable et bien pensant de notre génération. Il s'agit d'un "savant" en vogue aux États unis²³ qui, dans le but de rejeter catégoriquement les discussions sur l'existence des "choses surnaturelles" (mais il est déjà impossible d'en rendre compte restrictivement au cadre du protocole scientifique), tint le raisonnement que voici: «Le seul fait que personne ne fasse régulièrement sauter les banques des casinos de Las Vegas est une réfutation suffisante, irrévocable et indiscutable, de ce qu'il n'existe pas de pouvoir surnaturel, ni aucune puissance transcendante». En clair, ce message, à ne pas dépasser une pensée bornée par les préceptes du positivisme, nous dit que des êtres qui méconnaîtraient royalement le petit monde étriqué des matérialistes au point de n'avoir aucun désir de violenter leurs affaires, n'ont pas droit à l'existence! Quelle naïveté narcissique de croire que le prix de l'or fluctue partout en raison de sa rareté, ou que la loi du plus fort est à régir l'ensemble de l'Univers. La preuve d'expérience pouvant faire voler en éclats la clôture limitant cette logique eut été pourtant aisée à entreprendre par le "savant", dont on rapporte le propos, puisqu'il lui eut suffi de confronter quelques singes à des billets de banque! Mais loin de moi l'idée d'avancer cet exemple afin de convaincre qui ne veut tout simplement pas,

22. Jean CHARON, *L'être et le verbe*, 1983, éditions du Rocher.

23. Que mon lecteur veuille bien croire que c'est par respect pour la valeur de ce "savant" que je ne le nomme pas, et non pas en raison de mon refus de faire partie de sa paroisse.

dans sa procédure d'émergence personnelle à la réalité, que d'autres sortes de bananes existent au monde. Ce que j'essaie de démontrer est que cette opinion physicaliste relève **moins d'un défaut de rationalité, que d'une étroitesse d'implication personnelle à l'Univers.**

Ce regard qui se suffit d'une vision mécaniste du fonctionnement de la réalité coïncide exactement aux ambitions utilitaristes qu'on projette aujourd'hui sur le monde. Et cette nouvelle race de prêtres célébrant et officiant les ambitions humaines en robes de spécialistes n'est pas plus aisée à défroquer que la précédente. Il est probable qu'elle sévira insidieusement encore longtemps en biogénétique, en psychologie des comportements et en sciences cognitives, car c'est en ces disciplines qu'on manipule le plus aisément les conclusions d'auteurs, depuis des références croisées et des tests biaisés à forcer l'adhésion pour cause d'intérêts particuliers. Mais s'agit-il encore de science ? Ces mondains de la recherche sont la honte des scientifiques sincères, ceux qui ne sont ni des illusionnistes à vendre de la fausse science en produisant des cas sur mesure, ni ventriloques de la science des autres.

Arrivé à cet endroit du parcours de notre réflexion sur la relativité de la logique accordée au paradigme d'époque, nous pouvons poser que moins importante est la participation de soi à son altérité d'être, d'avoir et de faire, et plus limité est l'embrassement du regard sur la réalité, donc d'autant plus étroite la perspective qu'on en peut avoir. Cela est déjà évident chez NIETZSCHE puisque, dans son concept critique d'un certain *perspectivisme* de la raison, il dénonce les erreurs d'interprétation depuis les perspectives projetées dans l'essence des choses, de celui qui se situe au centre du sens et de la mesure du jugé. Concevant le réel dans les limites des participations de soi à la réalité, il est évident qu'on est à faire la part belle à ce dont on partage l'état et le statut. Dans la présupposition d'un déploiement indéfiniment complexifiable de la réalité, les œillères dont on use à décrire et expliquer son fonctionnement restent en corrélation avec nos raisons d'agir. C'est en cela que la réponse est pragmatique : **on ne s'intéresse au réel que dans la mesure ou sa connaissance a pour extension des qualifications à servir nos projets.**

Cette sorte de puritanisme à maintenir des fractures confessionnelles dans les cénacles d'intellectuels représente bien une sorte de cécité mentale. Comme infirmité, on ne saurait en faire reproche, mais comme incitation à y voir la norme, un standard de la rationalité, est-ce acceptable ? L'hindou Shri AUROBINDO²⁴ en parla clairement : « Refuser la recherche *a priori* pour de quelconques raisons préconçues est un obscurantisme aussi nuisible à l'extension de la connaissance que l'obscurantisme religieux qui s'est opposé en Europe au développement de la découverte scientifique [...] l'action directe du mental sur le mental, la connaissance des choses par mise en contact direct d'une conscience avec une autre, ou avec des objets, la plupart des expériences spirituelles de quelque valeur, ne sauraient être amenées devant le tribunal de

24. *La vie divine*, Spiritualité vivante, Albin Michel, 1958, page 977 et suivantes.

la mentalité courante qui n'a aucune expérience de ces choses et prend son propre manque d'expérience, ou son impuissance à les expérimenter, pour une preuve de leur non-valeur ou de leur inexistance [...] Le supraphysique est tout aussi réel que le physique; sa connaissance est une partie intégrale de la connaissance...».

Un autre cas d'étroitesse du jugement enclos dans les présupposés qu'on vient de voir. Il s'agit pourtant d'un cas tellement bien admis qu'on ne se permettrait même plus, scientifiquement parlant, de le remettre en question. Quel est-il? Il est courant d'avancer, comme preuve de la fertilité du dogme matérialisme, l'observation de ce que des modifications de la pensée correspondent à des modifications neurophysiologiques. Et on explique, très rationnellement, que puisque des variations comportementales coïncident à des stimulations électriques du cortex cérébral, ou encore parce que la régulation de l'émotivité peut être influencée par la chimiothérapie, parmi bien d'autres preuves abondant dans ce sens, c'est que la conscience a une origine physique, a pour site le cerveau et est fonction de la complexité de nos synapses. C'est encore le cas d'un préjugé de sorte irrévocable qui, me semble-t-il, loin d'attester la doctrine du réductionnisme propre au monisme matérialiste, est uniquement apte à rendre compte du vecteur idéologique qui mobilise actuellement la meilleure partie de l'humanité. Mais, de surcroît, cette prise de position dogmatique peut nous renseigner sur les aberrations du modèle qu'on y promeut, et voici en quoi.

Pour que soit pertinente la thèse matérialiste permettant de réduire le domaine psychique à la nature du physique, au vu des preuves avancées supra, il faudrait que l'opération déductive sur laquelle s'appuie la raison pour établir la conclusion se prête à généralisation. Autrement dit, qu'à toute modification d'un élément organisé, auquel est contingent un effet synergique produit au sein d'un système quelconque, nous puissions faire la preuve de ce que les énoncés en qualités d'être et en propriétés d'avoir, déduites du manifesté, soient une application à la chose de l'élément perturbé, ou restauré. Pour nous édifier sur l'incongruité du présupposé, il suffit de l'expérience que voici: modifions le "comportement" d'un poste de radio en agissant sur l'impédance ou la fréquence d'un quelconque élément qui tient lieu d'appareillage neurologique. Par exemple, coupons un fil, ou changeons un composant, ou bien mettons une des pièces hors d'usage. Le résultat est prévisible, même par un enfant. Mais, comment pourrait-on conclure des perturbations ainsi induites, que le chanteur et la speakerine sont de même nature que ledit poste de radio, sont des produits qui appartiennent au système "récepteur de radio", et se situent topologiquement en son substrat matériel? Il va de soi que, relativement aux "traumatismes" provoqués sur le poste de radio, nos conclusions logiques sont autres. Alors dans ce cas, quant à moi, je préfère conclure provisoirement qu'une perturbation provoquée au niveau du cerveau n'est pas non plus en mesure de prouver la matérialité de la psyché. Qu'on ferme le poste, ou qu'on s'endorme: ni la masse, ni l'organisation interne des deux

systèmes de **corps matériels** —le poste de radio et l'organisation neurologique— ne se trouvent modifiées d'un iota. Et cependant, ne définit-on pas une différence d'être entre l'état de veille et celui de sommeil, ou entre l'extinction du poste et sa mise en activité? Combien de travail de maturation des mentalités faudra-t-il encore avant que cela devienne un consensus que l'activité psychique peut participer d'un niveau de réactivité matérielle, sans pour autant que la nature de la première soit réductible à celle de la seconde? L'argument déductif de la vraisemblance de cette proposition peut être validé par une démonstration bien connue en logique. Mais, ainsi que s'en exclama Henri POINCARÉ,²⁵ confronté à certaines démonstrations de PEANO alors qu'il "ne lisait pas le péanien" (suivant sa propre expression), il peut être préférable d'en traduire ici plus simplement l'idée au moyen d'une analogie. J'évoquerai donc seulement l'analogie qu'on propose habituellement pour rendre moins abstraite l'expression logique sur les différences d'existence, depuis l'axiome d'appartenance dans la théorie des ensembles. À savoir, la différence d'existence dans la cité d'avec celle dans le pays contenant la cité. Il est aisé de concevoir qu'une personne qui est dans une ville se trouve de plus dans le pays en laquelle est située cette ville, alors qu'un habitant de ce même pays peut n'être pas aussi de la ville en question. Si la cité peut être dans tel pays, l'inverse n'est pas vrai. Il n'est pas plus difficile et tout aussi raisonnable de concevoir qu'une existence, différente en nature, puisse habiter la psyché, ou avoir pour patrie le penseur, quand l'entité pensante a elle-même pour planète un corps de constitution somatique. Ce qui entraîne, d'évidence, des restrictions unilatérales semblables à celles que nous évoquions plus avant dans le cas de la comparaison entre le cerveau et le poste de radio. Restrictions que la logique valide et auxquelles il nous faut recourir chaque fois que nous cherchons à ne pas tomber dans le préjugé du réductionnisme.

C'est sans doute ce qu'aurait dû faire H. A. SIMON lorsqu'en bon précepteur du paradigme contemporain, s'appuyant sur: «penser, c'est traiter de l'information; traiter de l'information, c'est calculer, c'est-à-dire manipuler des symboles», il conclut, depuis la similitude entre le cerveau de l'homme et les ordinateurs, que voilà une preuve de plus que la nature humaine est réductible à son corps. Personnellement je n'adhère pas à semblable conclusion, même s'il m'apparaît évident que la pensée, enclose dans son humaine "incarnation" depuis des moyens psychosomatiques se trouve substratée, ainsi que le sont les ordinateurs, par des organisations matérielles et, donc, reste tenue, dans son moyen, à des mécanismes physico-chimiques. Je ne choisis pas d'adhérer à cette conclusion en raison de ce qu'un autre propagandiste du même dogme peut dire, avec une semblable vergogne, qu'une locomotive est vivante en raison de ce qu'elle tire des wagons, comme le cheval tire sa charrette!

25. Henri POINCARÉ, dans: *Les mathématiques et la logique*, 1906. Réédition de la Librairie Scientifique A. Blanchard: POINCARÉ, RUSSELL, ZERMELO ET PEANO, *textes et discussions (1906-1912) sur les fondements des mathématiques: des antinomies à la prédicativité*, réunis par G. HEINZMANN.

Comment peut-on déduire la matérialité du domaine psychique d'une fonction assurée depuis un moyen commun avec des ordinateurs, quand l'ordinateur est justement conçu pour exécuter artificiellement des tâches pouvant avantageusement soulager le travail de la pensée? On sait pourtant bien que dans une machine traitant de l'information, mais sans pouvoir en créer (cas des calculateurs, traducteurs, et de l'homéostat d'ASHBY, par exemple), si aucun programme n'est pas donné avec les éléments à traiter, l'information en sortie reste strictement nulle. Comment peut-on alors laisser croire que ce qui différencie l'intelligence artificielle de l'intelligence du vivant est seulement une différence dans le rapport du niveau de complexité, en sorte de laisser espérer que la conscience d'être pourrait surgir quelque part à la jonction de plusieurs méga-ordinateurs? Comme si de multiplier les pièces d'une locomotive et en complexifier la cybernétique, pouvait faire qu'un jour une locomotive mette au monde un poulain à sa ressemblance.

Bref, il me semble que l'imitation artificielle, dont le vivant a la capacité de se doter dans ses moyens, étant d'espèce artificielle, le reste quelle qu'en soit la complexification. Certes, il est possible de prévoir que l'intelligence artificielle, fleuron de la technologie moderne, restera pour l'humanité un prolongement plus considérable que les puissances motrices ne le furent vis-à-vis de ses forces corporelles, mais de là à en faire la science de l'homme, il y a certainement artefact. L'homme sait aujourd'hui construire des machines calculant mieux, ainsi que plus rapidement que lui, comme il sait construire des machines le dépassant considérablement en force, ainsi qu'en puissance. Formidable évolution des moyens! Mais il ne s'agit là que de moyens, et il est aisé de saisir que ceux qui choisissent de ne s'investir qu'en des moyens perdent de vue le sens du finalisable, étant à l'ignorer délibérément.

Au risque de simplifier, telles sont les dispositions d'esprit avec lesquelles on aborde une chose et tels sont les aspects qu'on y peut découvrir. Cela est déjà vrai depuis la manière d'aborder l'objet physique en science. Par exemple, la manière du phénoméniste, dont le prudent discours se résume à: «Je vois ici et comme cela, ceci de particulier», et la manière, toute opposée du physicaliste qui tient pour discours: «il y a ici ceci qui est comme cela». En quelque sorte, le phénoméniste projette une image de l'objet dans ses propres patterns, tandis que la modélisation du physicaliste recourt à la projection de ses patterns dans l'objet. D'évidence, les conclusions faisant suite à la même expérience depuis des dispositions opposées ne peuvent que différer entre elles. D'où l'on tient que:

Du clôturé depuis plusieurs exposés logocentrés, il s'avère qu'on peut faire la synthèse, en raison de ce que les considérations singulières qu'on y expose sont incomplètes. Pourquoi? Mais pour la raison qu'il y a des vérités particulières aux considérations géocentriques, comme il y en a qui le sont aux considérations héliocentriques, alors même que la réalité comprend des aspects qui relèvent, tout à la fois, et du géocentrisme et de l'héliocentrisme, qu'on ne saurait aperce-

voir ni dans l'une, ni dans l'autre des manières de regarder les choses selon un angle restrictif.

C'est le cas avec le concept par lequel on considère la dégradation des constitutions métamorphiques du monde, de cause à effet, par réaction selon le hasard, sans sa contrepartie: la progression voulue du monde. Depuis le principe d'entropie, on ne peut prévoir qu'une perte en organisation, pas un gain. Ou du moins un gain en organisation, dû au seul hasard, reste en théorie possible à la condition d'être indéfiniment reconduit dans sa possibilité d'être actualisée. En effet, on sait que l'équation de BOLTZMANN sur l'entropie prévoit le phénomène de réversibilité thermodynamique (il fut critiqué à cause de cet aspect paradoxal assorti à la croyance moderne de l'autogénération du monde de cause à effet). En référence à la théorie, rappelons les termes du débat. On imagine d'introduire dans un demi volume confiné une quantité de gaz en équilibre pour une certaine température et une certaine pression. On libère ensuite le passage donnant accès à l'autre moitié du volume de confinement. Il est bien connu que le gaz occupe dès lors tout le volume à disposition, de manière spontanément irréversible. Or POINCARÉ montra sur la base de la réversibilité mécanique, et BOLTZMANN le démontra sur la base de la thermodynamique, que le gaz devait retrouver son état initial, cependant que le laps de temps nécessaire pour cela, sans être incommensurable, n'en était pas moins bien plus important que l'âge qu'on attribue à la formation de l'Univers.

BOLTZMANN introduisit ainsi un nouveau concept. C'est que, arrivant de cause à effet, le temps qu'il faut attendre entre deux violations successives de la loi sur l'entropie rend son observation impossible. On se trouve donc devant un cas par lequel la conception d'un événement est possible tout en étant expérimentalement indéfiniment improbable. Toujours est-il **qu'on ne saurait fonder le concept d'évolution soumis au seul hasard sur une telle axiologie ne retenant qu'un sens —la dégradation irréversible du préalablement formé—, du fait même que l'organisation cosmique en représente l'expérience contradictoire de tous les instants.** D'évidence, un seul aspect du manifesté ne peut être abstrait, il faut les deux à bien concevoir le propos.

0.19 *Pour toutes ces raisons...*

Exactement comme les langues naturelles sont multiples à permettre la communication des significations sans avoir capacité de les générer, les logiques apparaissent ainsi que des langages à permettre la communication des modes du raisonnement. Cela est à dire que les lois sur l'hydraulique ne sont pas à faire la mobilité des fluides, ni les lois sur la combustion à faire le feu. Pour cause du principe de décision, les conclusions de l'inférence logique transcrivent des modèles mentaux qui sont à rendre compte des colorations culturelles et des différences entre époques. Coexistent alors plusieurs modes formels d'une heuristique toute relative, modes issus du polymorphisme des

acquisitions à l'expérience, qu'on voudrait bien croire universels par le biais du processus consistant à se considérer au centre du sens et de la mesure du jugé dans le rapport qu'on a aux autres.

Qu'en est-il en vue d'une vraisemblance améliorée? Avec le processus d'inférence depuis un certain nombre de cas particuliers expérimentés, rencontrés ou observés, à établir une communauté de caractères avec tous les autres du genre susceptibles d'avoir été et d'être encore, l'idée de généralisation se superpose au contexte d'une extension indéfinie des cas particuliers. Mais c'est à conclure en fait de cas particulier à cas particulier, comme sommation de cela qu'on soumet à vérité. La garantie s'instaurant en référence aux cas particuliers de l'expérience, c'est dans ce cadre qui va d'un ensemble de cas particuliers au plus général, que l'inverse, la conclusion en référence au cas particulier depuis le général, conserve sa valeur de vraisemblance. S'oppose à ce moyen utilisé pour garantir les conclusions à propos du contenu de l'exocosme, le rapport complémentaire qui s'instaure entre universaux et singularités: il remplit le même office vis-à-vis d'un inévitable contenu endocosmique.

Untel et telle chose qui se révèlent comme ceci ou comme cela depuis des circonstances à les manifester peuvent être jugés en référence à d'autres moments qui sont à nier les premières conclusions (pas de manifestation d'une polarité négative sans la possibilité de la polarité positive, ou pas de pompier sans aussi la possibilité de l'incendiaire). C'est donc bien une collection de cas particuliers de l'expérience qui induit l'extension opposée à compléter un concept, mais tel que la proposition générale établissant le rapport dans la communication n'est pas à pouvoir se trouver confortée par la preuve d'expérience. La validité du processus de généralisation à établir une classe pour une multitude indéfinie de cas semblables, ne dépend conséquemment pas de la preuve d'expérience du cas particulier, mais du concept de complémentation.

Comme procédé d'inférence, la conclusion peut contenir plus que le contenu dans les prémisses. Sans cette disposition, aucune nouvelle connaissance ne pourrait s'ajouter au déjà connu.

N'avoir pas une dent à la naissance et en avoir trente-deux à l'âge adulte, sont attributs coexistants dans le même individu, bien qu'à ne pouvoir être jamais simultanément actualisés. De même de la thèse et son antithèse coexistant dans la chose du devenir métamorphique. Si la thèse est affirmée en rapport à telle actualisation, l'antithèse coexiste, même à n'être jamais manifestée.

Dire qu'un corbeau blanc ne peut être vient de la proposition générale disant que tous les corbeaux sont noirs depuis quantité de cas particuliers le prouvant, mais invérifiable comme généralisation, puisqu'il faudrait pour cela examiner la couleur de l'ensemble des individus du passé et du futur dans l'espèce. La proposition générale est de cela une inférence avancée comme conséquence de quelque chose d'autre à établir le terme de la conclusion par le moyen du raisonnement. En ce sens que le raisonnement ne tient pas uniquement sa vérité de la validité déductive tenant à la preuve d'expérience; s'y

ajoutent aussi des vérités spéculatives à introduire la notion d'universaux allant avec les singularités, qu'il importe de corrèler au processus de généralisation depuis les cas particuliers de l'expérience.

C'est ainsi que la solidité du jugement s'établit sur l'expérience d'une somme de cas particuliers, créditée en extension indéfinie par la sûreté de la chose jugée en toute indépendance des preuves matérielles. La qualification repose alors sur l'expérience de cas particuliers et des généralisations qu'on en tire par logique, en coïncidence aux singularités depuis la vérité des universaux, dans la connexion mentale entre les deux.

On sait qu'une décision prise sur l'impression résultant d'une expérience informelle peut être bonne sans le moindre procès des raisons, quand elle peut s'avérer fausse en résultat du meilleur jugement logique. L'habileté dans l'appréhension conceptuel du réel peut suivre également une connexion des deux sortes. Dans ce sens, l'expérience depuis des analogies peut servir l'imaginaire à arranger des pertinences qu'il est impossible de faire apparaître depuis la logique. Par logique, l'ensemble de cas connus analogues suppose la classe entière et donc encore l'analogie en extension du connu.

Tout autre est la circonspection à ne pas regarder par la pensée le semblable en extension des pénétrations du connu. La preuve passe par l'essai, c'est-à-dire non pas par ce qu'on pense de la chose mais ce qu'on voit d'elle. Par tâtonnements successifs, des conjectures sont écartées; restent les meilleures. À l'encontre, le raisonnement spéculatif sur un sujet dépend du niveau de conception qu'on en a préalablement à pouvoir apercevoir plus loin. Déduire de cause à effet la nature du réalisé est licite en ce que le contenu de l'Univers est multiple et divers. Induire ce qui arrivera de la rencontre de chaînes parallèles d'événements, représente une procédure intellectuelle garantie par le fait que l'Univers est un.

Cela vient de ce que si ce qui substrate une réalisation est bien sécable en substance (examen des cas particuliers conduisant au général), l'individuation portant cette réalité depuis des essences d'être ne l'est pas (induction des singularités depuis le principe des universaux). Par généralisation, et depuis des déductions sur l'uniformité du cours de la nature, on peut croire que tout futur conduit, de cause à effet du même, à ressembler au passé, comme conséquence.

Donc que de mêmes causes seront toujours suivies de mêmes effets et concevoir de cela l'inconnu sur le modèle du connu. Mais par induction, il est possible d'aborder le champ complémentaire d'une réalité unicitaire, assortissant à sa source l'épuisement des potentialités de perfectionnement depuis l'instance performative des transformations métamorphiques du présent contenu de l'Univers. C'est combiner le voulu avec effet attendu, au processus causalement dépendant du hasard, comme deux aspects complémentaires entre eux, aussi indissociables que le côté face l'est dans son rapport au côté pile. Foncièrement, autre est le concept de la reconduction sans fin d'un

enchaînement causal des conséquences en aveugle, sans *quid proprium*, à ne vouloir considérer qu'une facette du même (loi du tiers exclu).

Dans l'examen du principe de généralisation déduit des cas particuliers (l'examen du multiple), par rapport aux inductions des singularités depuis le principe d'universaux (l'appréhension de l'Un), le symbolisme représente l'indispensable moyen du processus d'induction, en ceci que par lui on assortit le disparate à pouvoir être aperçu dans le tout ainsi qu'on recolle entre eux les fragments d'une poterie pour retrouver la forme complète. En vue d'un début de formation synthétique incluant déduction et induction, on peut dire que la procédure déductive s'applique à ce qu'on trouve en substance au plan de l'espace physique (prédicat d'avoir), quand l'induction concerne plus particulièrement les occasions de réaliser le potentialisé en essence dans l'encours temporalisé du plan spirituel (prédicat d'être).

Ces aspects reliant l'intensivité à l'expansivité se rencontrent à l'intersection actualisée spatio-temporelle. On sait que le réalisé s'assortit de durées d'être et d'avoir, en référence aux séquences causales de réalisation. La volonté implique de même en rapport au temps ce qui arrive de localement voulu dans l'espace en référence à l'écoulement du temps. Espace d'avoir et temps d'être sont ici mis en relation de réciprocité dans l'actualisé. Toutes ces dispositions constituent des prémices aux formulations d'une théorie métascientifique du causé depuis des effets attendus, complétant les considérations exclusivement réactives du causé stochastique dans la théorisation scientifique.

Examinons quelques conséquences de ce qui précède. Dans l'examen d'une composition de causalités agissant séparément, il résulte d'une proximité spatiale que des effets qui interfèrent, pouvant se contrarier, s'additionner, ou s'annuler. Un concours de réactions peut de cela faire apparaître le nouveau dont on rend compte depuis l'examen des propriétés séparées dans la possibilité de combiner des effets. La combinaison de plusieurs propriétés depuis une cause qualificative diffère quant à elle des synergies qualificatives. Le principe de combinaison propriative dans un résultat qualificatif s'actualise comme simultanéité du fait, alors que par la succession dans le temps de moyens, ce qui advient aujourd'hui dans une proximité spatiale, a capacité d'interférer synergiquement à ce qui se réalisera plus tard. C'est de l'examen de tels rapports qu'il devient possible d'anticiper sur la découverte apostériorique tenant à la seule chose advenue. Induction qui permet de prévoir un état futur du monde en corrélation d'effets synergiques dans le temps, de la même manière qu'on déduit en science la corrélation dans l'espace de chaînes de causalité continuant d'agir séparément dans un milieu supposé livré à lui-même.

À établir cette disposition, et considérant que rien de notre continuum ne peut être considéré en soi dans l'isolation de son altérité, il advient que tout est performativement combinable dans l'obtention des effets en vue de la finalisation compétente de l'Univers. Tenant les effets propriatifs proportionnels à leurs causes matérielles dans le principe de quantification des phénomènes physiques, aussi leur combinaison dans le principe de synergie avec des causes efficientes,

qui altèrent ou renforcent les conséquents qualitatifs, depuis des occasions de réaliser le potentialisé soumis à des raisons spirituelles.

Nécessairement, l'Univers de nouveau actualisé depuis la même origine des transformations métamorphiques, se retrouverait répliqué à l'identique dans un même enchaînement des causes matérielles, pour la raison que les mêmes causes entraînent de mêmes effets. Toute autre serait la réalité de deux univers finalisés avec effets attendus, en ce que le voulu à en présider l'effectuation est susceptible de différence. C'est alors qu'un état quelconque du monde peut bien être différent depuis les causes efficientes d'un *quid proprium*, ou ses agents qualificateurs. L'uniformité et l'isomorphie, comme résultat d'un accroissement d'entropie du milieu matériel livré à lui-même (les conséquents restant séparés entre eux), a pour contrepartie contractuelle d'une réalisation du réel, le processus contre-entropique de complexification polymorphique venant de ce que l'antécédent, bien qu'invariablement attaché au conséquent, est combinable en vue d'effets attendus. Et cela jusqu'à l'épuisement des potentialités de réalisation à l'Univers. À la fonction d'expansion spatiale des causes matérielles s'ajoute alors la fonction d'intensivité interne par le temps.

Corrélativement aux généralisations déduites des cas particuliers de l'expérience substantielle du monde, le dicible exposé entre *omni* et *nullum* implique les universaux réels à régir le potentialisé en essence. Si la classe n'est autre que les objets qu'elle contient, une organisation représente plus, en ce qu'il s'agit d'une entité répondant à des fonctions de faire, en relation à son altérité d'être et d'avoir. Cela arrive dans la pensée en sorte qu'à toute partie réalisée dans une quelconque actualisation intermédiaire, les discontinuités individualisées en essence d'être et en substance d'avoir, comme parties quantifiables dans l'espace et qualifiables dans le temps depuis des relations, coïncide une contrepartie potentielle qui est à l'encontre d'espèce continue, ou non séquée. C'est alors bien le discontinu relié au continu qui subordonne la condition de la partie au tout, quand la partie, pour n'être pas en soi isolable de son altérité, substrate un quelconque état du tout. C'est à constituer la condition d'abaléité de la totalisation des entités interférant dans l'espace, d'une façon sous-jacente au processus de complexification dans le temps. Et c'est cette totalité dans l'espace, coordonnée au processus de complexification dans le temps, qui apparaît surdéterminée par une aséité existentielle dont les universaux afférents au tout-un (le tout-un en opposition de présupposition à la totalité du multiple) sont la conséquence. L'organisation de la totalité de l'individu se prêtant à généralisation pour ce qui est des lois phénoménologiques, sustente bien le réel, en considération des strates d'organisation qui constituent le tissu de l'Univers. Mais c'est pour tenir aux universaux qu'une existence est complémentirement aphenoménologique.

Définir succinctement la différence entre le général et l'universel peut faciliter la compréhension de ce qu'on expose ici. Lorsqu'on part de la totalité des parties entre elles, nous généralisons, par suite d'une procédure mentale

déductive. Alors que, partant du tout vers la considération des parties, on recourt, via l'imaginaire, au processus complémentaire d'induction, visant des universaux. C'est à ce titre qu'un législateur peut prescrire une loi à effet généralisateur, puisqu'il implique à s'y conformer la totalité des individus de la société pour laquelle elle est promulguée, sans pour autant qu'elle soit universelle. Même déclarée universelle, par abus de langage en référence à la totalité des sociétés humaines, elle peut recevoir un surcroît de généralisation en extension de toutes sociétés actuelles et futures dans le cosmos. Cela dit si, par Univers, on considère un tout indivis, autre que la totalisation du contenu cosmique. Il ressort que la proposition générale ne peut que garantir la possibilité indéfinie en extension d'une collection des cas particuliers de l'expérience (les discontinuités individuées). Tout autre est la nécessité existentielle d'une complémentaire inextensive (l'existence continue, conséquemment non manifestable : dont l'actualisation spatio-temporelle est impossible) qui garantit la potentialité de l'extension indéfinie de ce qui répond au prédicat de finitude.

Avec les phénomènes, quand cesse la cause, cesse l'effet, tandis que le conséquent subsiste. Mais le potentialisé à s'y trouver investi, n'en continue pas moins d'exister dans le réalisé, se retrouvant encore potentialisé à la corruption du métamorphique. Le potentialisé au monde, comme possibilité réalisatrice, continue ainsi d'exister indéfiniment, même à n'être jamais investi dans le réel, au côté du virtuel (contrepartie modale d'impossibilité). Avec l'existence, aphenoménique par nature, on conçoit une permanence (impossibilité de varier), même à sustenter cela qui peut changer de deixis (ici ou là, à ce moment ou à cet autre), comme de continuum (par exemple en passant des discontinuités individuées en différentes variantes d'ubiquité spatiale, d'ubiquité temporelle, ainsi que toute composition des deux sortes). C'est à discriminer les phénomènes du devenir performatif et ses acquisitions dans la subsistance du métamorphique, toujours transitoire, d'une non variation existentielle sous-jacente qui est aphenoménique.

LE VOULOIR COMME FORMANT DES DÉTERMINATIONS ET SON INCIDENCE EN ÉPISTÉMOLOGIE

0.20 *Notions fondamentales à distinguer des critères d'authentification, de véracité et de vérité*

Dans le sens où l'on ne saurait concevoir un effet attendu sans volonté à le promouvoir, l'intention est rigoureusement indissociable de l'activité qualificatrice. Je voudrais montrer de cela en quelques pages que le **savoir**, auquel est sous-jacent le savoir-faire, ne progresse pas en toute indépendance. En tout cas, pas sans être fonctionnellement relié entre une faculté de **vouloir** et des capacités de **pouvoir** agir en vue d'un résultat attendu. À distinguer l'agent de l'action par rapport à celui des réactions, le savoir est un produit qualifiant qui dépend du vecteur intentionnel, autant que de l'état d'un pouvoir faire-être dans la rencontre en extension propriative au monde. Et pour que cette association fonctionnelle puisse ainsi dépenser, il faut, semble-t-il, que des mécanismes appropriés de métabolisation en renouvellent continûment les contenus spécifiques.

Pour en rendre compte d'une façon préliminaire, nous mettrons en évidence que la déperdition du contenu des savoirs au cours des âges est aussi continûment poursuivie que le sont les acquisitions. Cette déperdition ne consiste pas en ce qu'un savoir acquis se trouve chassé par celui qui vient, mais bien plutôt, ainsi qu'on l'a montré plus avant sous différents aspects, que le savoir d'une époque correspond très exactement **aux besoins métaboliques gouvernés par une anthropogenèse progressive**. Que ces besoins diffèrent et les savoirs déjà formalisés, en tant que sous-jacents à des savoirs-faire, évoluent. Première conséquence : il semble qu'il y ait une multitude de catégories de connaissances des choses et des êtres, si chacun des savoirs voit son contenu ordonné selon les raisons qui promeuvent des utilisations qualificatives. En sorte qu'un savoir, même réduit à la simple description de la nature selon le critère d'objectivité scientifique, ne saurait être présenté comme étant vectoriellement neutre. Entendons une neutralité appliquée à la connaissance dépourvue d'**effet de perspective**, comme de tout dévers dogmatique. Ce qui se pourrait si rien n'était à en motiver l'appréhension en vue d'un

résultat à l'environnement (l'acte scientifique en soi, totalement gratuit, sans usage, et en tant qu'il serait sans effet).

En dernière analyse, l'interprétation orientée de la réalité depuis les aspects de ce qui est localement et momentanément voulu, ou recherché, porte dans son environnement opératoire le sceau d'une culture particulière et les spécificités d'une époque inscrite dans l'originalité des personnes qui en sont les acteurs. Nous partons donc du présupposé qu'il y a autant de savoirs, depuis le processus d'appréhension de notre environnement pour assurer les besoins métaboliques des mentalités, qu'il y a de déterminations propres aux mentalités particulières à mouvoir différentes ethnies. Ce qui fait la richesse de l'humanité est précisément l'approche de l'environnement par des mentalités individuées qui sont mues depuis des motivations particulières entraînant des sensibilités susceptibles de synergie. En sorte que ces savoirs tendent, certes, à l'universalité, quand croire en l'objectivité scientifique en soi peut être considérée comme purement idéologique.

Succinctement, on peut dire que la pérennité du savoir tient autant aux progressions en des perceptions et des conceptions épicrocentrées sur les événements environnementaux, qu'à la nature et la diversité des déterminations prises en vue des participations de soi à l'altérité. Des indices et leurs repères peuvent de cela servir à concevoir le moteur épistémologique d'un savoir quelconque mû par des déterminations personnalisées.

L'expérience d'un vécu personnalisé reste alors très parcimonieusement communicable, puisqu'elle concilie le manifesté, qui est par nature visible (exocosmique), dans son interaction à l'intention, qui est secrète pour être complémentaiement invisible (relation endocosmique). La connaissance personnelle est alors distincte du savoir de communication, si la communication de l'expérience vécue personnellement se limite aux significations préalablement reconnues au sein d'un groupe de locuteurs, pour cela même qu'elles sont partagées. Un **savoir** personnel peut de cela se trouver fondé en grande partie sur le fonds commun, par instruction, et être en même temps pauvre en **connaissances** résultant de l'expérience personnalisée. Ce savoir obtenu comme rassemblement d'idées reçues, tout en étant économiquement utile à l'intellection pour n'être pas chaque fois construit individuellement, ne saurait remplacer la connaissance façonnée depuis le creuset mental dans lequel macèrent, au cours d'une vie, les éléments d'une plus ou moins intense recherche personnelle assortie de déterminations tenant aux intentions.

Mais il n'en reste pas moins que ce qu'on connaît par expérience directe, forcément lacunaire en regard de l'ensemblement des expériences d'autrui, est d'autant valorisée dans ses effets sur la personnalité, qu'on la relie à la compréhension des appréhendements complémentaires aux nôtres.

Ces choses étant dites à dépasser le cadre général de LOCKE pour qui le savoir advient seulement de l'expérience du monde extérieur soumis au travail des réflexions, nous porterons un regard nouveau sur le propos en prenant en compte les trois aspects contractuels distinguant : a) la croissance d'une sensi-

bilité informante à partir de l'impression sur la conscience des réactions entre les choses du monde matériel à établir des propriétés; b) l'augmentation d'un savoir qui résulte de l'impression sur la conscience des activités qualificatives interindividuelles du monde des mentalités; c) l'élargissement d'une aperception résultant d'une impression sur la conscience des proactivités valorielles pour cause d'un monde spirituel (tangibles à former les mobiles qui sont à décider des vecteurs de l'activité qualificative, dans l'encours des transformations métamorphiques de l'Univers). En sorte que c'est de toute expression personnalisée assurant la synergie des trois moyens contractuels reliant les environnements exocosmique, mésocosmique et endocosmique, qu'arrive une conscience continûment améliorée de la réalité.

En fin de compte, cette disposition relève des capacités personnelles à juger pertinemment du bien, de la beauté et de la vérité des actions de soi au monde, depuis des motivations —conscientes ou subconscientes— d'agir en vue d'une finalité compétente à l'altérité, au travers des effets localement constatés.

En sorte que, intégrant ces trois coordonnées de la vie personnelle, la connaissance s'accroît de ce qu'on perçoit, conçoit, et aperçoit, dans l'exacte proportion de nos participations; quand le savoir collectif d'une époque, en tant qu'il représente la somme des résultantes aux savoirs individuels, minorés des incommunicables, ne concerne pas vraiment l'Univers tel qu'il est, étant avant tout pragmatiquement pertinent aux préoccupations collectives d'une époque.

La science est incontestablement le moyen approprié pour authentifier les propriétés de notre environnement exocosmique. Cela, exactement comme les techniques le sont pour que l'homme acquiert au mieux la maîtrise de ce même environnement. Sciences et techniques apparaissant complémentaires pour **qualifier** l'humanité à maîtriser l'appropriation de la nature depuis sa propriation sur mesure: l'ensemble des propriétés environnementales attendues. L'utopie de l'époque moderne fut d'attendre des scientifiques et des techniciens, et en raison du seul savoir technoscientifique, l'éclairage sur les valeurs à investir dans les entreprises humaines. C'est-à-dire trouver en elle non seulement des moyens de qualification, mais de plus dire ce que l'humanité doit faire. D'où la critique médiatisée en cette époque charnière postmoderne constatant le vide d'idéaux à conduire les mouvements humains, et la responsabilité reportée sur la science, passionnelle comme réaction populaire, tout à fait injustifiée, puisque les techno-sciences remplissent éminemment bien leur rôles.

Il devient maintenant plus évident qu'une connaissance des valeurs actales arrivant avec la formation des idéaux se trouve mieux édifiée d'une recherche introspective du domaine des vertus, dont les éthiques représentent, en quelque sorte, les retombées techniques. Notons que si l'on parle aujourd'hui d'éthique comme hier de morale, alors que l'on conçoit des discriminés entre les deux sens par là confondus, il semble qu'il y ait une raison pratique. Le

laïcisme nécessaire à l'avènement scientifique en a tant décrié l'objet pour être sous autorité ecclésiastique, qu'on le fait maintenant mieux passer à en changer le terme, comme pour exorciser son domaine. Il n'en reste pas moins que la recherche spirituelle, restant une ouverture sur des participations aux valeurs susceptibles de transcender celles de la strate de notre propre épanouissement, une fois dégraissée des dogmatiques religieuses, est aux vecteurs des qualifications humaines, ce que les sciences sont aux techniques.

Nous pouvons concrètement baser cette disposition sur le constat que le questionnement à propos du monde s'examine dans un ordre séquentiellement immuable, chaque partie n'étant en rien réductible à d'autres. Ce questionnement interpelle en conséquence progressivement chaque penseur dont le niveau de complexification des délibérations mentales dépend d'une maturité psychologique acquise, à titre de présupposé, depuis les étapes que voici.

1. Tout d'abord: **Est-ce qu'elle est** cette chose de l'interrogation? La réponse sera donnée au mieux de la progression des disciplines épistémologiques. Une chose peut être possible ou impossible, certaine ou bien contingente. Et son fait d'être se pose par rapport à une altérité d'**être** au monde, indépendante de son existence propre (en tant que la déclaration d'existence tient ici aux règles de la logique, et non à celles qui concernent la dissémination attributive). Ce questionnement est en fait classificatoire. Entre la négation exclusive et la considération opposée considérant qu'absolument tout existe, ce sont des aspects existentiels qui peuvent **être**, relativement à telles des actualisations du monde. Par exemple, il est possible de dire, avec le positiviste, que la feuille d'un arbre remuant dans le vent d'une île déserte, bien qu'elle existe, **n'est pas** en l'absence d'au moins un observateur. Mais il est aussi signifiant de poser, selon la doctrine du *Mâyâ-bhîja*, que l'existence de l'arbre tient à l'illusion de pouvoir être comme objet séparé de son altérité, depuis son abstraction en tant que projection de la pensée, relative à un agencement particulier d'atomes. En sorte que ces deux considérations sont également prégnantes, à la condition de discriminer entre être et exister, c'est-à-dire distinguer tout continuum assurant les conditions classificatoires d'une ontologie (aséité, perséité, abaléité, etc.).
2. Si l'être de la chose est épistémiquement déterminé, alors on cherchera à savoir ce en **quoi** elle est depuis la compréhension de ce par quoi elle a rapport au monde. Par suite, nous nous poserons la question: **qu'est-ce qui fait qu'elle est**? La réponse passe par les représentations de ce qui la distingue au fur et à mesure des progrès scientifiques, les savoirs scientifiques progressant de l'amélioration de ce qui corrobore la théorie du discours à propos des manifestations de la réalité, à la pertinence de l'expérience empirique d'une extériorité se trouvant à portée opératoire. Son objet concerne les **propriétés** de la nature et son acquisition est restreinte à la description, dans l'authenticité propriative.
3. **Qu'elle est-elle**? Une fois que l'on sait en quoi une chose en particulier se manifeste, il devient possible de procéder à son examen depuis des considérations philosophiques portant sur le **comment** elle est. Pourquoi ce questionnement est-il sous-jacent au domaine de la philosophie? Il l'est en raison de l'application à la chose considérée d'une réflexion distributive d'attributs surimposant des aspects **qualitatifs** aux propriétés qu'on examine en science. Cette distribution attributive

ne peut en effet n'y être gratuite, ni appartenir à ce qu'on examine. Elle vise notre participation qualificative du faire factitif (le faire indirect), que l'acte philosophique distingue avant tout comme interrogation sur le choix des moyens. De tels choix dépendent les qualifications de soi, et par extension des autres que soi, dans la sphère des libertés participatives de chacun que coordonne une conscience partageable des valeurs actorielles. D'où est que l'étude qualitative de la nature est le rapport des participations de soi à la prise de conscience des potentialités de perfectionnement reliant le constat d'état des choses et des êtres de *subsistence* (les moyens), aux êtres et choses devenues *existantes* (les fins). Si le discours scientifique affectionne plus particulièrement la mesure et le dimensionnement du mesuré (analogons proportionnels dans les mathématiques), le discours philosophique s'appuie plus particulièrement sur la sémiotique, à donner du sens depuis des significations : analogons qualitatifs.

4. Ces considérations sous-entendent à terme la fusion expérientielle-existentielle. Elles supposent la rencontre entre la progression centrifuge d'*ex-sistés* depuis le subabsolu, et la progression centripète des devenants depuis l'expérience des états de subsistence partant d'un chaos originel. À ce niveau d'interrogation par lequel on aborde la considération du devenir de l'Univers, il ne s'agit plus de restreindre la réalité à l'examen des moyens (les choses) en vue des fins, mais cette disposition dans le contexte à rendre compte des déterminations personnelles de loyauté, de droiture, de véricité, de fidélité à son altérité d'être ; par le biais du questionnement visant un but : **quelle est la raison qu'a cet être-là d'agir sur cette chose-ci**? C'est le domaine métaphysique dont on ne saurait, même à l'état embryonnaire de concrétisation, faire l'économie sans incidence. On y tente de répondre en visant une construction rationnelle de l'entendement des raisons du monde. L'examen des **vertus** actales qui en découle se relie aux aspects précédemment considérés depuis l'estimation continûment réévaluée du "poids" de la participation des êtres dans le devenir cosmique. Sauf une pensée limitée aux aspects matériels depuis la confusion entre transformation et génération, on ne saurait faire l'économie de l'interface opératoire d'une nature naturée naturante, entre une nature naturée et une surnature naturante. Considérant par la foi l'existence complémentaire à l'expérience d'épuiser des potentialités de devenir et d'acquiescer, c'est à chacun de l'établir depuis un entendement personnel passant par l'implication de la personnalisation dans la participation de la réalisation du statut d'être et d'avoir par épuisement des potentialités de perfectionnement.
5. D'où l'ultime question sous-jacente au choix personnel d'agir en raison d'une transcendance à **qui** passant par l'ultime questionnement, celui conduisant à la notion de Dêité. Il porte sur le principe absolu-infini-immanent d'unicité existentielle. On en a l'entendement comme source du continuum d'une continuité en existence, complémentaire des multiplicités discrètes d'être relatif-fini-variant. Il apparaît évident que cette question ne peut trouver qu'une réponse personnelle et personnalisée, pour autant qu'on choisisse de participer du devenir en vue d'une finalité, et selon des raisons qui ne nous appartiennent pas en propre. Elle est à faire qu'au cours des générations, toujours sera la quête des entendements parcellaires arrivant ainsi que des éclairs au travers de la clairvoyance introspective de la vie par l'esprit.

Depuis ce panorama instauré entre savoir et croire, le discours savant sanctionne l'**authenticité** de nos relations propriatives au monde. Sa légifération a

pour but de diminuer progressivement les résidus paradigmatiques dans les idées qu'on entretient à propos des manifestations environnementales. Le discours philosophique, définissant la **véracité** de nos moyens qualificatifs de participer d'autrui, diminue nos choix de conduite des inerties à l'encontre de la droiture et des loyautés actorielles de soi dans nos rapports aux autres. Finalement, le discours métaphysique et spirituel est censé établir la **vérité** de nos investissements dans la pérennité du transcendant. Authenticité, véracité et vérité discriminent les aspects véricitaires tenant aux contractualités des êtres personnalisés (nature naturée naturante) évoluant entre les pôles de l'impersonnalisable (nature naturée) et du superpersonnel (surnature innaturée naturante).

Le lecteur attentif aura remarqué que, compte tenu des dispositions qui précèdent, nous déplaçons l'épicentre des critères de véridicité, depuis son actuel point de chute en épistémologie contemporaine du totalement phénoménologique, jusqu'au lieu de sa racine endocosmique qui est à mouvoir la personne. En ce sens que si ce sont bien les individualités actuelles (celles des actualisations du monde) qui investissent le sanctionnement faisant suite au jugement sur le bien, le beau et le vrai, ce n'en est pas moins l'être personnalisé qui —pour se trouver réceptacle— projette sur le monde ce qu'il tient en lui de beau, de vrai et de bien. D'où le lemme :

Ce qui contribue au jugement esthétique, véricitaire, éthique, ne concerne pas des attributs appartenant aux choses du monde, mais cela qui se trouve rendu à leur propos par des êtres doués de personnalité.

Comprendre que toute vérité ne peut être que relative aux participations qu'on entreprend selon des déterminations personnelles est déjà en associer le dimensionnement à la stature de la personnalité, non à la taille de la chose jugée. Seul ce retournement du raisonnement rend compte de ce qu'une vérité particulière puisse être bonne et belle pour l'un, quand elle peut nuire en telle période des stades de la formation d'un autre. Relativement à cette disposition, ce n'est pas la "vérité" qui est bonne, ou bien mauvaise, selon les circonstances, mais sa coïncidence **en rapport à tel jugement d'une position particulière implicative dans le choix des moyens**. Le bien, le vrai, et le beau étant portés dans le monde par la personne, en tant que les réponses personnalisées d'être à son altérité passent par des expressions qualificatives, c'est en dernier ressort considérer le *pathos* du monde, non pas comme cause des choix personnels, mais comme la conséquence indirecte des expressions de la personnalité.

Cela dit du fondement contractuel du contexte esthétique et éthique du critère de véridicité, examinons la problématique particulière des vérités appliquées aux choses et décidant de leur authenticité, ainsi que des vérités manifestées par des êtres et décidant de leur véracité. Tout d'abord, nous avons à tenir compte de ce que le critère d'exactitude véridictive peut être variable selon les aspects de ce à quoi on en applique le principe. Ce peut être,

en effet, une vérité appliquée à la chose, au rapport à la chose, ou bien vis-à-vis de l'intelligence de la chose considérée, et encore dans un contexte relatif à un énoncé, c'est-à-dire la proposition considérée en soi.

Les critères de véridicité sont de cela essentiellement distincts des rapports d'exactitude. En quelque sorte, nous pourrions définir la vérité comme la coordination de l'exactitude des faits particuliers, ou par logique celle de leurs énoncés, **à l'intérêt qu'on porte aux buts visés**. Cela est mieux saisi si l'on évoque l'intérêt de savoir, avec Saint-Thomas: «combien d'anges peuvent danser sur la pointe d'une aiguille», ou bien l'intérêt de savoir, avec CARNAP: «le poids moyen des Viennois dont le numéro de téléphone se termine par 3». Il nous faut de cela rendre indépendant le sanctionnement d'**exactitude par logique**, du rapport à la détermination véridictive de son **intérêt**. Le sanctionnement d'exactitude résulte de procédures logiques d'authentification, quand l'intérêt qu'on porte aux buts visés relève des procédures véridictives depuis des raisons.

Il va de soi que ce qu'on discrimine ici prend toute son importance pour différencier le déterminisme spécifique de la nature naturée, par rapport aux procédures de détermination relevant du libre arbitre dans une nature pouvant être encore naturée, mais qui est de plus naturante. Par cette disposition, il devient possible de distinguer ce qui est susceptible d'exécution mécanisée, ou programmée, en tant que procédure instrumentale dans l'impersonnel, quand une vérité est chose vivante depuis la personnalité qui la manifeste dans sa relation au monde, donc en dépendance d'intentions sous-jacentes.

C'est si évident, qu'en rapport à sa détermination d'être, d'avoir et de faire finalisable, une personne peut librement choisir ce qui lui apparaît être sa vérité propre, d'une façon pouvant aller à l'encontre du sanctionnement logique, comme progresser contre toute impulsion du milieu (pression exercée via l'exocosme, ou sollicitation exercée via l'endocosme). Le problème de l'intelligence d'un signifié et le jugement d'exactitude qu'on y porte, apparaissent conséquemment distincts de l'adhésion véricitaire. Un penseur se trouve dans l'incapacité d'atteindre à la lucidité d'une vérité en particulier par la seule expérience du monde, dans la mesure où une vérité concerne la détermination personnalisée imprimant son mouvement à l'environnement, dans la conjonction entre les produits du cœur (*agapè*, les sentiments) et ceux de l'intelligence (*eidos*, les signifiants). On distinguera par suite les effets du jugement qu'on porte à propos des êtres (les cas particuliers de droiture, de franchise, de sincérité, de véracité, de fidélité et de loyauté), des effets du jugement à propos des choses impersonnelles (tous cas particuliers d'authentification, d'exactitude et de justesse).

Considérons le seul critère d'exactitude dans la procédure d'identification des choses, il est déjà possible d'acquiescer de diverses façons, ou à divers niveaux de raisonnement ce dont on juge. L'une des formes de cette procédure est représentative de la délégation de sa faculté de juger. Une autre passera par son moyen, avec la factitivité du jugement sur la chose jugée. Mais

l'on pourra se trouver encore confronté à des formes annexes, qu'il nous est impossible d'évacuer sans aliéner le sujet, que sont par exemple :

- Ce qui passe par la confiance en l'énonciateur: «hier j'ai rencontré un tel...»;
- ou en vertu de l'autorité du locuteur: le savant qui en sait plus que le vulgaire, ou le maître qui en sait plus que l'élève;
- et encore par convention: définition d'un terme dans le dictionnaire, ou le convenu dans les prémisses d'un axiome mathématique;
- enfin par adhésion au consensuel: c'est logiquement que j'adhère à tel énoncé en raison de ce que, comprenant l'opération mentale à effectuer et connaissant les termes posés dans l'opération, j'en réalise mentalement la démonstration, ce qui me convainc de la véracité de celui qui l'énonce, en corrélation à l'exactitude de l'énoncé, même si c'est en dernier ressort restrictivement aux règles consensuellement légiférées qu'on applique à la chose jugée.

Le verdict d'exactitude est donc établi par le moyen d'une preuve appartenant au domaine du propos, et avancé par le jugement dans la preuve produite sur le lieu même de la nature du jugé. Cette preuve peut être une expérience matériellement vécue, et elle sera alors relative à des faits. Elle peut consister en une expérience mentale (raisonnement logique appliqué aux cas particuliers), ou à une expérience psychique (en relation avec une évidence première). On parlera alors respectivement de preuve des sens, de la raison, et de l'entendement. Un verdict d'exactitude sera encore de catégorie individuelle si la preuve qui le promeut est solitaire. Il ne deviendra solidaire qu'étant corroboré par une pluralité de testeurs. Pourtant, **il ne saurait être universel avant la finalisation des transformations métamorphiques de l'Univers** (on a toujours vu des corbeaux noirs, mais la présomption pour qu'il en soit toujours et partout ainsi n'est que possible: une exception, le corbeau blanc, pouvant un jour quelconque infirmer l'exactitude de l'énoncé).

On concédera que la réflexion sur les choix qualificatifs — que ces choix soient individuels ou collectifs — médians entre les déterminations spirituelles des valeurs d'action et les informations propriatives du domaine physique de la réalité, se trouve mieux en terre philosophique. Les politiques, avec ses jurisprudences (dans un sens large de techniques des conduites individuelles et collectives sur base des sagesses d'agir), sont alors les domaines qui s'en trouvent être l'application pratique. Cela, dans le même sens que les technologies représentent des applications pratiques en rapport avec la science, et les éthiques, ainsi que les morales, des applications pratiques issues du vécu spirituellement intérieur.

Ces variables qu'on discrimine en raison de l'instance performantielle de l'Univers sont à montrer que les idées, comme les idéaux, ont capacité de progresser depuis des travaux individuels, seulement susceptibles d'appropriation collective, en sorte qu'on puisse posséder une foi de charbonnier sans nécessairement jurer fidélité à une institution religieuse, croire aux vertus du civisme sans appartenir à un parti politique, ou étudier une science sans pour autant faire allégeance à un académicien en particulier.

Assurément, les fidéismes d'église et de parti ne peuvent mesurer, au mieux, que l'activisme du personnage dans son rapport d'appropriation, et non pas la pratique des déterminations d'être personnellement à son altérité. Estimant par là les domaines contractuels qui sont, à *minima*, en relation avec le fonctionnement tripartite du régime d'animation humain, il apparaîtra à certains lecteurs que cette animation est à relier les strates substantives de la réalisation du monde, par l'exocosme, aux strates superstratives d'une réalisation poursuivie à l'endocosme, source des potentialités. Aspects qu'on tente de rendre depuis les rapports que voici :

POTENTIALITÉS		
RELIGIONS estimation valorielle	↓	TECHNIQUES SPIRITUELLES détermination sur base d'idéaux
PHILOSOPHIES estimation qualitative		TECHNIQUES POLITIQUES choix des modalités d'agir
SCIENCES estimation propriative	↑	TECHNIQUES D'INGÉNIERIE pouvoir d'expansion propriative

RÉALISATIONS

Une remarque au sujet de ce rapport. On trouve une opposition, et donc une complémentarité, entre l'expérience physique du monde depuis la science (questionnement **quoi**, résolu dans le **comment**), et une métaphysique qui surdétermine l'expérience des propriétés physiques depuis tout vécu intérieur. C'est à poser le fondement d'une métascience sur le questionnement **pour-quoi**, à être seulement abouti en transcendant le questionnement **qui** du religieux. Comme l'individualité s'oppose par ailleurs au collectif, nous avons de fait un contraste apparentable entre la conduite de soi depuis la philosophie première et la conduite des collectivités depuis le politique. Avec la philosophie considérée comme réflexion visant la sagesse d'agir dans le libre-arbitre personnel, nous avons bien son investissement technique dans un pouvoir collectif. Mais la société de droit use aussi de stratégies en vue de la cohésion sociale prenant historiquement deux aspects passant par le besoin identitaire des collectivités. Ce besoin identitaire qui satisfait autant les collectivités laïques que religieuses au travers les guerres, les prises de pouvoirs, et des influences à conquérir les délégations du pouvoir des individus entre eux, constituent des formations intermédiaires qu'on suppose aller jusqu'à une organisation planétaire. Relativement à l'édification de nos déterminations, avoir des présomptions, ou posséder des certitudes à propos de la réalité, génère seulement une **pertinence véricitaire aux apparences**. Dès lors, et c'est là une conclusion éminemment importante en philosophie, le savoir et les croyances représentent le champ des matériaux servant l'édifice de nos déterminations, que **nos représentations coïncident avec le devenir de l'Univers, ou que nous soyons persuadés qu'il en est ainsi**.

La thèse de la relativité véricitaire apparaît défendable de ce que nous agissons au monde depuis des déterminations personnelles établies dans la convic-

tion d'effets propriatifs, qualificatifs et vertuels. En tenant pour véritables les éléments de notre savoir, nous nous plaçons toujours dans la situation de l'homme dont parla K. MARX,²⁶ agissant à l'identique dans son projet, qu'il possède ou qu'il ne possède pas vraiment (réellement) l'argent qu'il pense détenir.

C'est à faire apparaître, on ne peut mieux, la prééminence des choix personnels sur les moyens arrivant entre croire et savoir. L'argument susceptible de faire ressortir l'indépendance véricitaire de nos représentations à propos du monde provient des similitudes entre : a) la codification des lois qu'on légifère en tant que la meilleure représentation du niveau éthique moyen d'une époque et pour une société donnée, comme instrument de la justice pour établir consensuellement les limites du libre mouvement individuel à ne pas dépasser ; b) les règles logiques construites pour représenter le meilleur instrument intellectuel correspondant à l'expérience de la même société et décidant pour l'époque de référence ce qu'il est bon de croire et de savoir. Cela se fonde en sorte que si le juge a pour fonction, non pas le progrès d'un appréhendemement moral, mais de déceler, puis de sanctionner, des différences entre des agissements individuels et des lois préalablement légiférées (elles sont à rendre collectivement compte d'un consensus moral), le savant entreprend, de façon homologue, seulement de rendre compte d'une expérience phénoménologique en s'appuyant sur l'état de la structure logique légiférée par les épistémologues qui agissent de fait en raison des paradigmes spécifiques d'une activité d'époque. D'où est que le scientifique ne vise qu'indirectement l'exactitude des représentations du monde, puisque son activité est d'appliquer le formalisme opératoire d'une logique en vigueur.²⁷ **Ce qui a pour résultat incontournable que les énoncés d'un savoir, s'ils sont vrais quant à leur jugement de jure, peuvent être faux de facto.**

En sanctionnant une logique préalablement légiférée en vue d'une activité d'époque, le jugement savant rend compte de ce que certains concepts persistent dans différentes disciplines scientifiques, en dépit d'un entendement contradictoire. Ils restent les énoncés scientifiquement avancés comme meilleure représentation de la réalité **adaptée aux déterminations qualificatives des membres de la société véhiculant ce savoir-là**. En dernier ressort, pour être pertinents à un ensemble de mouvements localisés s'effectuant à l'intérieur du devenir universel, de tels énoncés peuvent être localement pertinents, sans nécessairement l'être à l'apex du devenir universel.

Par analogie au remarqué par K. MARX, qu'on évoque supra, si un savoir est censé croître des expressions du travail intellectuel appliqué à des informations provenant de l'expérience, de façon telle que des antécédents sont déjà tenus pour vraisemblables dans le savoir, quand la réticulation du nouveau

26. *Ceuvres philosophiques* de K. MARX, éditions La Pléiade.

27. Que Willard VAN ORMAN QUINE (1981), parle de confrontation avec le tribunal de l'expérience, éclaire le concept d'instance par laquelle on applique des lois (règles logiques et procédurales préalablement légiférées), dans le but de sanctionner nos représentations du monde en vue d'activités qualificatives particulières.

s'obtient en conformité aux règles d'inférence de la logique en usage, alors ce savoir, en opérant depuis la synthèse conciliatoire entre un vécu perceptuel et un vécu conceptuel, adhère à ce qui nous anime, **que nous possédions réellement depuis cette acquisition de moyens la vérité à propos de la possibilité qualificative de réaliser notre entreprise, ou que nous soyons à le croire**. Aborder ce propos n'est pas innocent, ni gratuit. Léon CHESTOV montra en des ouvrages largement traduits (dont *Athènes et Jérusalem*, Vrin, 1938), ce qui est en voie de devenir totalitaire en science, au travers la confiance aveugle accordée à la logique mathématique et à l'expérimentation empirique, en tant que cette disposition représente une croyance aussi intolérante et pareillement exclusive que le sont des credo religieux.

Nous avons l'assurance de décider de la vraisemblance d'un théorème dans la limite de la clôture d'un savoir et en raison d'un effet, celui d'assurer nos qualifications à l'environnement. Par conséquent selon une pertinence *de jure* à la réalité du monde. En pratique, dans la limite de cette clôture se trouve bien la possibilité d'accroissement d'un savoir axiomatico-déductif, mais sans l'assurance qu'un quelconque des éléments tenus pour pertinents reste valide vis-à-vis du champ des potentialités ouvert sur une indéfinité de théorisations viables selon les critères susceptibles d'être avancés en extension d'une quelconque expérience. D'où est la condition de la décision suspensive dans le principe d'indémontrabilité, tenant à la pertinence du relativement démontré, vis-à-vis du champ indéfini des indémontrés qu'on peut apercevoir entre :

- de manière interne au clôturé épistémique, la possibilité d'accroissement indéfini dans la complexification des relations du démontré, depuis toute activité axiomatico-déductive opérant sur un contenu clos d'informants ;
- de manière externe au clôturé, en rapport à l'inépuisable champ des possibilités particulières à l'expérience, susceptible de soumission à la même activité axiomatico-déductive.

Pour ne pas pouvoir édifier un savoir hors expérience à l'environnement, l'ouverture d'esprit sur la modalité d'apprendre-à-apprendre (modalité performative dans le prédicat d'apprendre), n'en permet pas moins l'induction complémentaire qu'on pose en métascience au savoir d'expérience. On s'appuie ici sur ce qui distingue :

- le travail mental appliqué à la simple conscience des choses, c'est-à-dire en tant que le travail de conception fait suite à l'expérience extraceptive ;
- du travail de cognition effectué au niveau multi-ordinal de consciencialisations, c'est-à-dire le travail supramental prenant pour objet le niveau mental de la simple conscience des choses ; donc autre que l'ensemblement conceptuel des informations depuis le senti.²⁸

À l'appui de cette disposition, la moindre prospective de l'histoire des sciences montre que les découvertes sont indissociables du **processus inventif** : l'invention posée en tant que résultat du travail de l'imagination, au service

28. Le concept de multi-ordinalité est connu en sémiotique. Nous aurons l'occasion d'en montrer l'usage.

des spéculations intellectives dont tenants et aboutissants ont pour axe des préoccupations qualificatives en étroit rapport avec nos déterminations personnelles. Qu'il me suffise de citer Arthur KOESTLER:²⁹ «de voir une branche, non comme partie d'un arbre, mais comme arme virtuelle, comme outil en puissance; associer la chute d'une pomme non à sa maturité, mais avec le mouvement de la Lune...» pour montrer le fondement essentiellement inventif, dans l'imaginaire, du processus conceptuel. Il en résulte que l'opposition entre propos physique et métaphysique ne saurait être tranchée selon la raison. Dans le procès *de jure* d'une extension de la participation de soi à notre altérité, croire ou ne pas croire en des réalités transcendantes reste, et semble-t-il restera, une affaire de détermination personnelle tout à fait indépendante de la possibilité de preuves manifestées qu'on pourrait soumettre au sanctionnement de la raison. Si l'on admet que la place de l'homme est réinterprétable à tout moment de l'instance performative de l'Univers, alors :

Les potentialités de soi, par lesquelles les déterminations personnelles trouvent à se réaliser dans le libre-arbitre, ne peuvent varier d'un iota, que soient réellement, ou que ne soient pas encore les choses auxquelles nous croyons pour cause d'appartenir encore aux possibilités du futur.

Lorsque la clôture du champ d'application de la logique en usage est à ne pas permettre une extension des déterminations depuis de nouvelles intentions, il arrive qu'on la court-circuite en raisonnant par l'absurde. C'est possible grâce à l'inférence de la règle de substitution des variables de la proposition limitée à la logique du tiers exclu (elle réduit la pensée entre le propositionnel “p” et “non p”). Mais au niveau non verbal reliant encore l'intention au pensé, il n'est pas question de renvoyer la vérité du discours, au discours lui-même, en faisant adhérer la logique propositionnelle à la formalisation du dit. Dissocier l'intention du dit n'apparaît possible que lorsque par doctrine on avance première, et en toute indépendance, la logique. C'est à faire en sorte que la vérité découle *de jure* de la logique, alors que la logique constitue *de facto* l'expression d'un état véricitaire.

Pour conclure sur ce sujet, il me semble que l'on peut tenir le travail de la raison comme étroitement coordonné à celui des raisons qu'on a de se qualifier au monde —sauf à disserter sur des attributions qui seraient à pouvoir exister en soi sans le moindre agent (les attributions et les prédicats existant indépendamment de leurs agents que sont les choses et les êtres)—, en sorte qu'à tout degré de compétence actorielle concorde un niveau de savoir spécifiquement assorti de volonté participative.

En somme, c'est en montrant qu'un certain savoir est essentiellement formé en correspondance à l'attente d'un savoir-faire particulier, que j'ai défini la logique comme ensemble de règles représentatives d'un **art référentiel**. Comme art, la capacité à construire les éléments de la qualification depuis des significations, comporte l'empreinte des **effets de perspective** depuis le lieu

29. Arthur KOESTLER, *Les sonnambules*, édition Calmann-Levy.

du *preferendum* personnalisé, seulement consensualisable en tant que proximité des choses de l'intellection.

0.21 *La science progresse par pertinence aux seules apparences manifestées*

Afin d'étayer la présente tentative de libérer la pensée du carcan que représente le concept de nivellement du savoir n'autorisant qu'un seul savoir vrai pour tous (on pourrait croire qu'il arrive sur le modèle démocratique institutionnalisant la déclaration en droit du souhait d'être tous égaux en fait), j'avais tout d'abord projeté de rapporter ici certains non-sens, dans l'intention de dégager l'appareil de la raison de quelques sédiments doctrinaires accumulés au cours des usages antérieurs de la logique. Seulement, l'analyse critique qui en serait résultée eut pris une connotation offrant trop aisément le flanc aux affrontements polémiques auprès de lecteurs sincères engagés dans la présente époque. À faciliter l'introduction d'une épistémologie moins étroite que l'actuelle, mon but reste de préalablement diminuer les résidus paradigmatiques contenus dans la logique savante, comme de diminuer la boue des manipulateurs sur fond de raisonnement philosophique édifiant la véracité de nos modes de conduite, autant que faire apparaître les pseudo-vérités collant aux idéologies — que celles-ci aient des incidences matérialistes, humanistes, ou religieuses, à faire la ferveur des nations, ainsi que celle des dynasties souveraines et ecclésiastiques. Il est évident que je me trouverais en contradiction en tentant d'influencer des choix déjà arrêtés. Ce serait me retrouver animé par un quelconque esprit de chapelle consacré aussi à réduire des idéaux qui montrent le potentialisé, aux idéologies qui ont vocation d'enraciner dans le passé des mentalités de propriétaire. D'autant qu'en fin de compte, ce qui réduit l'utilité pratique de la critique à dépasser l'acquis est que les préjugés tombent d'eux-mêmes en oubli au fur et à mesure que viennent à se répandre de nouvelles significations.

Si l'instance performative conduit dans un lointain futur l'Univers à sa finalité compétente en passant par des moyens, alors nous pouvons avoir pour opinion que la possibilité de tels moyens reste distincte de la certitude qu'on peut avoir d'une progression en direction des fins depuis les seules coordonnées du bien, du vrai et du beau. Mais ce genre de certitude à propos d'une finalisation échappant au travail d'une pensée appliquée à la conscience de la seule partie apostériorique du réel, en raison qu'à ce niveau des mentalités on évalue la liberté de choix, non pas en raison d'un libre-arbitre, mais en tant que dimensionnement des libres mouvements individuels depuis des conditionnements, fait que critiquer des options ainsi arrêtées peut apparaître, au regard d'un juge impartial, pas même décent, dans la mesure où il s'agit d'entraver des libertés personnelles de détermination de soi à son altérité. Cela pour autant que le jugement de valeur ne se situe pas au niveau de la relativité d'une option prise, mais dans le vecteur de la détermination qui nous engage.

Le niveau de réflexion qui est à dépasser le *prêt-à-porter* pour intellectuels contemporains nous familiarise avec la perspective de nouveaux “points de vue”. Déroutants au premier abord, ils sont susceptibles de reconsidérer des idées reçues dans le préjugé établi à l'encontre de la réalité des choses de l'introspection, dont on traitera plus loin. Mais pour mieux cerner les significations d'un élargissement de notre horizon conscientiel, posons-nous d'abord la question de savoir à quoi correspondent les informations que nous recevons au travers la perception de nos environnements.

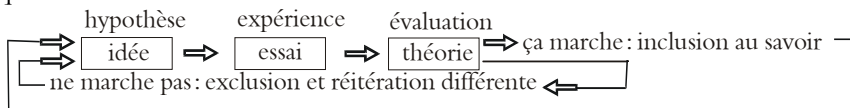
On suppose que le contenu du champ des perceptions est dynamique, soumis à variation, et que son information nourrit nos conceptions. Les mouvements de la pensée relative au senti peuvent alors être interprétés comme procédure subjective *in situ*, dépendant qualitativement et quantitativement des perceptions. Mais cet environnement extraceptif n'est à servir que le questionnement à propos des événements répondant à COMMENT. Il faut donc le relier à un environnement introceptif complémentaire qui, depuis la raison, fonde l'opinion sur le POURQUOI à permettre de projeter sur de tels événements l'harmonie de nos actions (consonances personnalisées du plus beau, du meilleur et du plus vraisemblable).

Pour se convaincre de l'insuffisance doctrinale du matérialisme scientifique, il suffit d'apercevoir la différence de qualification entre les aspects coordonnés et séparés du questionnement COMMENT et POURQUOI, à distinguer le produit d'un système expert programmé, d'un système d'experts programmant. Au sein de ce dernier, l'expert agit depuis des libertés déterminatives tenant aux raisons de son action, alors que le premier est entièrement déterminé de cause à effet. Il est évident qu'un système d'experts se distingue précisément par l'inclusion, dans le processus, d'une fonction intentionnelle, se surajoutant comme moyen de produire les vecteurs donnés aux activités qualifiantes, quand, dans son moyen visant un produit qualificatif, un système expert n'est soumis qu'à des conditions déterminées, puisque son programme, même s'il comporte des indéterminations telles que peuvent être des séquences aléatoires, n'en est pas moins soumis à l'effet indirect d'une intention qui lui est extérieure. Un système d'experts a en effet la capacité de communiquer factitivement son moyen au système expert depuis le faire indirect, qui est «faire-faire en sorte que...», tandis qu'un ordinateur, de quelque puissance qu'il puisse être, ne pourra toujours que réagir, c'est-à-dire exécuter de cause à effet son programme. Pour renoncer à cette différence, il faudrait rendre compte, sans tour de passe-passe, de la transsubstantiation des propriétés physiques en des qualifications psychiques.

Je n'ignorerai par conséquent pas, dans mon présupposé au sujet d'une connaissance à propos de l'Univers, cette fonction assurant le vecteur des activités qualificatrices. En ce sens que si, dans les transformations métamorphiques de l'Univers, le domaine physique est déclaré tangible par des effets (les propriétés de la matière), alors, ainsi qu'on l'a déjà montré, deux autres domaines peuvent être déclarés tout aussi tangibles depuis des effets qui leur

sont spécifiques: le domaine psychique, à cause du principe de qualification ressortant du travail des mentalités, et le domaine spirituel, à cause de l'investissement par l'esprit des valeurs d'action qui sont à décider des vecteurs de la qualification. En sorte que, par hypothèse, si une activité entreprise dans le sens d'une augmentation d'entropie est privée de cause qualificative, alors des activités synergiques, desquelles arrivent des diminutions d'entropie —pour le cas où elles n'arrivent pas par accident en répondant au principe d'inertie—, se différencient en tant que processus qualifiant depuis des intentions (causation décidant des effets attendus).

Ce qui précède discrimine encore le savoir de la connaissance, en tant que le savoir croît des réponses données au seul questionnement COMMENT, quand c'est de la coordination de COMMENT à POURQUOI que surgit la connaissance. En voici la raison: considérons l'édifice d'un savoir préoccupé des seuls événements propriatifs arrivant de cause à effet. C'est le cas des techno-sciences contemporaines. En science, pour que les physiciens puissent communiquer leurs résultats d'expérience arrivant du couplage {objet • observateur}, il suffit que les propriétés observées au moment de la mesure répondent par oui ou par non aux théories qu'ils construisent. Ce savoir-là se fonde sur des observations qui sont, le plus souvent, rencontrées, et desquelles sont induites des hypothèses (instance de conjecturation), dans le protocole d'expérience à en permettre la réfutation. Aussi longtemps que la théorie reste soumise à la vérification expérimentale sans être réfutée, on déduit au mieux dans ce dispositif que les lois qu'elle instaure restent vraisemblables. Or il est aisé de montrer que ce savoir-là, qui évolue d'évaluations en évaluations, représente **un circuit refermé sur lui-même**, opportun aux seules manifestations d'un environnement extraceptif localisé dans le temps et dans l'espace, de la façon que voici:



Sauf à rester au ras des pâquerettes, on ne peut faire, de cela, l'amalgame entre la vérité sur un événement, et la logique de sa manifestation. Il est évident que le concept de vérisimilarité par lequel Karl R. POPPER rend compte du déductivisme des recherches empiriques faisant progresser le savoir par essais-erreurs depuis l'alternance des conjectures aux réfutations, porte sur les seules manifestations. Quant à faire référence à la procédure d'évaluation soutenue par un appareil logicomathématique, Hilary Whitehall PUTNAM montra clairement que le rapport à la vérité événementielle est d'une autre sorte que celui de l'acceptabilité rationnelle dans le raisonnement.³⁰

Un exemple pour mettre en relief les relativisations de l'acte scientifique. Le constat d'un progressif éloignement des galaxies, que l'on connaît sous le

30. *Reason, thruth and history*, 1981.

terme d'expansion de l'Univers, donna la théorie sur la dilatation continue de l'espace physique en fonction du temps. Elle fut acceptée comme idée reçue par les membres de la communauté scientifique en tant que la meilleure réponse aux interrogations de l'époque. On regarde parallèlement les atomes sans expansion, alors qu'ils sont quasiment constitués du même espace physique. Qu'à cela ne tienne, il suffit de modifier la théorie de façon qu'elle réponde à une dilatation proportionnelle entre un maximum au niveau des galaxies, et un minimum au niveau subatomique, pour tenir dorénavant cette théorie comme idée reçue à être encore la meilleure. Mais ce ne peut l'être, bien sûr, que jusqu'à ce qu'un élément nouveau nécessite de la remettre en cause.

En fait, puisque avec le procédé se trouve sous-jacent à l'alternance essais / erreurs entre conjectures et réfutations, l'opportunité d'agir à notre environnement, le processus ne représente que la suite réfléchie du comportement animal aux situations de son environnement, en tant que la relation se situe toujours dans les limites du **processus d'expérience rétroactive**. En effet, lorsque l'animal se trouve satisfait de la conséquence d'une progression en expérience depuis la suite essais-erreurs → réussite, il cherche à étendre son champ d'expérience. Et en cela l'animal tient implicitement en l'absence de langage que de mêmes causes sont productrices de mêmes effets, quand les scientifiques considèrent explicitement le principe de la reconduction causale des mêmes événements. **Dans l'un et l'autre cas, le savoir peut n'être plus de cette disposition qualitatiquement adéquat pour peu que la nature progresse et que l'environnement change**. C'est en effet la possibilité que de mêmes causes entraînent des effets différents de ceux antérieurement connus et conséquemment attendus, qui distingue aisément la connaissance du savoir. Il convient donc de ne pas assimiler le concept de vérité événementielle à la maintenance du manifesté tenant aux lois du seul processus de réaction. Le savoir construit rétroactivement sur les essais cumulant des erreurs et des réussites, se réduit à l'expérience de l'environnement exocosmique répondant à déterminisme, quand la connaissance introduit les déterminants performatifs qui sont à permettre la qualification spécifique d'un partenariat dans l'encours réalisateur.

Une autre raison s'oppose à cette assimilation. Avec le concept de théorisation *ad hoc*, connue comme théorie de l'ad hocité, le phénomène expliqué (*explicandum*) a sa contrepartie dans l'explication (*explicans*) imaginée par inférences circulaires du type: "si..., alors...". C'est ce formalisme dont on use avec la suite circulaire posée entre conjectures et réfutations. Il en ressort que le raisonnement scientifique n'est pas de sorte vériditaire, mais logique, et même d'une logique réduite à la **pertinence des seules apparences manifestées** de la reconduction événementielle.

Pour conséquence: lorsqu'un travail intellectuel se trouve à ce point extraverti, ou coupé de toute introspection, alors son impact ne peut être, par

définition, qu'un **rapport de pertinence tenu à une fonction de probabilité de vérité**. D'où il advient que les concepts acquis dans l'exclusivité de ce moyen peuvent être signifiants relativement à un certain nombre de **circonstances spécifiques de la reconduction du manifesté**, tout en restant sans aucun rapport véricitaire, relativement aux événements desquels advient le devenir cosmique; c'est-à-dire les événements susceptibles de participer de l'activité formatrice de l'Univers, qu'on distingue de la simple maintenance assurée grâce au principe de réaction selon des conditions. Par conséquent, nous comprenons que ces déductions puissent être déclarées exactes en référence à un ensemble de réactions locales, sans pour autant être véridiques vis-à-vis du mouvement d'ensemble du devenir cosmique.

L'acteur scientifique tente une expérience sur son environnement extra-ceptif; réussit-elle qu'il l'inclut au savoir à propos du monde, mais cela, jusqu'à ce qu'une contre-épreuve ultérieure la réfute. En définitive, ce savoir repose sur une déficience pouvant tenir à l'immaturité fonctionnelle de la source intérieure dispensatrice des raisons et vectorialisatrice d'un savoir-faire susceptible de participer fonctionnellement des finalisations de l'Univers. Le scientifique coupé de l'endocosme par adhésion physicaliste est le type même du chercheur qui avance avec les œillères ayant pour effet de concentrer le faisceau de sa conscience vigile sur les seules procédures empiriques d'une information extraceptive. En sorte que les concepts résultant exclusivement du moyen scientifique peuvent être seulement **exacts en référence au circonstanciel vécu, et susceptibles de prédiction répondant à probabilité dans l'estimation d'une reconduction**. Notons que Clarence Irving LEWIS montra clairement à ce propos que l'édification du savoir sur les seules apostériorités du monde s'écarte en pratique de la théorie épistémologique des sciences en ce que le travail intellectuel construit une représentation du monde en interprétant l'expérience sensible depuis des postulats, des principes et des catégories, établis *a priori*.³¹ Ce qui rend compte pourquoi, en raison de cultures éloignées dans le temps et dans l'espace, un même fait peut être interprété avec des variantes. Disposition qui entraîne que ce sont des croyances évoluant *in situ* qui sont confrontées au vécu de l'expérience entre erreurs et réussites.

Un tel savoir adéquat rétroactivement par le moyen d'une logique opportune aux seules réalités reconduites, qui est de plus limité à la relativité des perceptions, à l'incomplétude des appareils sensoriels et aux insuffisances de leurs prolongations instrumentales, ainsi que borné à ce qui se trouve déjà réalisé à l'Univers, pourra sembler à certains tout à fait insuffisant.

0.22 Bases d'une connaissance à compléter le savoir scientifique

En vue de tenter d'apercevoir ce qui a capacité de superstrater la nature humaine dans la complexification des réalisations de l'Univers (réalisations qui

31. Clarence Irving LEWIS, *Mind and the World Order*, New York, Scribner, 1929.

sont certainement à dépasser de beaucoup les mobiles humains en direction d'une participation aux fins de l'Univers), considérons quelques notions connues en systémique des fonctions. On sait que le principe de fonction exige que l'activité de la partie fasse référence à l'organisation qui la surdétermine. Par extension, une activité organique du localement individué, assortit des raisons d'être qui ne lui appartiennent pas en propre. Il reste alors que les raisons qui gouvernent l'activité localement synergique en vue d'un effet attendu au tout, répond au concept général de téléonomie. Mais, et c'est une richesse pour le discernement spirituel, cette disposition exige que les moyens dont disposent les parties **adviennent du tout à qui profite la fonction de la partie**, soit directement, soit indirectement (le faire-faire en sorte que...). Il semble même que l'organe reçoive son moyen de l'organisation, proportionnellement à ce qu'il a organisé depuis une **identité dans l'ensemble**. Cela est à dire que la partie reçoit du tout le vecteur de son action, quand les parties inorganisées se suffisent de réagir entre elles de cause à effet depuis des conditions instaurées dans la totalité des parties individuées.

Dans son application à l'Univers, l'idée est assurément ancienne. Le concept qui distingue Dieu, Père de l'Univers, de l'Être Suprême compris comme l'ultime strate d'individuation évoluant de la coordination cocreative de tous les êtres, se trouve déjà de façon très élaborée dans le *Traité de la révolution des âmes* du cabaliste Isaac LOURIA, ainsi que dans *Le livre d'Urantia*. Elle figure tacitement encore en biens des endroits, comme chez Auguste COMTE. Notons qu'une signification nouvelle de ce double aspect théogonique ressort encore très clairement de l'étude *Dans l'un et l'autre*, du Norvégien E. A. WYLLER, 1981. Il y développe une hénologie de l'Un, non pas en tant que la synthèse ultime du tout, et donc unique à se trouver issue de la totalité du multiple, comme chez PLOTIN et DAMASCIUS, mais en tant qu'unité identitaire opposée à l'uniformité —conséquemment irremplaçable dans le tout sans perte d'être—, en interface entre le principe des multiplicités indéfinies d'être, d'avoir et de faire pluralement, et son complément unicitaire en existence absolue dans l'Un.

C'est conformément à cette disposition qu'en référence au cosmos en cours d'organisation, pour qu'un savoir-être-fait puisse être véritable en tant qu'adéquation du savoir-faire, il faut que le savoir se pose ainsi qu'une fonction saisie par la pensée entre le réalisé perçu depuis les réactions propriatives à l'environnement, et l'aperçu en esprit des potentialités de réalisations. Cela en sorte que l'action qualifiante agisse non seulement **sur** des moyens propriatifs, mais aussi **depuis** des valeurs investies en des effets attendus ailleurs, comme dans le futur. Dans cette disposition, corporités, mentalités, et spiritualités sont censées désigner des domaines réels assurant effectivement, depuis des spécificités, des fonctions contractuelles à l'ensemble du cosmos.

Du seul point de vue épistémologique, il est possible d'admettre l'existence d'une nature naturante avant même de se trouver confronté à ses effets. Voici comment d'un simple point de vue logique afférent au principe de continuité

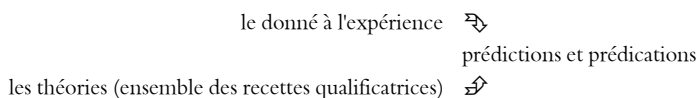
dans le processus de progression performative.³² Une croyance s'élaborant en toute indépendance des perceptions corporelles et des aperceptions à l'esprit est **mythologique**. Sauf hasard probabiliste, cette croyance ne sera pas pertinente à la réalité. Pour se trouver issue de la préhistoire, elle appartient encore aujourd'hui au domaine des superstitions. Moins limite, un savoir coordonnant rationnellement des concepts aux informations de l'expérience gagne en pertinence dans une implication aux événements reconduits de la réalisation de la réalité. Cependant que, encore sauf facteurs probabilistes, aucune congruence n'y sera possible vis-à-vis des événements épuisant progressivement les potentialités de perfectionnement. Le seul but qu'on se donne en science concerne la prédiction de la reconduction des événements en vertu du principe que de mêmes causes produisent de mêmes effets. Et en cela, le savoir scientifique tend à l'exactitude entre les événements de la réalité reconduite et leurs représentations. Autrement dit, ce **savoir empirique** reste encore séparé d'une fonction à l'esprit. Se développant de manière autonome, en rapport à une phase préfonctionnelle de maturation de l'humanité, son mouvement est par conséquent anarchique vis-à-vis d'une cognition des finalités cosmiques, autant que sans qualification en ce qui est d'une participation fonctionnelle aux fins. Ce n'est qu'un savoir, non seulement coordonné à l'exocosme, mais aussi aux événements de l'endocosme, qui est censé produire un corpus de sémioticités amélioré. Cela nous apparaît en raison de ce que les significations ainsi produites coordonnent des éléments de la reconduction des événements, à des éléments du potentialisé en devenir. Les chercheurs qui développeront, dans l'hétéronomie des domaines, une telle connaissance métascientifique, se trouveront progressivement édifiés des lois spirituelles susceptibles d'établir la coordination des déterminations humaines aux réalisations qui transcendent la strate des réalités humaines, surajoutant d'autant à la science des lois phénoménologiques susceptibles de les qualifier. À rendre signifiante la différence entre le savoir scientifique et la connaissance dont on s'occupe ici en avançant un complément métascientifique, on peut dire que le savoir scientifique reste un savoir rationalisant des expériences et des observations effectuées sur les strates substratives de l'état **réalisé** au monde, quand une connaissance métascientifique est censée coordonner les significations des découvertes formulées dans l'invention de la raison spéculative, aux événements endocosmiques d'une expérience introceptive en rapport avec les strates superstratives d'une réalité en cours de réalisation.

Le terme de métascience englobe ici les acceptions les plus couramment usitées, c'est-à-dire tout à la fois le sens de la préposition "méta" assignée par ANDRONICOS de Rhodes au traité d'ARISTOTE (en ce qu'il place le propos métascientifique à la suite du propos scientifique), que dans le sens moderne de J.D. SNEED (1971) et de Wolfgang STEGMÜLLER (1976), qui considèrent, avec la métascience, l'ensemble des théories prenant pour objet la dynamique

32. Se reporter au § 0.17.

des appréhendements scientifiques. Mais c'est encore de plus dans la pratique l'embrassement d'une existence aphenoménique, celle du domaine métaphysique complémentaire de la phénoménologie d'être, d'avoir et de faire du domaine physique de la réalité, donc à reconnaître et construire une ontologie; en ce sens qu'il s'agit d'une connaissance associant les transformations métamorphiques actualisées de l'Univers (le déjà réalisé), à l'épuisement de ses potentialités ontologiques (le à réaliser). En sorte qu'au **concept de complétude entre l'état "réalisé" du monde, et celui du "à réaliser"**, se conjoint le statut de compétence acquise: ce vers lequel l'Univers s'achemine au travers une suite d'états successivement plus performants.

Considérons à nouveau la distinction entre informants et signifiants qui, assortis, forment le savoir-faire (être et avoir). Nous pouvons exprimer ce rapport avec le schéma général:



Dans ce schéma et de façon pragmatique en référence à la fonction qualificative de la pensée, les prédictions désignent la prévision de la reconduction dans le futur des événements passés, et les prédications désignent des événements nouveaux nécessaires à la progression de l'Univers épuisant des potentialités, tel que:

- en science, la somme des travaux de l'expérience extraceptive, par la somme des travaux de l'expérience conceptuelle, constitue l'état d'une puissance d'action qualifiée à l'environnement. Ici, la puissance d'action d'un savoir qualifiant ressort comme le résultat de la coordination entre deux sortes de travaux antérieurs apparaissant également déterminants, en ce sens que des informations extraceptives sans conceptualisation, et, à l'opposé, du conçu détaché du perçu, sont censées ne pas aboutir à un savoir qualifiant, sauf exceptions probabilistes dues au hasard des rencontres particulières à chacun des domaines. D'où l'on peut dire qu'un niveau de scientificité se définit comme le résultat proportionnel à la capacité d'action dans les appareils conceptuels (mathématique, logique, etc.), par la capacité d'expérimentation environnementale, l'ensemble restant grevé de coefficients d'inefficacité;
- en métascience, l'état d'un pouvoir proagir depuis le vecteur communiqué à la précédente puissance d'action qualifiante, représente la somme des travaux de l'entendement métaphysique, par la somme des déterminations dans l'investissement des valeurs actorielles, grevée, ainsi qu'en science, de coefficients d'inefficacité.

Une métascience se justifie par les considérations que voici. L'humain, en tant qu'être doué de libre-arbitre, est réputé représenter un élément particulier appartenant à l'ensemble de l'Univers en cours de réalisation. Comme tel il est censé participer positivement (favorablement) au prorata de ses facultés, autant que négativement (par contradiction, inertie...), de l'instance réalisatrice dudit Univers. Tel que l'efficacité de cette participation auquel l'aspect entropique est sous-jacent durant toute l'instance performative de réalisation exige que le questionnement QUOI et COMMENT de l'interrogation scientifique à propos de

la physique du monde, et les réponses données au questionnement complémentaire POURQUOI et QUI, dans l'interrogation métascientifique à propos d'une existence métaphysique, soient corrélées à la réflexion philosophique médiane reliant, dans la sophia, COMMENT à POURQUOI, à décider des choix de conduites.

Inutile de démontrer que le savoir résultant du principe de description reste moins qualifiant que celui qui recourt en plus au principe d'explication : cela est un consensus. C'est sur le même niveau de compréhension qu'il est possible de montrer que la connaissance des raisons propres au travail répondant au questionnement POURQUOI ces choses ajoute au moyen qualificateur subordonné à la connaissance de ce par quoi advient le causé. Il s'agit donc, en définitive, de déterminer les tenants d'une représentation ayant pour dessein de satisfaire le questionnement à propos **de qui procède aux potentialités** à permettre la réalisation des choses et êtres du monde, depuis des réponses qu'on donne à **pourquoi l'Univers advient**.

Rappelons qu'historiquement PLATON distingua jadis ce qui est causé au monde depuis l'action indirecte de la pensée, de ce qui l'est par accident en raison du hasard des circonstances,³³ et ARISTOTE aménagea des discriminants entre la cause matérielle et la cause efficiente. Cependant qu'aux fins de faciliter l'avènement scientifique, on évacua ces discriminants, et l'on ignora la factivité, pour considérer uniquement la tangibilité des réactions dans l'environnement, dans l'impossibilité de prendre expérimentalement en compte la cause efficiente : « Comme observateur, nous voyons bien des successions de cause à effet, dit HUME, mais jamais de causation ». Ce n'est donc que par relation réflexive à nous-mêmes, ou transitive, par rapport à d'autres que nous, que nous introduisons en cosmogonie ce qui est susceptible de fonder le processus du monde d'une façon qui soit reliée au concept de sa finalité.

Nous fondons le principe de causalité sur la proposition que rien n'arrive sans cause et qu'à de mêmes causes correspondent de mêmes effets. Cette proposition se suffit de deux notions, la contiguïté et l'antériorité, par l'expérience à les connecter, et satisfait le principe de la successivité événementielle dans le domaine du senti (lire LEIBNIZ). Mais cette causalité n'apparaît d'aucun secours quant à décider des raisons de ces événements-là. D'où le besoin d'un principe parallèle décidant de la raison des événements, afin de rendre compte des causes avec effets attendus. Pour saisir la différence, il suffit d'axiomatiser que les causes sont aux effets, ce que les raisons sont aux accomplissements ; en sorte que si aucun effet n'arrive sans cause, de même, aucun effet attendu n'advient sans au moins une raison qui rende compte de son accomplissement. Cette démarche est licite et, sur fonds d'approbation collective implicite à ne pouvoir en évacuer la notion, beaucoup de penseurs s'en contentent, puisque, même le moindre des protocoles de l'expérience scientifique repose justement

33. La cause qualifiée en vue d'un résultat attendu αιτια, et la cause arrivant par accident συναιτια, qui donna le concept de synaitie.

sur des raisons en vue d'effets attendus. La doctrine épistémologique des sciences fait cependant **comme si le rapport ne pouvait pas exister dans la nature**. Il suffit à cela de faire abstraction de la nature humaine dans la nature du monde. Bien sûr, le sujet observateur, pour être différent de l'observé, n'est pas inclus dans la nature, son objet, par artefact.

Le principe de causalité considéré selon le hasard est nécessairement non orienté. Ce qui exige de poser la poursuite indéfinie des effets conséquents, ainsi que la régression indéfinie des causes antécédentes. Sauf obédience doctrinale, la seule responsabilité d'une série temporellement illimitée d'agitations ne peut être qu'étrangère aux événements spécifiques de la transformation métamorphique du contenu de l'Univers. La véracité du locuteur à le nier offense encore par ailleurs sa logique, pour peu qu'on s'éloigne de ce dicible là en vue d'aborder la frange des indicibles, eu égard aux lacunes du présent état de nos humaines pensées. Car il ne fait aucun doute que c'est la mesurabilité même du temps relativement à l'essentialité d'être, comme de l'espace relativement à la substantialisation d'avoir, qui se trouve ici mise en cause. Le cosmologue qui construit sa théorie fondée uniquement sur des transformations métamorphiques, dans le refus du principe de génération, occulte que le principe de causalité, considéré seul, est perpétuel : pas d'origine possible sans déroger à la condition énonciative que rien n'arrive sans cause, et pas de finalité, puisqu'elle reste inconcevable depuis le jeu de son expression isolée de toute portée complémentaire. Ce n'est en effet que coordonné au principe de la raison des événements, introduite pour rendre compte des causes avec effets attendus, qu'on peut faire référence à une quelconque instance performative inscrite dans le devenir de l'Univers.

Dépasser la clôture d'une réflexion équivoque à n'évaluer que les phénomènes du déterminisme physique implique de ne pas abstraire le principe de causalité selon le hasard (non orientée), de sa complémentaire, **le principe de causalité orientée**. Ceux qui prônent l'existence d'un seul des aspects sans aussi ce qui est à conceptuellement le complément, en l'occurrence seulement le causalement non orienté et pas le causé avec effet attendu, ne disent pas comment il est possible de prouver l'existence de la thèse sans l'antithétique, la droite sans la gauche, le haut sans le bas, ou une charge positive sans l'existence aussi de charges négatives. Or, pas plus qu'en mathématique, on ne saurait faire disparaître l'un des termes d'une relation algébrique, sauf tour d'illusionniste, on ne le peut dans le cadre des inférences en sémiotique. Et donc aussi dans les théories qui en dépendent.

C'est en associant causalité non orientée et causalité orientée que se conçoit une suite finie d'événements s'instaurant entre des conditions originelles et en vue d'un rôle postfinalitaire. Avec les conditions initiales, nous considérons ce qui permet la potentialité du monde. Mais le terme de potentialité étant un terme général qui ne discrimine pas usuellement entre puissance (causalité non orientée), et pouvoir (son complément en tant que causalité orientée), c'est en référence aux deux sortes qu'on l'introduit ici.

Avec l'instance de réalisation de l'Univers, nous considérons la suite entière des transformations métamorphiques, depuis le moment de l'intégralité du potentialisé à cet effet, jusqu'à celui de l'épuisement complet du potentialisé dans le réalisé. C'est donc depuis l'épuisement des potentialités de l'Univers, que nous considérons l'état d'achèvement finalitaire par lequel l'Univers organisé, ou intégré, atteint, dans son ensemble, sa compétence indépassable d'être, d'avoir et de faire.

Durant le temps de l'instance performative, il semble que c'est par l'endocosme que les conditions initiales investies dans les indéterminés (ce qui est encore potentialisé en détermination subséquente), coordonnent l'orientation du causé, à l'effectivité de l'effectué : sa faisabilité, avec la vectorialisation de la production d'effets depuis des causants. Ceci peut se concevoir si l'on aperçoit qu'aucun but, en vue duquel l'activité des choses est susceptible d'investissement, n'est sans au moins un être, en tant qu'agent responsable de la formation de l'organisé en substance. D'un point de vue signifiant, l'information *in situ* relative à la formation des strates substratives de la réalité conduit à concevoir la réalisation du superstrat depuis une aperception (complémentaire de la perception), que représentent les vecteurs de l'activité qualificative depuis des adjuvants endocosmiques. Autrement dit, et cela, semble-t-il, jusqu'à la strate finalitaire d'organisation (l'organisation finalitaire comme moyen de réalisation intégrale), chaque strate substantivant la réalité n'est informée que de ce qui lui est substratif, **quand le substitut de l'information sur ce qui le superstrate est reconnu depuis son propre vecteur reçu.**

À considérer certains des efforts qui furent entrepris au cours des âges à la suite d'ARISTOTE, la typologie des causes est loin d'être achevée, et je ne m'y risquerai pas. Dans le défaut d'une théorie consistante, c'est finalement depuis l'analogon rapporté à l'avènement d'une statue pour cause du sculpteur, son agent, qu'il nous est sans doute le plus aisé de nous représenter ce qui sous-tend le concept de réalisation du monde depuis un *quid proprium*. Rapporté à l'événement particulier sculpteur-statue, nous distinguons en effet entre :

- I. La **cause efficiente** de la statue est par logique ordonnée au fait de l'existence du sculpteur. On a jamais vu une statue s'ériger d'elle-même, sans que soit son *quid proprium* à la faire être. La cause efficiente se pose conséquemment comme le moteur permettant des mouvements réalisateurs. L'existence aseptique antérieure intemporellement ce qui arrive à être premier par essence. C'est à faire qu'une existence démiurgique absolue et infinie est intemporellement source de toutes choses qui sont, ont et font de façon relative et limitée en temps et en espace. Avec le principe de prosopopée, on comprend que le sculpteur tient du démiurge son individualité et sa faculté, selon des amoindrissements en proportion de la dispersion et de l'éloignement en nature, par dissémination à tous les êtres. Il est important de renvoyer la considération aux règles régissant les significations multi-ordinales. À ce niveau, le simple fait d'exister a un effet causatif, puisque c'est la non causation de l'incausé qui est causative (et non pas la causation de l'incausé). Cette condition découle en effet d'une simple application de la loi sur la commutativité entre termes thétiques (voir la démonstration que nous en faisons par ailleurs afin

de dépasser la théorie du sens fondée sur la négation du tiers exclu). Notons ici que le principe de *prosopopée*, dont le terme est dérivé du grec *prosopon* (personne) et *poiēn* (faire), trouve son origine à rendre compte du discriminé de la dissémination dans la faculté d'être depuis l'évocation du procédé par lequel l'orateur prête sa parole à un autre actant, ou l'écrivain prête son écriture à des êtres absents, ou bien disparus de l'actualisé. En sorte que semblablement à la factitivité qui représente pour les êtres un faire indirect (faire-faire en sorte que...), le concept de **prosopopée** assimile la compréhension de ce que Dieu délègue sa propre surpersonnalité, non événementielle (ubiquité du temporel et du spatialisable), dans le personnalisé qui instaure progressivement le face-à-face entre le continuum de l'unicité divine et le continuum de l'indéfinie pluralité d'être. C'est à concevoir son effusion comme présence divine au centre personnalisé des êtres censés détenir des aspects innombrables d'individuation personnalisée découlant de son unicité. En tout être de pluralité se trouve ainsi potentialisée la faculté, plus ou moins déprimée, d'être par propre essence et en raison d'un statut personnalisé, dans une analogie renvoyant à la **créativité personnalisable du sculpteur**. Les êtres de l'Univers apparaissent de cela engagés dans l'œuvre d'interpréter l'incommensurable possibilité de diversification contenue dans la complémentaire unicité du "je suis (en existence)", source et centre absolu dans l'infinité, du continuum des choses limitées et relatives qui édifient le monde.

2. La **cause instrumentale** concerne le travail réalisateur. Le burin et le marteau, dans les mains du sculpteur, livrent ainsi sa créativité. Ce sont au travers d'organes et d'organisations spécifiques, les forces physiques, efforts psychiques et luttes spirituelles qui, passant par les êtres supposés innombrables en possibilités d'être en d'incommensurables qualifications, font contractuellement la phénoménologie de l'instance performative de réalisation de l'Univers. L'être par là acteur dans les événements cosmiques reçoit son moyen du continuum des déités, sa matière de l'infinité inconditionnée, et ce qu'il réalise, pour avoir une fonction, n'est pas en raison de lui-même, mais contractuel à la finalisation de l'Univers. Les deux moyens, essence d'être et substance d'avoir, font les causes matérielles et formelles suivantes.
3. Au substrat de la statue est assimilée la **cause matérielle**. Sans la substantialisation d'un substrat, aucune forme ne saurait être donnée à la statue. La matière a cette particularité d'être malléable: elle porte, via l'hylé amorphe dans le chaos originel, la virtualité indéfinie de pouvoir recevoir forme (structure et organisation). De même de la malléabilité du signifié dans les mentalités et des valeurs dans les esprits, en des substantialisations spécifiques, qu'on appelle respectivement animiques et thymiques.
4. Pour que la statue puisse être depuis l'intermédiaire de l'instance des transformations métamorphiques performatives, il faut encore une **cause formelle**. On la conçoit avec le principe de réalisation. Sans forme, pas de statue, en ce sens que si la possibilité métamorphique de la statue s'applique à la substance, sa forme arrive pour cause d'archétypes: elle advient donc de la rencontre d'une essence à la faire être, surajoutée aux possibilités de la transformation métamorphique du substantialisé.
5. Tandis que la **cause finale** est reliée à l'intention originelle d'un dessein tenant à l'accomplissement de l'épuisement des potentialités de réalisation dans le réalisé comme effet attendu. Pas d'effet attendu sans intention. Ce sera, par exemple pour l'analogie en référence à la statue, de satisfaire à une esthétique particulière. D'une

temporalité tenant à l'instance métamorphique de son devenir et son acquisition, on conçoit que l'Univers passe, de même que la statue une fois achevée comme œuvre réalisée, à l'éternité existentielle, en raison d'un dessein qui n'est plus temporel.

Pour un brin de poésie —mais en est-ce?— j'ajouterai sur le propos de ce parcours réalisateur que la participation des acteurs visant les finalités de l'Univers s'exerce ainsi qu'une oblation vis-à-vis du causant originel, son auteur. Dans le sens où tout ne peut advenir avec la consommation des épousailles entre matériaux et instruments dans les coordonnées du bien, du vrai et du beau, même si les statues de tous les temps suffisent à satisfaire l'ensemble des ouvriers sculpteurs, ce n'est pas encore la plénitude d'une expérience de l'existence qui est autre que celle d'être, d'avoir et de faire. Opérer ce rapprochement palliant le manque de mots adéquats à indiquer la direction de réalités contractuelles, ne semble pas défigurer le visage qui vient progressivement au monde, en ce que ces réalisations à l'Univers sont susceptibles d'une fécondité encore à peine soupçonnable pour rendre l'expression des êtres entre l'existence divine et la malléabilité des choses en expansion exocosmique.

La faculté prédictive métascientifique, pour se vouloir non coupée de l'esprit à concevoir une suite de déterminations allant avec ces trois catégories contractuelles de la réalisation de la réalité, n'est pas à nier la capacité rétrodictive des sciences progressant depuis le seul rapport des mentalités à la matière. Cette faculté vient naturellement à sa suite. Depuis des causes physiques, il faut d'abord que la matière investisse son acquis en tant que maintenance de propriétés par le mode réactif, pour que puisse se réaliser le stade suivant, celui du vivant agissant sur la matière. Mais, de même, le vivant est d'abord tourné vers une actualisation psychologiquement réalisatrice, avant l'exercice et la maintenance de sa propre qualification. Après la cause physique, donc, la cause efficiente du vivant agissant qualificativement sur son extériorité matérielle, la matière détenant les propriétés du réel, et les mentalités détenant le savoir-faire réalisateur. Propriétés et qualifications, comme réalité réalisée, est alors à permettre la cause formative. Nouveau stade formateur, celui de la projection du présent dans l'avenir, par lequel des causes spirituelles, anticipant le réalisé, proagissent sur le vivant. Mais c'est d'abord à concrétiser sa propre réalité: l'esprit. L'esprit ne pouvant lui-même également viser la cause finale qu'après sa propre réalisation individuée dans l'être.

Est-ce à dire que le domaine du spirituel est sans existence avant l'avènement des concrétisations de l'esprit? Certainement pas, car ce dont on parle concerne des réalités d'être, d'avoir et de faire intégrant les trois fonctions contractuelles de réalisation dans la même individuation. La logique appliquée aux ensembles éclaire le sujet, en ce que le manque en éléments communs à deux ensembles séparés entraîne seulement l'impossibilité des relations en interface. Ce peut être le cas, par exemple, vis-à-vis des possibilités communicatives, du fait de la barrière des langues entre deux communautés. Il s'agit de la **cause privative** reconnue au Moyen-âge en logique pour désigner les

limites aux possibilités d'échange entre chaînes de causalités évoluant parallèlement sans relation. La cause privative allant avec le fait que des chaînes de causalités évoluent parallèlement, se trouve directement en opposition au **principe des occasions** de la réalisation avec effet attendu. Ce dernier formalisme est assurément tout à fait patent, et aussi palpable que celui qu'on vient d'introduire en décomposant la réalisation d'une statue depuis le séquentiel instaurant en série plusieurs sortes de causes. Ainsi l'esprit, même s'il se trouve concrètement dans une deïxis commune à l'individuation formée du mixte psychosomatique, n'a pas de relation organiquement possible avant que ne soit effectivement réalisée l'organisme permettant la fonction somatopsychospirituelle. La cause privative tient à la clôture de l'individu sur les restrictions de sa propre nature. Le degré de fermeture au différent entraîne que l'être en devenir est aussi une limite aux occasions des possibilités de réaliser en lui le potentialisé.

Notons qu'on exploite en biologie un exemple de cause privative, pour expliquer en quoi un agent pathogène est d'autant limité dans son expansion, qu'il est spécialisé à proliférer dans la spécificité de son hôte (il s'agit donc d'autre chose que la barrière entre espèces, en référence à l'interfécondité des individus limitée à l'espèce). Les habitudes et constitutions biologiques qui protègent de l'infection, s'expliquent ici non pas comme structure biologique de protection dans les défenses de l'agressé, mais par la spécificité de l'agent lui-même dont la prolifération se trouve limitée par son haut degré de spécialisation. L'exemple est amusant pour montrer que le cloisonnement des recherches scientifiques entre nations, ajouté à celui des disciplines scientifiques, limite quelque peu de même les moyens technologiques de ces deux cents dernières années, protégeant l'environnement des poussées de fièvres adaptatrices.

En extension de l'organisation individuelle somatopsychospirituelle, il y a l'organisation sociale. Nous pouvons dire que l'activité scientifique sans une progression philosophique et religieuse coordonnée est comme aveugle. Avec la théorie des probabilités, on tient pour pétition le rapport des cas favorables aux cas possibles, en distinguant entre ce qui arrive de cause à effet, et ce qui advient ensemble, mais sans corrélation. On touche par là deux domaines, celui des incertitudes et celui des interprétations. Mais depuis la physique quantique, le physicien atteint l'interface entre le discontinu et le continu, qui échappe au principe de probation tenant à la preuve d'expérience à être réfutatoire dans la doctrine interprétative du scientifique. Par ailleurs, la loi sur les courbes de Gauss montre qu'il y a toujours des cas possibles à l'infini, répartis en prolongement des possibilités d'observation. Rien de tout cela n'est relié, et les aspects antagonistes qui en découlent posent un dilemme doctrinal allant avec l'inconséquence d'un appréhendement scientifique refermé sur lui-même. Comment ne pas rejoindre V. S. SOLOVIEV lorsqu'il parle de l'exigence d'une ouverture d'esprit entre sciences, philosophies et religions, ou du besoin de concilier dans les mentalités l'Orient et l'Occident? Il est à dire que penser

le recueilli séparément reste conscientisé avec des déficits. Cause privative, dans son moyen, de l'humanité, ce ne peut être qu'en reliant sur le lieu médian de l'interprétation conceptuelle le déduit extraceptif à l'induit par introception, qu'on peut espérer franchir les limitations contemporaines dans l'interprétation de la réalité et réaliser la cohésion sociale. Pour ne s'occuper que des artefacts de chacune des chapelles d'appartenance, on regarde comme séparés et non coordonnables des aspects qui ont une égalité en droit dans l'efficacité épistémique. La spécialisation n'implique pas l'isolation. Le manque d'ouverture au différent s'oppose aux relations fonctionnelles susceptibles d'écartier les incohérences conceptuelles depuis le regard du spécialiste limité aux œillères de sa spécialité. Alors isolé, abstrait, c'est être sans relation fonctionnelle dans l'organisation en cours de réalisation du tout. La description du perçu qui permet la classification systématique du contenu de la nature reste à concilier avec l'explication produisant des théories rendant compte du concevable; ce conçu là devant encore se trouver relié aux tentatives de prévision tenant aux potentialités de réalisation du monde, dans l'entendement intérieur sous forme d'idéaux du suggéré en esprit.

Par à-coups spontanés, de telles idées-force devront certainement mettre à se concrétiser encore un long temps depuis son osmose sociale. Mais que dans l'intermédiaire la majorité pense depuis sa clôture culturelle n'est pas à modifier l'opinion contraire qu'on peut avoir pour apercevoir le bien fondé d'une connaissance assurée dans le mixte entre croyances et savoirs. Au contraire des individus répondant à des comportements et des traditions, ce par quoi la personne, qui est à faire l'expérience de son libre-arbitre, se doit de changer, relève de l'examen des raisons, et non pas changer pour la raison de rentrer dans la normalité statistique particulière à son groupe d'appartenance. L'unité en soi dans la séparation de son altérité apparaît essentielle pour l'ouverture d'esprit au différent. Assurément, c'est la société qui construit l'individu. Cependant, dès lors que l'individualité une fois formée permet l'épanouissement de la personnalité, ce n'est pas à la société de s'imposer à la personne, mais à la personnalité des uns et des autres de modeler une société en raison des potentialités humaines.

0.23 *Sur la tangibilité des agents qualificatifs et vertuels*

Pour discriminer la réalité identitaire du tout à ne pas dépendre exclusivement de la totalité des parties sous-jacentes, l'enquête métascientifique devient licite. Elle le devient en progressant dans le concept que rien du continuum des multiplicités d'être et d'avoir ne se peut sans une interdépendance contractuelle. Le réel vu comme un tout, ressortant des moyens de la sémasynthèse appliquée au particulier, et depuis la postulation holiste qu'elle serre en ses prémisses à en permettre l'énoncement dans la théorie des ensembles, est alors à compléter la démarche scientifique se suffisant de concevoir le cosmos au travers l'analyse de la totalité des parties.

Avec la théorie des ensembles appliquée dans le respect des règles de la sémiotique à la systématisation hiérarchisant en strates les fonctions des choses de l'Univers, on pose que, puisque la nature humaine est incluse dans l'ensemble "événements de l'Univers", les propriétés, les qualifications et les vertus ressortant des activités humaines, sont **aussi** des éléments substratant la métamorphie surdéterminant le niveau anthropomorphe d'être. Par implication, ce niveau anthropomorphe de réalité est conséquemment applicable au processus de réalisation progressive de l'Univers. Ceci de la même façon que les propriétés attribuées aux éléments constituant les substrats de la réalité anthropomorphe (organes, cellules, molécules, atomes, particules, etc.) sont semblablement contractuels à l'avènement des événements qualificatifs sous-jacents aux individuations humaines, depuis le transfert des attribués appartenant aux éléments substratifs, jusqu'au niveau de leur investissement dans la fonction anthropomorphe. C'est alors cette fonction anthropomorphe qui devient elle-même surimposable, en tant que partie réellement constitutive du système "**univers en voie de concrétisation**". C'est en raison de telles relations entre strates de réalité que nous élargissons le concept de tangibilité, d'une façon moins restrictive qu'en physique. Disposition qu'on peut approcher depuis le constat :

- Sans les événements propriatifs, donc à poser une perception nulle des phénomènes, aucune information objectivable n'est possible à propos des lois gouvernant les réactions entre les choses d'une nature naturée inaturante.
- Mais sans les événements qualificatifs, ce qui pose la condition d'un travail de conception nul, il n'est aucune subjectivation à édifier un savoir à permettre le savoir-faire rendant compte des lois d'action des êtres d'une nature naturée naturante.
- Et, de même, la suggestivité qui établit une connaissance des raisons du monde reste impossible en l'absence de toute proactivité conscientielle aux événements virtualisateurs. Privé qu'on est alors de clairvoyance au sujet des potentialités de l'Univers, donc aussi de l'entendement des raisons qu'on a de faire les efforts de progresser ici et maintenant en vue des fins, rien n'est à rendre compte du divin, dont la réalité se pose comme nature innaturée naturante.

MALEBRANCHE éclaire ce propos avec la définition qu'il fait du parallèle entre l'esprit et le corps, en remarquant que les corps répondent à l'étendue par le mouvement, comme l'esprit répond à la durée par la volonté. Sur cette analogie de la configuration interne à l'objet, depuis sa morphose dans un espace de relation à son altérité extérieure, il dit que l'âme s'émeut entre une aperception introceptive des valeurs, et une perception extracceptive des propriétés. **Si l'intention (l'action temporelle de tendre vers) est à l'âme ce que l'étendue est aux corps, il paraît clair que le vouloir est son mouvement dans le temps.** Et, tandis que le mouvement dans l'espace d'un corps est dévié par réaction à d'autres corps, de l'extérieur, c'est complémentaiement par l'âme, intérieurement, que le vouloir reçoit son propre mouvement formateur de métamorphies : ce que l'âme imprime qualificativement au monde, depuis les affects de ses propres mouvements effectués dans le temps. On comprend

de cela que, comme les corps ont des libertés de mouvement dans l'espace répondant aux lois de la physique, les âmes, relativement aux inclinations dans le temps d'une constitution médiane endocosmiquement induite, ont aussi des degrés de liberté à se mouvoir selon des lois spirituelles. C'est à définir l'esprit par la faculté temporelle d'induire les mouvements de l'âme dans les coordonnées du vrai, du bien et du beau.

Cela est à distinguer, propre au principe de progression, le vouloir individuel subordonné à des inclinations spirituelles, de la même manière que des corps peuvent s'ordonner étant subordonnés à des modalités qualificatives. En sorte que l'indéfini des vouloirs limités en temps, à faire le continuum des multiplicités finies et relatives d'être, ait semblable contenu que l'indépassable dessein de l'Être Suprême dans son face à face à l'Existant du continuum *in extenso* d'existence. Pour ce qui est de définir les aspects contractuels durant l'instance performative de réalisation métamorphique de l'Univers, c'est à pouvoir isoler, d'entre une multitude de compositions possibles, les fondamentales actantielles de trois aspects contractuels de réalisation de la réalité que sont :

- les réactions entre choses, propres à désigner ce qui anime le déterminé à l'exocosme, dans les actualisations à base de phénomènes ;
- les activités entre les êtres, propres à désigner l'animation déterminatrice au méocosme, avec le libre choix des modalités de réalisation du potentialisé depuis des occasions ;
- les effets proactifs dans l'endocosme de centres ex-sistés qui, comme tensions, sont vectoriels depuis les gravités physiques, les affinités psychiques et les aspirations spirituelles.

Il en résulte une conséquence pratique m'apparaissant capitale. Elle m'apparaît capitale en ce qu'on pourrait y voir le processus de progression des facultés consciencialisatrices. Voici en quoi cela consiste. Notre pensée réagit aux résultats des plus récents concepts en produisant les éléments desquels adviennent les nouveaux concepts qui sont censés améliorer les précédents. Les concepts nouveaux servent alors, à plus ou moins longue échéance, de formant aux subjections du travail mental à venir. Et ainsi de suite jusqu'à la possibilité d'épuisement des potentialités de perfectionnement dans le domaine. Pour exemple, l'explication de la genèse du monde figurant en d'antiques cosmogonies est aujourd'hui faiblement signifiante, en regard des cosmologies modernes. Le reconnaître *a posteriori* est un lieu commun pour l'homme moderne rendant hommage à la présente "saison" scientifique sur la maturité des mentalités. Pourtant, ce qui reste moins aisé d'accepter pour le penseur contemporain est d'anticiper les conséquences du processus depuis le lieu des mentalités conservatrices d'aujourd'hui. Le penseur d'aujourd'hui est lui-même à ne pas apercevoir que les présentes communications scientifiques ne pourront, pas plus que les antiques révélations religieuses, monopoliser toujours le devant de la scène du discours sur la réalité, si le regard qu'on porte sur le monde se transforme au cours des âges en raison d'une progression des

motivations qu'on a d'agir au monde. Il paraît évident que les mandarins du savoir décrètent aujourd'hui des dogmes faisant abstraction de la réalité humaine pour expliquer la nature du monde, à l'exemple des pontifes du croire hier. Mais si **apprendre** le monde ne se peut qu'empiriquement depuis l'expérience phénoménologique qu'on en a depuis le senti, la personne a-t-elle pour autant épuisé ses potentialités d'**apprendre à apprendre** en vue d'édifier une connaissance spéculative complémentaire? Il n'est pas besoin de prophétiser pour apercevoir que les **représentations** cosmologiques, en raison qu'elles reposent sur les seuls substrats matériels du cosmos, ne sont que la substance des **re-présentations** théogoniques qui viendront progressivement se former à propos pour rendre compte de ce qui superstrate l'humanité.

Mais il y a plus à dire encore. L'angle de notre conscience vigile consiste en l'étroit faisceau d'informations parvenant à nos consciences. Or seulement une fraction bien moindre de ces informations est à tout instant soumise à travail de sémiotisation. En sorte que si nous avons une conscience limitée des événements substratifs du monde, au microcosme comme au macrocosme, elle est encore plus pauvre en ce qui est des réalités superstratiques, puisque celles-ci dépendent pour l'essentiel d'un travail de sémiotisation. Cela n'est pas en raison de ce que ces événements sont en eux-mêmes pauvres, mais bien en raison des insuffisances de nos relations participatives. En ce sens que c'est la faiblesse d'une telle participation qui n'autorise pas l'entendement d'un environnement endocosmique plus riche, même à saisir que ce qui transcende notre propre nature est à s'inscrire dans la réalité subséquente jusqu'au seuil d'une existence *in extenso*. Cette disposition implique d'accepter chaque couche paradigmatique, comme susceptible de pertinence au seul moment séquentiel d'une adéquation aux évolutions du savoir qualificatif. Si les mentalités réagissent ainsi aux résultats significatifs les plus récents, alors aucun concept ne peut être avancé pour lui-même, en tant que fixation véricitaire devant perdurer à tout travail savant d'élaboration performative.

Notre représentation du monde serait-elle vraie, que nous aurions aucun besoin de poursuivre nos recherches. Mais serait-elle fautive, comment pourrions-nous connaître la direction de son progrès? En réalité, vérité et fausseté s'appliquent moins aux éléments du savoir, qu'aux vecteurs de la dynamique qualificative, et ce n'est que par le jeu des projections que nous les appliquons aux concepts, quand ils concernent les vecteurs de nos activités orientées.

Cela dit à désenclaver la clôture épistémique de nos prêts-à-porter intellectuels, j'ai conscience de ne travailler que sur l'argile d'une connaissance future; les propositions que j'avance n'étant pas mêmes représentatives des briques qui permettront de constituer l'édifice d'une métascience à venir. Précision avancée dans le but, non seulement de contrarier toute démarche dogmatique du propos, mais encore d'engager d'autres penseurs à faire usage de ces matériaux, laissés ici en l'état, afin de façonner de meilleurs outils pour

la raison spéculative —dans le cas, évidemment, où ma participation trouve la considération de quelques-uns de mes semblables.

En discriminant le concept de vérité de celui d'exactitude, on ne vise pas le divorce de la physique contemporaine d'avec le propos métaphysique, mais la possibilité de mettre en rapport cohérent les contenus respectifs. Sous l'emprise conceptuelle du matérialisme scientifique, beaucoup de gens se considèrent avec l'image qu'on forme du cosmos à l'intérieur d'un immense corps sans âme et sans vie, ne voyant dans le cosmos que le seul squelette matériel, perdurant démembré, tous morceaux livrés au hasard des rencontres. Est-ce vraiment un non-recevoir, ou bien n'est-ce qu'une étape à permettre un nouveau bon en avant avec l'appréhension de tout un pan nouveau de réalités superstratives ?

0.24 *Sur la réalité d'une animation endocosmique*

Ce qui apparaît constituer les réticences du penseur contemporain invité à reconsidérer le divorce, historiquement établi, entre savoirs et croyances, vient d'une formidable avance des savoirs sur les croyances. Mais pourquoi cette avance ? Certainement parce que la procédure scientifique tient sa dynamique dans une remise en cause constante des conclusions de son discours, avec le but évident d'en améliorer continûment les termes ; alors que les institutions religieuses à propos du transcendant entretiennent des croyances en l'état, sous peine de mésalliance et de trahison envers leurs inspireurs. La quasi totalité des efforts est dès lors dépensée à consolider l'acquis et lutter contre l'amélioration des croyances ne manquant pas émerger périodiquement pour cause d'ajustements aux progressions de l'humanité. Il n'y a pas continuité évolutive du croire, mais discontinuité autoritaire de schisme en schisme. La destruction du séculier rend alors seulement possible l'édification de croyances améliorées. Cependant qu'on rebâtit chaque fois du rigide, en tant que le nouvellement prêché à croire, générateur de nouveaux idéaux, ne se prête pas mieux à une continuité des améliorations. Pour considérer ces différences par le support d'une analogie, on peut montrer que le savoir progressant depuis le processus scientifique en est arrivé au stade où il peut grandir comme grandit un enfant, à partir d'une croissance simultanée des différents organes. Toute autre est jusqu'à présent la progression des croyances à propos du potentialisé au monde depuis des réalités superstratives. Son processus reste encore apparenté à celui qui prévaut chez l'insecte, c'est-à-dire arrivant par mues successives ; avec, chaque fois, abandon d'un rigide cadre idéologique devenu trop étroit dans le contexte de l'époque, comme le deviennent les carcasses des insectes en cours de croissance. Bien sûr, ce sont les seules institutions du croire qui sont rigides entre leurs mues, pour cause qu'elles se tiennent encore sous le régime autoritaire de pouvoirs autoritaires, quand le travail spirituel reste individuellement, pour l'essentiel, une expérience de progression quasi continue au fur et à mesure qu'on avance en âge.

Mais le domaine de l'endocosme est à ce point ignoré du penseur extraverti, que ceux qui en communiquent l'expérience sont obligés de préciser des truismes, comme, par exemple, que la vie intérieure est autre que l'animation au niveau des pensées. Ainsi procède Annick de SOUZENELLE qui écrit:³⁴ «Je n'appelle pas ici monde intérieur ce monde de la pensée, si secrète soit-elle. La pensée est encore conditionnée par l'extérieur des choses. À la limite, ces “choses” se proposent dans toutes leurs dimensions jusqu'à celle qui en atteint le cœur même, le noyau, l'esprit. Elles entrent alors non plus en relation, mais en communication, en communion avec le “noyau” de l'être qui s'est rendu capable de les vivre: c'est cela qui constitue le monde intérieur de l'homme.» Et Robert FLUDD³⁵ d'écrire, déjà en 1619, que: «Pour atteindre à un rapprochement de la présence du divin, il est nécessaire, non seulement de se détourner des choses extérieures et de rentrer à l'intérieur de soi, mais encore de **passer à travers son propre centre...**» Il expose à cette fin que les “échelons” que l'on gravit pour passer de l'incarnation, aux mondes de l'esprit, sont autant d'écorces à pénétrer, entre :

- le sensible (les 5 sens);
- l'imaginaire, le fait de concevoir sur la base des informations du senti;
- la rationalité, de la pensée ordonnant le préalablement conçu depuis le senti, mais déjà à empiéter sur le domaine des spéculations;
- l'intellection, encore dicible, comme synergie à relier l'exocosme à l'endocosme;
- l'intelligence mens, ou la clairvoyance introceptive directe, donc dépouillée de mots à la communiquer;
- enfin, par communion, ou liaison fonctionnelle avec la divine présence intérieure, l'entendement, sans intermédiaire, du logos lui-même par lequel les acteurs du monde peuvent connaître leurs rôles dans la méga-pièce se jouant sur le grand chapiteau du théâtre de l'Univers.

En correspondance, une progression d'**être** à l'endocosme est pendante à l'instance des expansions d'**avoir** à l'exocosme. Mais comment le faire comprendre aux Thomas contemporains si, par analogie à l'embryon chez lequel la formation de l'organe précède la fonction, cette vie intérieure n'entre pas en fonction dans l'être avant de se trouver reliée au superstrat par le cordon ombilical lui communiquant son souffle? Se pose à nouveau ici le problème du libre-arbitre de la personne qui est à naître d'esprit. À le montrer, usons encore d'une analogie. L'impossibilité de prédiquer les “mouvements” d'une personne libre de surimposer sa volonté à des conditionnements, sans encore avoir une liaison endocosmique fonctionnelle, apparaît évidente au regard du libre-arbitre dont elle use dans sa liberté d'apercevoir le cap à tenir en son âme et en conscience: cette boussole dont les points cardinaux sont le vrai, le bien et le beau. Mais ce moyen pallie-t-il le manque de liaison interne, ou est-il justement à le permettre? En d'autres termes et par analogie, les influences de

34. Annick de SOUZENELLE, *Le symbolisme du corps humain*, 1991, Albin Michel, ch. 5-2.

35. Robert FLUDD, de *l'Utriusque Cosmi Historia*, a, 1.

proximité que tout astre libre subit sont-elles substituables à la gravité de satellisation, ou sont-elles à permettre le processus d'organisation stellaire ?

Trouvant en elle le pouvoir de choisir, impossible de prévoir, en telle circonstance, ce à quoi se déterminera une personne en particulier. Il est même imprudent de prétendre de soi-même qu'en telle circonstance nous ferons telle chose. C'est exactement ce qui se passe avec l'indéterminisme en physique : impossible de prévoir le parcours d'une particule en particulier, avant de constater son impact. Toute une littérature traite de cet indéterminisme, ainsi que des exemples, comme celui, fameux, du chat de SCHRÖDINGER. À l'encontre, prévoir les réactions d'un ensemble de particules libres est possible, comme peuvent se prévoir les actions d'une collectivité de personnes. En effet, tout comme un grand nombre de particules ont des interactions se prêtant à prédiction statistique, les actions d'une collectivité de personnes restent statistiquement prévisibles, alors même qu'elles sont douées de libre-arbitre ; bien que cet aspect du problème ne se pose pas tel en sciences humaines, puisque celles-ci sont encore fondées sur la logique statistique des seuls comportements et attitudes induites par le milieu, à exclure un libre-arbitre humain.

En recourant à des analogies, encore plus intéressante apparaît la comparaison qu'on peut imaginer entre des **particules reliées** dans l'atome, et des personnes reliées entre elles par l'endocosme depuis leur superstrat. Les mouvements des particules ainsi reliées répondent à des lois physiques, en sorte qu'on puisse en prévoir les propriétés dans toutes les circonstances, exactement comme des personnes qui sont spirituellement reliées suppose des lois spirituelles apparentables, de manière telle que, semblablement, leurs actions puissent se trouver crédibles en toute circonstance. Si la volonté d'une personne exprime son émancipation vis-à-vis des conditionnements au milieu, son libre-arbitre rend compte d'une liberté de participer, ou de ne pas participer d'un superstrat par l'endocosme. N'y voyons pas la marque du bien et du mal. Car si l'on conçoit que sont également nécessaires des atomes libres, d'autres en des molécules, et encore en des cellules, nous pouvons imaginer, de façon apparentable, que l'agent personnalisé peut se trouver engagé à assurer des fonctions via une liaison endocosmique, quand d'autres, restant séparés, agissent indépendamment dans leur milieu environnemental. N'y voyons pas non plus une extinction de la personnalité. Il est remarquable d'apercevoir que la personnalité n'est pas plus susceptible de diminuer dans son moyen à cause de ce qu'elle est reliée à une organisation superstratique, que ne change la quantité de mouvements d'une particule libre par rapport à la même liée à l'atome.

Au cours des siècles, le pourcentage de gens décidant de consacrer un temps de vie à se dépasser, par rapport à d'autres qui se suffisent de vivre le mieux qu'il est possible leurs impérieux besoins hérités d'une proche filiation animale, semble peu varier. Mais comment sublimer cet héritage, sans s'interroger sur les buts de la vie, les raisons de l'Univers et ce qu'il y a au bout du processus d'évolution ? C'est en cela qu'une métascience, pour arriver des tra-

vaux de chercheurs dans le domaine des spéculations, peut servir les progrès dans l'intensivité d'être, comme la science est à servir ceux d'une expansion d'avoir. Conjointement à l'estimation du prix des choses par rapport à la faculté latente d'estimer des valeurs d'être à son altérité, chacun est à pouvoir librement choisir la part qui est à le satisfaire. Des deux cas, celui part lequel on ose dépasser la simple satisfaction des besoins, des désirs et des attirances, pour vivre l'aventure de concrétiser certaines potentialités, permet aussi d'éprouver d'autres sortes de satisfactions. La vitalité humaine est certainement animée par trois types d'impulsions également motivantes : les besoins somatiques, les désirs psychosomatiques, et les attirances psychiques par affinité. Ce sont là des moyens biologiques rendant plus ou moins autonome l'individu dans son adéquation comportementale. Mais c'est en attendant que la personnalité prenne le relais à y surajouter. Progressivement, la personnalité sublime ces impulsions, au fur et à mesure de son expérience de l'altérité. La personne est alors guidée dans sa participation du monde, non plus par des besoins qui sont covalents des moyens, mais bien par des idéaux auxquels tiennent ses propres possibilités d'expression.

En cela, autre est le contrôle de soi au prorata de la complexité culturelle, morale, administrative, d'une civilisation à laquelle l'individu social se doit de participer. Dans une certaine mesure, l'éducation conforme l'individu à son milieu social, et ce sont les progressions, plus ou moins rapides, de ce milieu social, qui génèrent l'impérieux besoin des réajustements complexes entre les générations (ce qui a pour effet de provoquer des tensions en proportion des insuffisances d'ajustement). Mais de telles tensions, qui vont à l'encontre des satisfactions dans la génération, permettent justement à la personnalité de pouvoir mieux s'affirmer en des déterminations susceptibles de réaliser des potentialités humaines. Et ce sont ces deux aspects, l'individualisé conjoint au personnalisé, qui restent le plus malaisé d'équilibrer depuis la recherche du moindre écart entre avoir individuel et être personnel, dans les fluctuations individuelles animant le fait social, conjointement au fait suprapersonnel en cours de réalisation. Ce qui suppose que les sociétés seront un jour ou l'autre confrontées au problème de corrélérer par des artifices techniques, sans aucunement sacrifier l'une à l'autre, la lente maturation des spécificités de l'espèce humaine dans les individus, à l'épanouissement des caractères uniques et irremplaçables tenus avec les personnes.

Il faut lire Paul RICŒUR³⁶ pour saisir ce qu'est l'acte volontaire : son centre de gravité, sa structure, sa complexité et son ressort. Pour comprendre, il faut par exemple avoir un éclairage sur le séquençement formé de l'acte de volonté **du décider** selon des motifs d'agir sur des puissances environnementales à partir du panorama embrassant le connu (ou du représenté à la conscience); puis l'acte de volonté **du mouvoir** à user du pouvoir de soi selon des moyens à soi qui sont en puissance; enfin l'acte de volonté **du consentir** en raison

36. Paul RICŒUR, *Philosophie de la volonté*, 1950, 1988, Aubier.

d'un superstrat. Oui, le consentement apparaît, par-delà l'instance de s'émanciper des conditionnements individuellement hérités, la progression en direction d'une oblation personnalisée. Car l'enjeu du consentement représenté, sans doute, pour peu qu'on écrème le foisonnement des croyances actuelles, la participation des fins de soi (être de pluralité, fini et relatif), aux fins de l'altérité de nous, conciliant dans le Suprême (l'Être subabsolu et unifié) nos finitudes relatives à l'Un, existant en étant complémentaires infini et absolu. La finitude abaléitique de soi, joignant ainsi l'infiniité aséitique du Grand Autre, sanctionne certainement, en un très lointain futur, la présente expérience de progressivement transsubstantialiser la subsistance de soi allant de l'accumulé par le moi, à l'existence de soi en raison d'autrui.

Cela seul est à saisir que l'expérience de mêmété entre ipséité et altérité, entreprise dans le Suprême, coïncide, chez l'Ultime, à faire l'expérience de sa propre existence *in extenso*, dans une identité additionnelle à l'existence non existentielle. Mais cela concerne une autre histoire ne se jouant pas sur le grand chapiteau du théâtre cosmique, et des lecteurs pourraient trouver déplacé de l'évoquer ici sans plus de préalables à en rendre signifiante l'expression.

0.25 *Sur la notion de libre parcours moyen individuel*

Cela commence probablement d'apparaître au lecteur que c'est la formalisation des rapports entre les trois aspects contractuels de notre expérience du réel qui constitue l'ébauche d'une spéculation métascientifique en continuité de l'activité scientifique. La chose n'est possible que si les aspects contractuels à l'instance performative des réalisations de l'Univers sont proposés comme participant également du principe de tangibilité. Le résultat le plus évident de cette disposition est de circonscrire, depuis la structure tripartite dans la nature humaine, la possibilité d'innombrables catégories d'êtres, en tant qu'élément incontournable à substrater ce qui participe de la finalisation de l'Univers. Ce nouveau regard porté sur le monde est à réunir par la pensée les pièces d'un puzzle détenues dans diverses cultures comme autant d'expériences non reliées. De notoriété, même implicite, ce qu'on donne pour représenter au mieux la réalité environnementale, ressort des expériences individuelles ouvertes sur leur altérité, dans la communication du localement collectivisé. C'est depuis ce postulat qu'il va de soi que chacun subit l'influence d'un milieu culturel, et que les degrés de liberté de croire et de savoir restent d'autant plus réduits que l'espace culturel est contraignant. Remarquons que l'évolution entre savoirs et croyances subit également l'alternative :

- d'une dynamique sociale évoluant vers une délocalisation des échanges depuis la diminution des barrières culturelles, et comme ouverture vers plus d'universalité ;
- d'une claustration culturelle identitaire, s'opposant à la dynamique précédente depuis la ségrégation des traditions et des dogmes. Ces ségrégations sont seulement susceptibles d'expansions tribales par prises de pouvoir, ou depuis des influences

charismatiques, et l'on ne saurait ignorer que de telles conquêtes, pour ne pas se faire les armes à la main, n'en sont pas moins à s'imposer aux individus.

Mais entre appétits et dépenses, donc, l'humain est aussi raison et cœur. Conséquemment, il porte en prolongement de divers désirs, des pensées variées et différents courages (PLATON). C'est à faire que chacun balance entre des idéaux personnels et des idéologies collectives, le défaut d'une sorte tenant alors à la surabondance de l'autre. Si les idéaux sont des expériences personnelles d'âme et de conscience, des révolutions politiques et des schismes religieux confectionnent les idéologies identitaires qui ont la possibilité de rassembler et tenir ensemble ce qui autrement connaîtrait un vécu anarchique, certes, mais qui, ce faisant, se propagent ainsi que des intolérances.

Durant l'instance performative, les insatisfactions peuvent être ressenties comme des injustices favorisant certains au détriment d'autres. Mais en fin de compte, au moyen d'une hypothèse analogique au domaine physique, on aperçoit bien que l'émancipation individuelle vis-à-vis de son milieu est proportionnelle au "libre parcours moyen" des individus dans la clôture de leur milieu culturel. Ce "libre parcours moyen" individuel se définit actuellement comme l'enfermement s'échelonnant entre la dimension de la tribu, voire familiale, et une société planétaire. C'est en considération de ces limites que chacun reçoit l'empreinte d'un milieu culturel. Par exemple, quelqu'un ayant grandi imprégné de matérialisme accepte un conditionnement approprié le marquant pour une moindre prédisposition à l'entendement introceptif des valeurs d'être, ce qui fait qu'il réagira préférentiellement dans la société au prix des choses. Tel autre, s'il est imprégné d'une religion sclérosée en des traditions et hiérarchiquement stratifiée, peut-être jusqu'aux castes, jugera les événements selon des colorations catholique ou protestante, sunnite ou chiïte, brahmanique ou bouddhiste, qui annihilent vraisemblablement toute disposition naturelle à se considérer comme étant cocréativement responsable. Ces deux cas d'obédience, le matérialisme et le religieux, suffisent à montrer le principe des aberrations proportionnelles au défaut d'ouverture conceptuelle. Ou pour corollaire, **le travail qui, dans le libre arbitrage, a pour effet de diminuer des divergences d'opinion, est censé augmenter notre niveau de pertinence à la réalité.**

Tout spécialiste en sciences humaines, déclaré sérieux pour être artisan des méthodes dites "exactes" par lesquelles on chausse les œillères réduisant la réalité humaine aux seules preuves statistiques des conditionnements individuels par son environnement social, invoquera que ce sont là des présupposés sans fondement scientifique (entendons : non fondés sur des statistiques). Mais l'idée que je développe ici est justement que le procès des raisons surdétermine la logique du pourcentage constaté sur le terrain d'expérience, dès lors qu'il est possible de rencontrer, selon l'expression de Charles FORT, un athée à la messe, un cafard sur le Mont-blanc, et une noix de coco au Groenland.

Au reste, à démarquer information et savoir, POINCARÉ n'a-t-il pas dit judicieusement : «une collection de faits n'est pas plus une science, qu'un tas de

briques n'est une maison»? Le travail de la raison est certainement le meilleur garant contre les obscurantismes des dogmatiques tant religieuses que scientifiques. Plus particulièrement rapporté au sujet qui nous occupe, cela est à dire que la pensée contient le moyen de découvrir l'**ordre des choses**, d'une façon qui complète l'expérience (généralisation déduite depuis des cas particuliers). Autrement dit, c'est à admettre qu'on peut avoir l'intelligence de ce qui prédispose à l'ordre depuis l'induction dans le travail de la pensée des universaux rendant compte de singularités. Une sorte n'est pas à évincer l'autre, à la condition qu'on se réfère à des moyens propres; donc en faisant que l'intelligence de la complexité ne soit pas subrogée aux corrélations statistiques pour être déclarée valide. Dans son accointance à la complexité, le moyen statistique permet seulement de reprendre à son compte la logique du protocole d'expérience valide en physique, pour établir des **rapports de cause à effet**. Tout autre apparaît son application à des relations complexes. Elles impliquent non pas des transformations de cause à effet, mais des synergies. La corrélation statistique n'est susceptible que de refléter des situations particulières à des effets locaux. On en déduit abusivement des caractères universels par le biais du processus de généralisation s'appuyant sur des cas particuliers. De cela, les statistiques semblent plus ou moins spoliées dès lors qu'elles visent la preuve servant à confirmer des présupposés dans le principe de probation en faisant l'amalgame entre la causalité, et la coïncidence, depuis la corrélation statistique d'au moins deux évolutions covariantes (procédé dont on ne manque pas d'abuser en psychologie sociale).

Ce qui vient d'être montré suffit à démasquer les idées utilitaristes rapportées aux particularités d'époque et leurs espaces clos d'application. Le brassage des cultures, comme la conciliation des partis pris, coopère certainement à la croissance du libre parcours moyen individuel. À le favoriser, il y a lieu de retarder la clôture du prêt-à-porter mental spécifique d'une époque, en prenant conscience que ce sont des intérêts particuliers qui peuvent en être le moteur. C'est en ce sens qu'une pensée pragmatique tendra à surdéterminer son système de particularités, par des considérations toujours plus englobantes à en représenter la quintessence provisoire, dans le but de ne pas se fourvoyer en sclérosant des relativités dans une pseudo-absoluité. Car c'est bien là une schizophrénie de la quête du Graal des intellectuels de tous les temps: considérer la relativité expérientielle de ce qu'on formule à propos de la réalité, en même temps que tenir pour universels les axiomes véricitaires à leur propos. **Tenir pour non relativable en logique la notion de tiers exclu, quand on en considère le produit comme réfutable par l'expérience, ressemble à ce qu'en d'autres langues de bois on considère que c'est encore être vertueux que d'édulcorer les conséquences de mal faire, pourvu que le bien reste honoré.**

Dans la compréhension qu'on acquiert des diversités d'appréhension de la réalité, c'est avec le travail de sémasynthèse — en ce qu'il a pour effet de diminuer des divergences d'opinion — qu'apparaît présentement l'espoir de

plus d'efficacité à augmenter le niveau de pertinence à propos du monde. Son champ d'application n'a rien à envier à celui de l'analyse en science. En effet, si nous considérons l'élargissement culturel en cours d'actualisation à la dimension planétaire, il reste encore possible de devancer par la pensée ce mouvement en portant notre regard en avant de cette entreprise, alors que l'expérience ne peut être que silencieuse sur ce terrain là. Posons, en vue de l'obtention du plus petit dénominateur commun, les divergences fondamentales des prêts-à-porter intellectuels déjà évoqués :

- avec la déclaration depuis la position référentielle “A”, on prétend irréaliste toute connaissance non fondée sur l'expérience sensible (seules les preuves matérielles, dans le principe de mesure, peuvent nous édifier sur la réalité du monde) ;
- avec la déclaration depuis la position référentielle “B”, l'expérience sensorielle n'est à montrer les choses que dans leurs apparences manifestées (ce sont les idées qui, par le moyen de la raison spéculative, conduisent à connaître les lois de la nature) ;
- et avec la déclaration depuis la position référentielle “C”, une connaissance est véridique si elle se fonde sur le transcendant (seule la clairvoyance des révélations visant la fin des choses, par-delà leurs impulsions, surdétermine l'expérience qu'on a des agitations intermédiaires du monde).

Pour peu que mon lecteur se considère ne fût-ce qu'un petit moment libre de catéchèse au bénéfice de l'une de ces paroisses en particulier, il pourra opérer la synthèse requise par les divergences entre “A”, “B” et “C” en posant, aux termes près que :

- si les objets de notre expérience physique résultent d'un état de réalisation métamorphique (les propriétés que nous quantifions) ;
- si les sujets de notre expérience psychique résultent d'un état de maturité des mentalités (les significations par lesquelles nous nous qualifions) ;
- et si les oblates de notre expérience spirituelle résultent de relations à l'esprit (les valeurs qui décident de nos activités) ;

alors, les savoirs à **propos du réalisé**, et les croyances à **réaliser le potentialisé** sont deux moyens complémentaires d'appréhender la participation humaine dans la complexification progressive du réel.

Plus particulièrement, la connaissance susceptible d'un maximum d'efficacité de la personne participant de l'instance performantielle des transformations métamorphiques de l'Univers, semble se dégager de la synthèse entre une conscience perceptive, une conscience intellectuelle, et une conscience qu'on situe à hauteur de l'âme. Par cette approche, non seulement nous considérons l'intégrité de la personne, mais, de plus, nous ne la coupons pas des potentialités de son intégration cosmique.

Découlant de cette disposition, nous convenons que c'est le principe de personnalité qui, pour la personne humaine, est à relier le corps, le mental et l'esprit dans une unique expérience aux trois fondamentales contractuelles de la réalisation de la réalité. Depuis cette disposition, l'ordre physique (domaine de la matière et des réalisations corporelles), l'ordre psychique (domaine des

mentalités ainsi que des réalisations formelles), et l'ordre spirituel (domaine de l'esprit avec la formation des idéaux : ils sont comme une vue sur les archétypes du finalisable) sont surdéterminés par l'ordre personnel d'être, d'avoir et de faire à son altérité. Situation à mieux apercevoir qu'est du domaine des personnes le pouvoir de réalisation personnalisée, comme acteurs du monde, que surdétermine un plan suprapersonnel d'existence écrivant la pièce jouée à l'Univers : logos dont les mots sont des archétypes, modèles et patterns. En dernière analyse, nous pouvons définir le principe de la conscience d'un domaine particulier de la réalité de la manière que voici :

- avec le domaine physique, une chose est perçue comme propriété quantitativement si le système physique la manifestant interagit avec une organisation somatique (principe de la conscience des choses commençant, par hypothèse, avec le règne de la vie végétative) ;
- avec le domaine psychique, une signification est conçue à être qualifiable si le système psychique la manifestant interagit avec une organisation mentale (principe de la conscience du signifié, qui commence par hypothèse avec le règne de la vie dite animée) ;
- avec le domaine spirituel, la valeur d'une vertu est entendue si une organisation spirituelle manifeste une prévenante clairvoyance des finalités depuis des effets vectorialisateurs sur l'activité qualificative (ce qui est autre que prévoir des conséquences actales depuis les seuls moyens rétroactifs). En sorte que la proactivité n'est susceptible d'interférer qu'entre esprits, depuis le principe d'une conscience des idéaux, qu'on suppose commencer avec le règne de l'esprit.

Voilà qui mélange tout à rien, penseront certains : et le rationnel et l'irrationnel. La non ségrégation des genres après leur différenciation est en effet suspecte aux regards des intellectuels de bon aloi, ce qui fait qu'il *n'est pas scientifique* de poser une interrelation entre le su, ce auquel on croit, et la foi à permettre de stimuler la personnalité. Aussi me faut-il encore tenter de me justifier de cette cuisine-là.

0.26 Concilier croyances et savoirs

Après le magnifique aboutissement d'une méthodologie analytique en science, peut poindre la conviction qu'une pensée synthétisante possède aujourd'hui la possibilité de construire des ponts conduisant de la physique à la métaphysique. En sorte qu'il devienne possible de découvrir le lieu commun entre la connaissance des propriétés conférées à l'état réalisé et la clairvoyance de ce qui est à réaliser en direction d'un achèvement de l'instance performative épuisant progressivement des potentialités de perfectionnement. Cette disposition contient l'espoir d'améliorer les relations entre l'Univers et l'humanité. Un nouveau défi surgit ainsi à l'horizon de la race des découvreurs, afin de rendre possible l'avènement d'une métascience. La métascience en tant qu'émergence de la mission technoscientifique, en raison de son insuffisance à rendre compte du monde. Rapprochons les deux thèmes :

science

— son propos: les aspects physiques de la réalité, l'étude de la nature naturée;
— son rôle: accroître le savoir à propos du déjà réalisé de l'instance performative du monde, autorisant de prédire la reconduction des phénomènes depuis la compréhension des conséquences du principe de réaction. On y descend les strates d'organisation en direction d'une ultime atomicité (au sens hellénique de substrat insécable), en partant de la réalité anthropomorphique considérée comme terme supérieur d'une complexification accessible par expérience exocosmique.

métascience

— son propos: les aspects métaphysiques du réel, l'étude d'une nature naturante;
— son rôle: chercher à connaître les finalités épuisant les potentialités de perfectionnement, jusqu'à pouvoir produire la prédication des progrès en devenirs et en acquisitions au monde. Par symétrie complétant l'acte scientifique, le chercheur peut avantageusement progresser des universaux aux singularités individuées, guidé par une méthodologie inductiviste appliquée aux systèmes susceptibles de transcender, en direction d'une unicité existentielle, le niveau anthropomorphique de réalité: le superstrat duquel dérive l'ensemble des attributions déléguées aux parties s'organisant de strate en strate jusqu'au niveau de complexité humaine.

De la coordination des deux formes complémentaires d'appréhension devrait apparaître la conception synthétique d'une réalité une et entière. Nous savons maintenant d'expérience que le cosmos progresse. Ce constat vient du jugement appliqué à différents états passés du monde, par rapport à son actualisation. Mais pourquoi cette évolution, quelle en est la raison et en vue de quel but elle advient? On ne peut y répondre que par l'examen des conditions futures du monde soumises à cela vers lequel convergent et sont susceptibles d'aboutir les progressions épuisant des potentialités de perfectionnement. Le propos métascientifique, en tant qu'il vient à la suite du propos scientifique, a dans son champ le domaine des réalités métaphysiques, en continuité de l'expérience physique du monde. On sait que le positivisme s'est développé en opposition au pouvoir d'église fondé sur des traditions métaphysiques. Usant de son moyen à l'encontre de cette opposition, l'effet attendu des découvreurs était alors de caractériser plus aisément le discours objectif sur la physique du monde. Maintenant que ce discours est bien discriminé et qu'il se trouve sorti des contradictoires aux objets de la métaphysique, HEGEL qui ébaucha la dialectique dont la formule brute représente:

thèse • antithèse → synthèse

nous invite à surdéterminer les discriminés contradictoires, par leurs contractualités; afin que devienne possible le rapport des deux discours, encore tenus pour antinomiques, en partant de l'expression:

métascience = physique • métaphysique

La raison appliquée à la connaissance des choses par l'expérience, trouve naturellement sa suite dans le raisonnement spéculatif, créatif par entende-

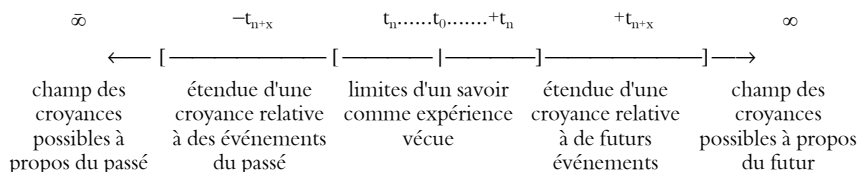
ment et imaginaire soumis à rationalité, jusqu'à concevoir la complexification. C'est investir la métaphysique à la suite de la physique en se servant des acquis scientifiques comme levier à soutenir son dépassement métascientifique. Il est en effet clair que l'ordre est d'abord de circonscrire le devenir du monde par la sensibilité, avant de lui donner sens; ce qui, étant obtenu, permet dès lors de mieux apercevoir le but, jusqu'à la connaissance participée de celui-ci.

0.27 *Croyances et savoirs participent également du métabolisme psychique*

Depuis le parcours développé plus avant, j'en arrive au plus délicat de mon introduction pour une métascience, et c'est ce concept de synthèse qui me permettra de conclure. Le plus délicat, parce que si le savoir grandit de nos doutes à propos du monde, quand, à l'encontre, ce auquel on croit s'approfondit dans la confiance en ce qui nous transcende depuis de clairvoyantes introspections, il nous faut garantir la validité de ce dont on prend conscience en conciliant inférences introspectives et expériences extraceptives.

Dans l'équation du propos, le travail mental peut entraîner un surcroît de savoir, comme améliorer l'état d'une croyance. Si les deux sortes de résultats sont censées représenter des fonctions spécifiques —la qualification depuis des savoirs, et la dynamique de cette qualification depuis des croyances—, alors il est possible d'en rendre compte selon les composantes de la flèche du temporel. Par suite de confrontations actualisées, les idéaux issus du “croire” concernent plus évidemment des potentialités en devenir, quand le “savoir” scrute l'état de réalisation depuis l'examen des événements passés, et en vue de qualifications: le savoir-faire réalisateur répondant depuis des actes à des effets attendus. Mais d'un point de vue épistémologique, l'information sur le monde qui constitue la substance du savoir, et l'entendement qui aménage celle des croyances, **peuvent également passer par le crible de la juridiction véridictive appliquée à l'examen des apparences**. Ce qui fait que chacun a de cela la faculté de savoir ou d'ignorer ce qui est à portée opératoire, de croire ou de ne pas croire ce qui, hors portée opératoire, est censé être advenu, comme advenir. Ces choses étant dites pour générer des significations depuis des discriminants sémantiques dont les termes sont déjà en usage, nous les relierons de la façon que voici:

ensemble exhaustif de l'appréhension du temporalisable



Tel qu'une connaissance d'**espèce relative** (en tant que réputée en cours de formation) résulte du rapport cartésien obtenu entre les contenus distingués le long de la flèche des temporalisations de l'instance performative de

réalisation. Au mieux, donc, l'opinion que l'on se fait sur la réalité se fonde sur une expérience vécue, complétée par l'induction des potentialités futures du monde, qu'on relie aux croyances subjectives d'une expérience indirecte à propos des témoignages du passé.

Même dans le discours contemporain le plus rigoureux, une connotation péjorative place le savoir comme seul digne de confiance. Pourtant, une signification de taille échappe à ceux qui prouvent ce préjugé, c'est qu'**on peut toujours croire et savoir telle chose par conviction, ou bien dubitativement**. Ce ne sont donc pas ces sanctionnements du jugement qui sont propres à communiquer leur créance à l'un des termes en particulier, si le su et le cru constituent, au sens pratique, **le champ des possibles qualifications de soi à l'Univers**. Aussi la connaissance reliant le déduit à l'induit possède une certaine vraisemblance communicable, qu'on peut tous éprouver, bien que certains la rejettent tandis que d'autres l'acceptent. L'opinion résultant du jugement individuel a de cela la capacité de modifier le contenu épistémique collectif, mais dans le sens d'une pertinence qualificative aux objectifs communs d'agir: ce n'est pas ce qui est su et cru qui décidera des conduites humaines, puisque ces conduites investissent des valeurs d'action.

Ce auquel on croit n'en agit pas moins ainsi qu'un catalyseur, en révélant à la conscience le champ de nos possibles déterminations. Et, de cela, il est important de remarquer que les possibilités de l'implication actorielle de soi sont restreintes à la fraction retenue pour être croyable dans l'opinion qu'on se fait à propos de la réalité. En effet, comme on ne peut se déterminer à participer qu'en rapport à la fraction de réalité qu'on croit possible d'être, c'est exclure du champ des valeurs d'action cela auquel on applique le caractère de viduité, dans la logique du tiers exclu. En sorte que la fonction de criblage effectuée depuis le travail mental, dont le jugement discrimine des limites et opère des choix dans les “**nutriments**” présentés à la conscience, délimite ce auquel l'agent d'un savoir-faire est disposé à participer, car:

Dans l'économie du travail mental, le penseur circonscrit les seuls “matériaux trophiques” incorporables aux états de son savoir et de sa croyance, dans l'expression d'un libre-arbitre et en tant qu'effet d'une libre façon d'agir.

L'information seule — même dans l'hypothèse de l'égalité et de l'identité du senti par chacun (ce qui n'est vraisemblablement pas le cas) —, ne modifie pas la nature du personnellement tenu comme exploitable depuis le principe d'opinion. En ce sens que l'information mémorisée n'apparaît pouvoir devenir croyance, ou savoir, que dans la mesure où elle se trouve réticulée aux connaissances à propos des réalités depuis des efforts mentaux **soumis à des dispositions intérieures**. En sorte qu'une décision en conscience, succédant à un essai mental de réticulation, pour être susceptible d'améliorer un état signifiant, apparaît nécessaire afin d'assurer le transfert depuis le lieu de l'information mémorisée, à celui d'une potentialité qualificatrice.

Cet arrangement a pour conséquence la plus immédiate que l'animation d'un savoir-faire se pose tout à la fois comme résultat scalaire et vectoriel. Autrement dit, l'animation d'un savoir-faire se trouve soumise à une volonté déterminatrice, autant dans sa dimension, que dans son contenu. La mémoire labile, en laquelle on maintient ou l'on efface des informations en fonction de leurs intérêts individuels, n'est pas étrangère en cela aux connaissances que l'on construit selon une sélection volontaire, représentative des déterminations de soi.

Une autre conséquence de cette liberté de choix dans la formation du conscientialisé: que ce auquel on croit soit tenu pour vraisemblable, n'implique pas de tenir pour impossible ce qui est extérieur au clôturé. Ce n'est pas le lieu d'en apporter la démonstration ici, mais nous montrerons ultérieurement, à l'éclairage d'une sémiotique soumise à la théorie des ensembles, que tenir "x" pour vrai, n'implique pas de tenir "non-x" pour faux. Pour l'immédiat, il me suffit de faire apparaître qu'avec l'habitude d'appliquer l'étiquette "incroyable" aux témoignages exclus par conviction, l'option d'intention a pour effet de déterminer la frontière des possibles qualifications de soi.

Le critère de sélection des informations n'apparaît pas dépendre de la vérité de l'informant, mais plutôt d'une induction semblable à ce que serait un centre de gravité sélectif, à proportion de ce en quoi l'information profite au système paradigmatique du savoir d'accueil. En cela, le **verdict d'incrédulité** répond à la décision d'une procédure jugeante de non inclusion au savoir issu d'informants rencontrés, ou recherchés (qu'on étend à leurs témoignages, en raison du principe de communication) depuis le **sanctionnement d'impossibilité**; tel que l'inverse représente un **verdict de crédulité** coïncidant au cas du **sanctionnement logique de nécessité**. Cependant qu'estimer la **crédibilité** de ce qui se prête à procédure jugeante revient à accorder une confiance dubitative procédant du **possible**, en considération de la relativité intrinsèque, autant des savoirs, que des croyances, sur le site des événements de l'instance performative du monde. Ce choix, qui semble le meilleur, se justifie de ce que pour concevoir une composition de choses de laquelle ressort un nouvel élément de signification, il faut que l'informant soit tenu à disposition opératoire en répondant au prédicat de possibilité. Accroissant savoirs et croyances depuis cette mesure, nous postulons sur **la possibilité véridictive, appliquée relativement, à l'altérité du tenu pour vraisemblable dans la clôture épistémique, et non à son impossibilité, ainsi qu'il ressort de la logique binaire tenant au tiers exclu, depuis les ceillères à arrêter l'opinion par conviction.**

L'entiereté du contenu de l'instance performative du monde répond au prédicat de possibilité, en ce sens que tout le temps que dureront les transformations du contenu métamorphique de l'Univers, nous ne pouvons considérer la moindre chose comme arrivant par nécessité, sans contradiction aux prémisses posant la déclaration de son devenir et son acquisition selon des

conditions. Le prédicat de nécessité n'est applicable, en toute rigueur, qu'au contenu du continuum complémentaire au nôtre qui, lui, est posé pour être unicitairement absolu, infini et immanent. Je ne fais que signaler la chose, puisque la démonstration de cette disposition depuis la logique en usage ne peut être entreprise dans les limites de cette introduction. Mais si j'en parle, c'est en raison qu'au plan philosophique, l'incidence de cette disposition prend une importance capitale, car il apparaîtra que la procédure jugeante de l'agent d'un savoir, duquel advient tout savoir-faire orienté selon des déterminations personnelles, n'est pas entièrement formée sur des conditions extérieures. Ou, encore, que si ce sont bien des **matériaux psychiques** qui sont pris sur l'environnement (principe de la trophicité des informations par les mentalités), c'est l'activité tropique, appliquée aux dits matériaux, par le travail mental qui construit un savoir (processus d'assimilation) en vue d'une dépense : le qualificativement fait à l'environnement.

D'où l'on peut déduire que, puisqu'on ne saurait prendre des dispositions que vis-à-vis de ce qu'on pense être possible, avoir pour opinion que tout est possible produit l'état dispositionnel préparant à l'examen de l'ensemble des éventualités. En effet, construisant par conviction ce auquel on croit en répondant à des sanctions d'impossibilité, ce qui est ainsi tenu pour impossible, s'il advient cependant, diminue d'autant les possibilités participatives par suite d'inaptitudes pour cause d'imprévoyance. Cependant que ce qu'on tient pour possible sur le lieu des transformations métamorphiques, s'il n'advient pas, laisse nos présomptions sans utilité pratique. Ce niveau de réflexion considère ni plus ni moins le pari de PASCAL à propos du domaine métaphysique. Relativement aux événements du monde, il relève d'une bonne économie dans la progression du travail mental, tenant à disposition du jugement ce qui répond au prédicat de possibilité.

Si la totalité des événements possibles sont inclus dans les éléments croyables présentés au travail intellectuel, alors nous pouvons soutenir que le défaut d'opinion n'est nullement de trop accorder de crédit aux témoignages propriatifs, qualificatifs, et virtuels, mais, à l'encontre, de ne jamais accorder suffisamment de crédit, sans que cette disposition puisse se confondre, ni avec un mouvement d'incrédulité, ni avec un mouvement de crédulité. Car dans le procès en lequel le juge sanctionne l'état d'**apparence du manifesté** au travers des événements de l'authentification propriative, de la véracité qualificative et de la vérité virtuelle, ou encore en ce qui est des trois unis en tant que véridicité proprioqualivalorielle, les preuves manifestées, comme les preuves avancées, sont produites **seulement en vue de diminuer le niveau d'incertitude en ce qui est de la distance aux fins d'être et d'avoir**. En référence aux événements de notre continuum spécifique des devenir et des acquisitions, c'est aux apparences d'être dans le devenir, ainsi qu'aux apparences d'avoir dans les acquisitions, que s'applique notre crédit attributif.

Cette disposition, déjà évoquée en fin de § 0.7, fait référence à l'analogie montrant que l'état de construction de ce qui devient bateau, ou voiture,

reçoit des attributions performatives communes avec les activités de meulage, de soudure, de mise en forme, etc., autres que les attributions attendues de leur achèvement, puisqu'il s'agit alors de compétences propres, en particulier applicables à tel bateau et à telle voiture. Cela étant dit en sorte que ce soit bien seulement les choses d'un continuum spécifique des compétences qui reçoivent nos attributions d'être avec un avoir, dans le rapport aux conditions complémentaires de nécessité, ainsi que de contingence existentielle.

Examinons, par exemple, le crédit de véracité susceptible d'être accordé entre agents d'un savoir-faire, relativement à ce qu'on sait être fait. En tant que le critère de véracité ne s'applique pas comme un calque sur ce qu'on manifeste, nous conviendrons, sans difficulté, que la manifestation du sujet qualifiant ne contient pas la preuve de sa véracité, mais sa présomption estimée depuis des propriétés manifestées. Cela pour la bonne raison qu'il est toujours possible, depuis des **apparences manifestées**, de faire apparaître l'opposé d'une disposition arrêtée dans la volonté de tromper, ou dans le dessein d'induire en erreur, relativement à des mobiles cachés. C'est ainsi que sur le site des performances, chacun peut, grâce à des moyens de simulation appropriés (pouvant du reste n'être pas conscients), induire l'inclination d'un état préalable d'indécision, comme affermir et consolider des dispositions intérieures. Mais cela ne peut se faire hors le consentement de l'informé dès lors que l'on tient pour fonctionnel le libre-arbitre interpréteur. Par conséquent, les preuves avancées, comme les preuves manifestées, qu'elles soient vraies ou bien fausses, peuvent consister en des moyens manipulateurs **des consciences investies dans l'apparence des choses**, auprès de ceux pour qui l'apparence suffit et qui, conséquemment, se satisfont de la preuve sensible, sinon du convenu à son propos.

Pour ceux-là —mais loin de moi de chercher à les en dissuader, conscient du choix qu'on a de croire selon des besoins propres— le concept véridictif de preuve, tant de la sorte avancée que de la sorte manifestée, sous-entend d'accorder dogmatiquement aux déterminés propriatifs la faculté d'avoir généré nos déterminations qualificatives, contre toute logique sémiotique. Dans les théories de la génération spontanée basée sur la croyance en l'auto-organisation du contenu de la nature, on accorde en effet implicitement à l'antécédent propriatif des choses matérielles le pouvoir de produire la succession qualificative des êtres. Cette disposition entend que le caractère de non-être contient la faculté de faire-être, quand le plus infime des attributs communiqués à la condition de néantité, en dénature le sens. L'opposé au non-être est l'ÊTRE, c'est-à-dire l'ÊTRE de sorte inconditionnable, hors instance performative de devenir, et de qui seul peut advenir, ou bien se trouver généré, les multiples disséminations conditionnelles de devenir, ainsi qu'on en conviendra mieux à l'examen du contenu des différents continuums d'existence, une fois qu'on les aura soumis à la théorie des ensembles en respectant les sémanticités du propos.

0.28 Conclusion à justifier le propos d'une métascience

Force est de considérer plusieurs sources valides de connaissance. L'expérience commune est venue première au cours des âges. Toujours individuelle, ne se prêtant pas à description, souvent à rester informelle, elle se transmet difficilement hors initiation et depuis l'apprentissage.

Ensuite le savoir scientifique vise la systémation descriptive et théorique déduite des phénomènes de la nature. Ce savoir trouve ses limites pour cause qu'est seulement mesurable le contenu actualisé d'un environnement à portée opératoire. Si les instruments peuvent sonder l'espace de l'infiniment petit à l'infiniment grand, les incursions dans le temps tiennent aux seules traces du passé conservées dans l'actualisé. Conséquence, on ne peut scientifiquement relier les progressions cosmiques à une entièresité qui soit à considérer l'ensemblement des réalités réalisées, aux potentialités de réalisation. Ce qui fait que la connaissance allant des causes premières aux finalités des transformations cosmiques, en échappant à la perspicacité scientifique, reste encore aujourd'hui du domaine des croyances religieuses et des superstitions.

Aux fins de dépasser la connaissance des cas particuliers des discontinuités discrètes d'être, d'avoir et de faire, nous avons à construire une métascience compénétrant le continuum des continuités existentielles aphénoménique complémentaires. Cette ouverture de pensée hors le mesurable et le descriptible, s'appuie sur l'analysé et le déduit pour considérer, par les moyens de l'induction et des synthèses, la complexification des singularisations possibles depuis des universaux. Défini dans la continuité du propos scientifique, le projet d'une métascience reste la tentative de rapprocher le croyable du savoir, comme prochaine étape nécessaire à l'évolution paradigmatique de l'humanité, en posant la condition d'une nature naturée naturante entre une nature naturée et une nature innaturée naturante.

J'ai tenté de montrer que c'est pour cause du principe de décision que les modèles mentaux font la particularité des époques civilisatrices, à progresser **dans le temps**, comme ce sont les variantes de ces mêmes modèles mentaux qui, pour une même époque, sont à différencier **dans l'espace** des cultures entre elles. Dans les deux cas, notons bien que ce sont des représentations paradigmatiques différentes qui sont formées à propos de références communes.

Comme maillon d'une réalité se complexifiant entre l'infra corpusculaire et l'Univers considéré potentiellement comme un tout, la nature humaine apparaît une réalité mixte reliant le plan des choses au plan divin, en tant que son substrat repose sur un métabolisme physico-chimique d'origine animale, quand sa métabolisation psychique à soutenir son anima infère l'existence d'un substrat spirituel. Cela est posé dans le sens où la réalité d'être ajoutée à la réalité de chose, quand l'être n'épuise pas le possible. Nous en tiendrons pour simple preuve les lacunes à ne pouvoir cerner la nature des êtres depuis les seules propriétés afférentes aux choses, ni celle des êtres à rendre compte d'une entièresité *in extenso*, existentiellement indépassable.

Parmi les espèces vivantes, l'anthropogenèse se distingue dès l'origine par une spécificité religieuse; en tant que même si les facultés intellectuelles sont exaltées chez l'homo sapiens plus que dans toute autre espèce, ce qui singularise l'espèce humaine est le phénomène religieux. Comme la doctrine du réductionnisme physicaliste s'impose en science ainsi qu'un dogme à nier une réalité en extension des seuls phénomènes physiques, la progression des connaissances exige de reconnaître, *a minima*, la possibilité d'une métascience surajoutant à la preuve physique tenant à la phénoménologie des corps dans l'espace, la validité des preuves heuristiques de la logique spéculative appliquée aux progressions dans le temps d'une phénoménie spirituelle complémentaire.

On sait que parmi l'ensemblement des modes valides de la logique syllogistique, le seul mode pris en considération en science est la figure de base notée en logique moderne "*a, a, a*" (le Barbara de la scolastique). Tout autre raisonnement n'est pas stricto sensu scientifique, dès lors que la vérité en science est déduite des seules propriétés physiques à portée opératoire. Pour s'arrêter à la **vérité de fait**, opportunément aux seules manifestations physiques qui sont à portée opératoire, le contenu des sciences progresse par inclusion d'évaluations conjecturelles (propositions dont on ignore encore la démonstration) soumises à la conjoncture (rencontre des circonstances). Tout en usant de la logique pour construire des théories reliant les phénomènes entre eux, les conséquences heuristiques du raisonnement fondé sur la validité formelle susceptible d'épuiser les possibilités combinatoires sont rejetées du protocole scientifique. Or, parmi celles-ci sont notamment les résultats apodictiques du raisonnement (vérités nécessaires par déduction). En sorte que, même à ne pas avancer des vérités métaphysiques ressortant comme nécessaires par déduction logique, c'est jusqu'à l'axiome sur l'agrandissement indéfini de la suite des nombres qui se doit de rester indéfiniment à l'état hypothétique, n'ayant aucune possibilité de l'actualiser pour faire la preuve de sa conjecture. Dans le modèle contemporain, c'est donc bien dans les limites du plan physique des manifestations qu'on se suffit à représenter la réalité. En rester là peut être raisonnablement considéré comme l'effet d'un ostracisme doctrinal se contentant par dogme d'écarter la logique formelle à n'être pas décisive dans l'exploration de ce qui est susceptible d'exister en prolongement des possibilités d'expérience. Mais il y a plus encore. À réduire le concept de tangibilité aux seules propriétés actales, c'est grever encore le champ du réel des aspects qualificatifs et vertuels, qui participent également de l'instance performative de l'Univers, en raison de ce que ce qui caractérise l'événement humain n'est pas séparable de l'événement Univers. Par pragmatique, donc, quand une partie de l'humanité cherchera une nouvelle dimension conscientielle dépassant la seule phénoménologie physique, un autre regard s'imposera à elle comme conséquence.

Et dans l'attente, considérons ce que voici. Dans les degrés de la diversification des autorités, il est aisé de faire apparaître que depuis la fonction de "dire ce qui est" la science hérita du clergé religieux son rôle auprès des

gouvernements pour induire “ce qu'il convient de faire”. Ainsi l'individu socius est-il invité à obéir aux lois de la nature, après avoir été enjoint d'obéir aux lois de Dieu. Le résultat sans doute le plus dommageable d'une séparation entre croyances et savoirs est que pour avoir passé en second le vécu individuel, la religion vise l'aliénation qui représente un déni du corporel quand, faisant fi du libre-arbitre en mettant en relief le conditionnement humain par son milieu et ses origines, le matérialisme s'impose comme un déni d'âme.

Jadis, on séparait la nature entre la Terre où les choses étaient corruptibles, et le ciel qui, avec la sphère des fixes, contenait toute existence immuable. Avec l'avènement des sciences, on sait maintenant que le cosmos est, tout comme la Terre, en rien immuable. Mais cela ne nous empêche pas de séparer encore doctement la planète Terre en ce que l'humanité peut agir sur son environnement, le modeler à sa convenance, du reste de l'Univers réduit à suivre aveuglément le cours des transformations de cause à effet. Il faudra donc une évolution ultérieure des consciences pour qu'il devienne évidant et signifiant que le processus de l'Univers repose aussi sur les occasions d'en réaliser les potentialités depuis des activités qualifiées avec effets attendus.

APPEL À NEURONES LIBRES

0.29 *Un peu de prospective en vue d'une nouvelle évolution des idées*

Du côté de l'Atlantique où sont les rivages de l'Ancien Monde, les premières voitures démarrèrent à l'aide d'un “starter”, et à l'aide d'un “étrangleur”, côté Nouveau Monde. Les deux variantes fonctionnèrent : ils n'étaient que des moyens techniques différents pour obtenir un même résultat. Pour démarrer le moteur d'un Observatoire des idées nouvelles susceptibles d'insuffler le désir de concevoir moins chichement qu'avec les sciences la complexité du monde sont aussi deux choix semblables. En attendant que ce moteur là chauffe, faut-il un mélange surabondant d'idées, ou au contraire en réduire la profusion ? J'ai tenté de montrer, avec la présente *Introduction pour une méta-science*, ce en quoi une opération de dépoussiérage des mentalités auxquelles adhèrent tant d'idées reçues était nécessaire. Se libérer de dogmatique et d'endoctrinement est la condition pour que l'aventure des idées continue. Plus particulièrement, il me semble crucial qu'on cesse de scientifiquement réduire ce qui caractérise les êtres à la nature des choses matérielles.

Chercher par cette disposition à prévoir ce qui caractérisera le paradigme de la prochaine époque civilisatrice ? Non ! Mais l'on sait qu'à la suite du génie métaphysique des plus grands de l'Antiquité, une période d'obscurantisme s'ensuivit avec les théologies médiévales qui furent à seulement faire autorité, sauf flambeaux hautement portés par quelques studieux veilleurs. Si l'on en sortit, c'est grâce à quelques irréductibles qui firent école à positiver en observant, par eux-mêmes, la nature, plutôt que de suivre des idées reçues. L'avènement scientifique s'ensuivit comme école d'interprétation selon les meilleures conventions de la logique épistémique axée sur la phénoménologie de la nature. Connaîtrons-nous de nouveau pendant un temps une stase de l'intellection, cette fois sous l'autorité des tenants du matérialisme ? C'est que la roue tourne encore et, de ces temps alternant des reculs aux accélérations, il est toujours aussi malaisé d'en apercevoir les moments forts depuis des dispositions personnelles, pour cause de s'y retrouver à la fois juge et partie. Nombre de gens tiennent aujourd'hui, dans la fixation du prêt-à-penser moderne, que la pensée ne peut plus innover ses moyens à dépasser l'encadrement des protocoles scientifiques, maintenant qu'ils sont arrivés au stade de leur maturité. Je suis de ceux qui n'en ont pas le sentiment : l'évolution peut stagner, mais il n'y a aucune raison pour qu'elle s'arrête. L'histoire dira au futur s'il nous aura fallu passer pour aller plus loin par une nouvelle nuit et ses occultes

intermédiaires —et dans ce cas, s'il se sera trouvé quelques porteurs de flambeaux éclairant le chemin vers de nouvelles aventures de la pensée—, ou si, éclipsant cet interlude, une métascience aura pu trouver sa place, ayant acquis droit de cité sans rejet de greffe du corps social actuel.

Qu'en attendre? Devant la quasi impossibilité de faire muter des systèmes répliqueurs de penseurs au sein des institutions —ils ne peuvent en effet que produire des copies d'eux-mêmes—, pourquoi ne pas tenter l'ajout de quelques gènes étrangers à éviter la consanguinité chez certains chercheurs qui, pour avoir déjà perdu la faculté d'interpréter au-delà le formalisme reçu dans l'un des moules institutionnels contemporains, ne sont pas encore fossilisés par la routine? C'est à espérer que, parmi les mentalités mutantes, les plus aptes à survivre seront capables de fécondité. Sur elles repose le savoir-faire susceptible de négocier l'herméneutique à médiatiser une école de pensée nouvelle. Examinons quelques prémisses à la rendre possible. Et tout d'abord celle-ci: considérer que les êtres ne sont pas comme les choses. La nécessité d'une métascience se tient là. C'est une vérité du sens commun. Or, pour qu'un engagement de la pensée ne puisse plus s'entreprendre au-delà la méthodologie scientifique, il faudrait que par elle on ne se suffise pas d'exclure, ni de réduire aux seuls aspects physiques, la réalité complexe du monde. Mais pour cause d'aborder l'être par son substrat, le scientifique se suffit d'en réduire la nature à celui-ci. Quant aux religieux, ils ne représentent qu'une échappatoire du propos, puisqu'à l'opposé, ils suspendent l'existence des êtres à l'autorité de croyances dispersées dans les traditions séculaires.

Une dimension manquante, donc, entre matérialisme et idéalisme. La nature de l'être est certainement de cela à rechercher dans une approche médiologique à découvrir sa propre réalité contractuelle des extrêmes: le spirituel et le matériel. Quel est ce mixte? PLATON, dissertant sur le conflit entre le matérialisme des amis du perçu par les corps et l'idéalisme des amis du conçu par les esprits, osa définir l'être en ce que celui-ci est mû, à l'image des dieux, depuis le pouvoir qu'il a d'agir sur des puissances spécifiques de l'ordre des choses matérielles. Plus particulièrement, que la hiérarchie des êtres concerne des qualifications limitées et distribuées, tenant au pouvoir spirituel transitant par les êtres, depuis leur dynamique propre soumise au principe de valeur. Le prédicat qualificatif surdétermine alors le processus de réalisation des choses, les puissances physiques décidant du seul prédicat de propriété dans les objets réalisés.

L'idée n'est pas d'un niveau aussi simpliste qu'on voudrait bien qu'il soit afin de moins déranger des vues extrémistes. Écoutons encore l'étranger dialoguant avec Théétète dans *Le Sophiste*, PLATON, 242: «certaines Muses d'Ionie, et, plus tard, de Sicile, se sont dit que le plus sûr était d'entrelacer l'une à l'autre de ces conceptions et de dire que l'Être est à la fois multiple et un; que, d'autre part, ce qui l'unit en un tout individué, c'est à la fois l'amitié et l'inimitié...» N'est-ce pas une invitation à considérer qu'à la fois l'un et l'autre fait référence à ce qu'on peut, depuis l'esprit, apercevoir de l'union de la thèse à l'antithèse, pour

surdéterminer ce qui résulte alternativement de l'un ou l'autre des aspects séparés dans le senti? C'est que dans le contexte de son épistème progressivement formé entre pâtre et agir, il apparaît que l'être reçoit sa mouvance d'un autre être, à la façon qu'un objet reçoit son impulsion d'un autre objet, mais à viser l'union, l'ordre et l'organisation, comme agent réalisateur. Cette disposition tient conséquemment à la nature du médiateur conscientiel entre les êtres, dans le sens où (idem, 248) «[...] le fait de connaître, ou celui d'être connu, est-ce à votre dire, action, ou bien passion, ou l'un et l'autre ensemble, ou bien cela participe-t-il ni de l'un et ni de l'autre?», nous conduit à déduire que dès lors que le fait de connaître ou d'être connu est pâtre, se faire connaître et donner à connaître est agir.

Attendez! Il faut un petit développement, même si, comme pour le guignolet, la recommandation “à consommer avec modération” peut toujours se trouver de mise pour éviter les méfaits de quelques vapeurs de métaphysique.

Nous avons à distinguer de fait, et pas uniquement en droit, la nature des êtres, de celle des choses. Et il paraît amusant de tenter de le faire à discriminer entre les étymologies des termes “savoir” et “connaître”, pour montrer qu'il est possible de cumuler du savoir dans un ordinateur et sur les rayons d'une bibliothèque, mais cela seulement. L'être, comme être-là, incarné, est tout d'abord conscience soumise à l'activité de **savoir**. Mais ce savoir apparaît comme aliment du premier âge, en tant qu'il précède une **connaissance** tenant à la possible assimilation du savoir ingurgité. Et, dans ce cas, autant les plus prégnants aspects consistant à “faire savoir” sont action quand “apprendre” est pâtre, autant l'acte de connaître, qui implique par l'intention une pénétration psychique du préalablement donné à penser, se situe à l'opposé du pathos. Ce que nous pouvons apercevoir au travers les étymologies des deux termes. À circonscrire ces mouvances d'être entre agir et pâtre, l'évolution des termes en montrent déjà le métabolisme spécifique sous-jacent. En effet, la transformation du signifié “savoir”, avec le sens de couper, désigne une phase **essentiellement analytique** du travail mental, quand la “connaissance”, depuis sa racine indo-européenne, reporte à l'acte de pénétrer, relié à la notion de naître —comme résultat d'une transformation interne. On retrouve ce sens, du reste inchangé, par exemple avec les traductions successives de la cosmogonie de Moïse: Adam “connut” Ève, de l'hébreu *yada* qui signifia “pénétrer”, avant de prendre le sens de “connaître” en impliquant la faculté volitive. Pour faire court, le savoir se pose comme agrégation cérébralisée d'informations, substrat prenant forme avec les concepts mentaux, quand la connaissance, soumise à une synthèse interne répondant à des besoins métaboliques individuels depuis l'intention, génère la psyché, ce qui correspond alors bien à naître de surcroît. Dans l'Antiquité grecque, le «Connais-toi toi-même» avait encore le sens indissociable de «pénètre en toi», à compléter le regard informant porté alentour.

Au reste, le sens épistémiquement masticatoire tenant à la forme alimentaire du savoir, du su, et du à savoir, auquel adhère en science la capacité de

“pouvoir affirmer” un discours à propos du monde, vient du latin *sapere*, désignant le goûteux: “avoir saveur”. En ce sens, il s'agit bien de faire mentalement suite au sensible. C'est à illustrer au mieux que mentalement chacun s'alimente à la table d'hôte —l'exocosme—, partageant dans la convivialité le savoir accumulable, qu'on peut mettre en réserve et redistribuer. Ce qui n'est pas le cas de la connaissance, au grand jamais! La connaissance, elle, peut être initiée depuis des catalyseurs appropriés, mais ne se distribue pas! Elle se tient au-delà le niveau appropriatif des besoins métaboliques de chacun et pour lesquels il y a bien goût, mais rien encore d'assimilé. L'acte de connaître, au fur et à mesure des “pénétrations” intériorisées, nécessite de toucher profondément par la pensée ce qu'on a ramené depuis le perçu, puis conçu. On dit de cela “avoir l'esprit pénétrant”. Mais c'est à n'être pas plus coupé d'un rapport aux événements arrivant à l'extérieur de soi, qu'à ceux d'une intériorité occupée d'organiser le vécu pour cause de vie psychique. Tout ceci est à montrer que depuis la conception décidant des orbes conscients de la psyché, à l'interface du mentalisé avec le travail cérébral et de l'anémique avec le “travail” en esprit, l'être assimile les constituants formateurs de sa nature mixte, qu'on peut définir par la relation dont la formule brute est:

perception → réflexion ↗

Psychisme → être

aperception → entendement ↖

D'où l'impérieux besoin d'une manière d'art à établir la connexion entre matérialisme et idéalisme. La mise sous tension résultante est à permettre, au centre de soi, entre exocosme et endocosme, une connaissance issue du flux arrivant à la jonction du réfléchi mental depuis le perçu et l'entendement de ce qu'on aperçoit par l'esprit.

Beaucoup d'animaux communiquent. Il semble qu'aucun n'a la faculté de symboliser. Techniques, arts, religions, ne sont pas sans imagination. Cette faculté apparue chez l'Homo habilis, mais exaltée avec sapiens sapiens (savant et sage) fait que chacun peut maintenant commencer de maîtriser sa destinée en **apprenant à apprendre**, en plus de simplement apprendre par acquisition d'expérience (sanction des essais entre erreurs et réussites).

Pour naître fragile, désarmé, nu, et avec des organes sensoriels amoindris par rapport aux autres espèces animales, l'imagination est la base de la faculté d'adaptation exaltée chez l'humain. C'est elle qui apparaît sous-jacente d'un devenir autonome dans le libre-arbitre allant jusqu'à la possibilité de modifier sa propre génétique à l'intérieur du phylum régissant la vie planétaire; comme jusqu'à la possibilité d'agir délibérément sur des conditionnements culturels depuis des valeurs à produire le vecteur des mouvements individuels dans l'humanité.

Le préhistorien a besoin de sites archéologiques. L'historien use d'authentications documentaires. Pour sonder en avant l'humanité, il faut de même travailler sur des documents et des sites sociologiques, mais en direction op-

posée, à viser les idéaux et les aspirations... les espoirs latents du sens intérieur apercevant en direction du futur. Ce sont là les balises bordant les pistes d'envol vers plus d'accomplissement dans la spécificité humaine. L'inconscient collectif, posant son empreinte sur les dynamiques culturelles en vue du "à réaliser" (le **potentialisé** à l'Univers), est en cela aussi tangible que le sont les reliques du passé pour établir le parcours d'une quelconque **réalité réalisée**. Le possible, non pas comme conséquence causale, mais en rapport à l'épuisement des potentialités de perfectionnement d'une instance performantielle de réalisation avec effet attendu et qui concerne donc ce qui s'effectue selon des occasions, échappe au scientifique de la même façon que l'avènement scientifique resta étranger aux docteurs de la fin du Moyen-Âge. Pourquoi? Mais parce les institutions qui les nourrissent organisent le gardiennage, l'investissement et le marchandage des croyances, comme des savoirs: elles n'abritent pas les architectes de leurs maisons! C'est à distinguer leur fondement, de leurs fondateurs. Les institutions ont des fonctions sociales dont on pourrait difficilement se passer; mais c'est à les trahir que de les considérer comme source de l'avènement scientifique (dans le cas du savoir d'expérience), ou de fondements religieux (dans le cas des croyances). Les institutions ne sont que les inventeurs des doctrines et des dogmes cristallisant les choix sociaux qui font suite aux découvertes permettant l'avènement institutionnel. Autrement dit, les institutions à base de savoir, comme celles qui sont à base de croyances, sont les exploitants à faire fructifier des héritages, avec greniers et systèmes de distributions. C'est à faire que depuis leurs archaïsmes fondateurs respectifs — les sciences édifiant un savoir matérialiste, et les religions s'occupant, dans une même isolation, de ce qui est à croire—, sont autosuffisants, chacun, depuis leurs domaines respectifs. En religion, c'est à se suffire d'accumuler des richesses spirituelles autour de prélats; gentes d'église, de mosquée ou de temple. C'est en science à se contenter d'échanges à la bourse des informations gérée par l'intermédiaire des mandarins du savoir.

Pour autant qu'on donne droit d'existence aux commerçants du savoir matérialiste en affaire de technocraties, ainsi qu'aux banquiers des croyances traditionnelles et des voyageurs de commerce vendant des places au Paradis, nous, minorité, qui sommes pauvres en esprit à la jonction de deux époques —qu'on voudrait bien considérer par amalgame pauvres d'esprit— nous n'avons même pas besoin d'être reconnus, ayant seulement faim: vitamines et sels minéraux devant nourrir nos progressions, épices et condiments à ne pas faire dans les fadeurs morales. Voilà pourquoi il est à prévoir que progressivement plus de penseurs aspireront à de nouvelles communications échappant autant aux primats partisans du perçu à l'extérieur sans l'aperçu à l'intérieur, qu'à ceux auxquels l'aperception convient sans le support concrétisant ce qu'ils aperçoivent.

Croyances et savoirs ont pour but de satisfaire les besoins vitaux utiles à l'épanouissement de la personne humaine. Mais bien sûr si l'on ne considère

pas l'inverse qui est d'exploiter l'individu satisfaisant des besoins sans raison d'être à son altérité.

0.30 *Savoirs et croyances peuvent être collectifs, mais la connaissance à les intégrer reste individuelle*

Refuser de vivre à l'ombre des bannières dressées par les extrémistes de tout poils, dont sont les partis de la seule objectivité et ceux des seules suggestions, n'est pas refuser de porter un regard objectif de terrien, ni idéaliste à viser un Ciel des cieux. C'est ne pas déléguer l'examen qu'on porte d'âme et de conscience sur le monde. Disposition féconde évitant les dérapages heuristiques et les abus des tutelles. Par cohérence subjective, je ne nierai pas plus la course de la Terre dans l'espace, bien qu'elle ne soit pas donnée aux sens, que je ne désavouerai l'existence de réalités à transcender la mienneté pour la raison qu'il ne m'est pas donné de l'apercevoir même en esprit. Grâce aux envolées de l'imagination en des voies balisées par la raison, le fait de positiver le subjectif n'est probablement pas à faire de moi un naïf, si c'est à démystifier ce qu'on m'en peut dire de manière décousue, parce que partisane.

Tant est que les bonnes idées, douées du pouvoir de reproduction, ne se répandent qu'en milieu à leur être favorable, il est inutile de séduire pour convaincre. Quant à la meilleure prophylaxie à l'encontre de la contagion des idées indésirables, tout est encore une question de "terrain": est-on sain, qu'elles trouvent difficilement prise; est-on malade qu'on s'en retrouve vite envahi. Et lorsque le mal est déclaré, c'est alors selon les cultures d'appartenance. Certaines favorisent l'immunité naturelle par des moyens techniques appropriés, quand d'autres recourent, encore de nos jours, à la saignée épisodique du corps social. L'apprentissage scolaire durant l'enfance et l'osmose culturelle durant l'adolescence, viseront dans l'avenir une meilleure construction de l'individu afin de permettre l'épanouissement personnalisé des personnes dans le cours de la vie adulte, alors qu'aux États d'aujourd'hui convient la docilité de citoyens occupés de satisfaire des besoins métaboliques: il suffit de leur apprendre à nommer choses et êtres depuis une pensée analytique de différenciation, la vie se chargeant d'en définir le prix. C'est dans ce contexte que sciences et techniques sont devenues interdépendantes; l'une ne pouvant plus être sans l'autre, à de rares exceptions près. Une métascience, de même, ne grandira sans doute pas gratuite et sans raison pratique. Elle trouvera son investissement philosophique motivant la conduite dans le libre-arbitre des personnes. Une connaissance personnalisée est réputée intransmissible par rapport au savoir à disposition publique. C'est qu'elle constitue le moyen d'une actorialité dans le libre-arbitre de la personne, restrictivement à l'instance d'un devenir performatif d'une relation d'être pour d'autres. Car, même si dans le mélange des genres d'illustres penseurs dirent sous diverses formes et bannières qu'on n'est pas à devenir sans le regard d'au moins un autre, c'est en toute logique que nous devenons en relation à notre altérité, ne pouvant devenir

qu'à paraître au regard d'autrui : la modalité d'être faisant référence au secret de soi, on n'est aucunement connaissable, sinon indirectement par les apparences de son fait.

Nous éveillant consciemment chacun par le vécu d'une vie personnelle entre une source intérieure d'être (rapport au métaphysique) et un océan d'avoir s'étendant à l'horizon du monde (rapport au physique), chacun décide des préférences à limiter son face-à-face personnel. Dans notre rapport aux choses, nous constatons que des puissances potentielles animent les corps et transitent de l'un à l'autre depuis des vecteurs déterminés de cause à effet. Quant au rapport aux choses du mouvement des êtres, ce qui transite par les relations de l'un à l'autre des êtres, c'est un certain pouvoir potentiel d'agir sur l'inclination du cours des choses. Ce mouvoir-là apparaît indissociable de la faculté volitive. Et c'est à entendre la fonction de l'être durant l'instance performative d'un épuisement des potentialités de perfectionnement à l'Univers.

0.31 *Sur les dynamiques respectives du pouvoir dans l'être, et des puissances dans la chose*

Ce qui fait le mouvement relatif des objets sont des puissances transitant de l'un à l'autre. Ce qui est à mouvoir l'être apparaît avec l'exercice de son pouvoir d'incliner le cours déterminé des choses. Mais étant en cela l'agent d'un pouvoir, n'en étant pas la source, ni le destinataire, il faut bien introduire le rôle de l'effet proactif de son agir, en tant que l'être se pose comme moyen terme suffisant pour assurer progressivement toujours plus de réalisations dans l'Univers.

En cette disposition, la formation des objets depuis des substances, partant d'une dispersion infinie en un chaos originel, pour aller jusqu'à la possibilité d'une organisation finalisée dans l'espace du cosmos matériel (prédicat d'avoir), est à compléter la suite d'étants partant, quant à eux, originellement de l'Un, pour finir, par disséminations successives et leurs avatars, aux multiples individuations des uns et des autres depuis des différences en essence d'être dans le temps. Entre essences et substances, l'activité distributive des associations entre pouvoirs et puissances, intègre une mise en relation progressive.

Être à se mouvoir dans une relation à autrui, c'est recevoir son potentiel de pouvoir personnel transitant entre tous les êtres, comme l'objet, sous l'impulsion d'un autre, reçoit son potentiel de puissance.

Cela pour cadre plus général de dire que, pour cause de limites, ce qu'on perçoit du monde vient d'une activité de faire être et de faire avoir, tel que la vacuité **d'être et d'avoir ceci ou cela de particulier** du bornage des individuations à l'Univers, est complémentaiement signifiant seulement avec la plénitude imbornable d'existence *in extenso* dans le non-faire. C'est du moins ce que nous devrions établir à l'aide des plus modernes instruments de l'intellection que sont notamment la théorie des ensembles, la sémiotique et la systémique des fonctions, dont je tente l'approche depuis les *Cahiers de recherches parallèles* qui suivent.

La question reste entière de négocier un langage à permettre d'en mieux parler. Livré comme ça, sans plus de préparation et sans la moindre des règles de grammaire convenues, apparentables aux cuisines et règles des développeurs de la physique par exemple, le projet d'une métascience peut finir au frigo, simplement étiqueté comme divagation à s'écarter des chemins balisés pour le plus grand nombre! Il manque assurément un langage spécifique suffisamment élaboré pour rendre plus aisément communicable ce propos, lui faire prendre forme, en un mot lui donner droit de cité. Et ce langage ne peut vivre que dans la communication qu'anime la biodiversité des mentalités riche des "variétés" d'intelligences susceptibles de poursuivre l'aventure des idées.

Si je crois possible ce projet, c'est bien évidemment comme vilain petit canard pour n'être ni mandarin parmi les mandarins, ni la chose d'aucun professeur universitaire dirigeant la thèse de ses élèves conformément à l'empreinte qu'il reçut lui-même de ses pairs, puisque par cette empreinte on se retrouve plus ou moins à remâcher le passé en appelant présentement moderne le fait de ronger l'os du "déconstructivisme", la critique étant passée de mode. Si je m'expose au regard du positiviste jusqu'à risquer le ridicule — c'est là le bûcher de ces modernes inquisiteurs—, c'est parce que je suis peu motivé par la conquête du marché visant la vulgarisation que se partagent experts et intellectuels bon chic bon genre à n'être pas inventeurs, mais donneurs de leçons. Et si j'éprouve tant de plaisir à explorer de nouveaux horizons pour la pensée, c'est à n'être pas occupé de briguer, puis de jouer des coudes pour conserver les meilleures places aux râteliers des fonctionnaires. Bref, ce qui m'anime à n'être d'aucune assemblée institutionnelle —assemblée issue de savoirs matérialistes à ne pas dépasser la biologie moléculaire pour découdre de l'esprit—, est l'espoir que le siècle des Lumières ne soit pas maintenant nourri de celui des éteigneurs de bouts de chandelles. Jeu de mots commode, certes, mais à dire que s'il faut de tout pour faire un monde, c'est à tolérer aussi les ghettos de quelques-uns ne donnant pas dans la pensée unique.

Résumons les données du propos. Aborder une méthode inductive conduisant de l'explication aux raisons, depuis une reconstruction de la pensée susceptible de passer des interrogations allant de COMMENT à POURQUOI le monde, ne se peut qu'à ne pas se contenter de l'expérience phénoménologique qu'on a de notre environnement sensible. Théoriser scientifiquement les enchaînements de cause à effet suffit aux mentalités visant l'utilisation appropriative du contenu environnemental. D'où l'alliance tacite consistant à dénigrer péjorativement d'illusoires tentatives de dépasser l'épistémie scientifique, même à se suffire de limiter la tâche scientifique vis-à-vis de l'humanité à l'instauration d'une représentation cohérente du contenu du monde depuis l'expérience des phénomènes de la nature. Limitant présentement cet objectif à la phénoménologie physique, son développement ultérieur comprendra as-

surément les phénomènes psychiques. Puis, comme apothéose des conquêtes du savoir débouchant sur le savoir-faire allant avec le processus qualificateur, elle englobera la phénoménie spirituelle ne manquant pas d'arriver entre lumières et pénombres de l'esprit. Continuité scientifique envisageable à la condition de cesser de réduire la réalité à la phénoménologie physique. Mais cet horizon du savoir spécifique de l'expérience ne peut prendre en compte le champ d'appréhension métaphysique débouchant sur une métascience complémentaire s'appuyant sur l'expliqué en vue d'atteindre le domaine des raisons.

L'espoir d'améliorer la métaphysique depuis la logique du signifié vient de ce que l'induction métascientifique passe par l'avancement des recherches en sémiotique, dans un même sens disant que l'avancement des mathématiques reste essentielle au scientifiquement déduit de l'expérience des phénomènes. Depuis ce parallèle, les mathématiques renvoient au défaut de portée expérimentale des phénomènes dans la théorisation à propos du contenu de l'Univers, en permettant de généraliser; exactement comme la sémiotique compense le défaut d'embrassement introceptif dans l'entendement des raisons, à construire une théorétique établissant une connaissance des finalités à propos de l'épuisement du potentialisé dans l'encours des transformations performatives. Au grés de ces considérations, il apparaît clair que le fidéisme contemporain va avec la coopération interindividuelle visant des réalisations spécifiques de la présente époque depuis un environnement paradigmatique approprié. S'ouvrir personnellement à l'aventure de l'esprit en *terra incognita* du connaissable passe par un nouveau regard permettant d'apercevoir ce qui est présentement considéré comme irréel pour cause de n'être pas vraiment regardé. Le saisir est à reprendre l'exemple de GËTHE mettant en avant la présomption d'universalité du bon catholique acceptant la mise à l'index de maîtres à penser se posant comme les conservateurs d'une clôture dogmatique dans le champ du croyable. Ce bon croyant là s'imagine faire acte de religion à périodiquement consacrer aux rituels en son église —eau bénite et messe—, comme une hygiène de l'esprit lui permettant de mieux vivre les satisfactions de ses présentes affaires. De même du fidèle au restrictions rationalistes contemporaines se suffisant de limiter le concept de tangibilité au domaine d'une nature naturée, détachée de son contexte complémentaire, pour cause de doctrine sous-jacente à l'utilitarisme passant par l'avancement des technologies. Tout "bon savant" accepte semblablement la mise à l'index de ce qui s'oppose aux prémisses de la dogmatique scientifique qui fonde les transformations métamorphiques du monde sur une origine néantaire allant avec le présupposé d'autogénération spontanée.

Alors, appel à neurones libres? Oui, mais surtout pas dans le sens de la quête en paroisse, ni celle à faire corps, par solidarité corporatiste. C'est uniquement dans le sens de viser un partage de ce qui peut être reçu entre personnes poursuivant l'aventure de l'esprit, des personnes directement gratifiées

des joies de faire équipe, ou de seulement échanger sur les moyens de relier la physique et la métaphysique du monde.

Encore une fois, il n'est pas question de remettre en cause l'activité technoscientifique dans les limites du savoir reposant sur les seuls phénomènes. La grandeur de la science est dans son acte, certainement pas dans ses conclusions dogmatiques. Mais exactement comme la puissance des Églises permit au sortir du Moyen âge des abus de pouvoir envers les penseurs s'émancipant des idées reçues formatrices du paradigme de l'époque, aujourd'hui, nous subissons l'outrecuidance scientifique à ne pas vouloir entendre qu'on puisse remettre en question ses limites, n'admettant pas d'alternative aux présupposés qui fondent son épistémologie.

Cela sue jusqu'au travers la presse alimentaire avec des expressions telles que : «tordons le cou une fois pour toute à l'idée du finalisme. C'est encore la triste image d'Épinal à laquelle s'accrochent les pensées archaïques des gens irrationnels...». Et de se triturer les méninges, à l'obtention de ce résultat, jusqu'à faire en sorte qu'on élimine même la notion de programme dans le discours sur la vie allant avec la théorie de l'hérédité. Puisque la réalisation organique du corps se doit d'être expliquée depuis des modifications aléatoires, il vaut mieux parler de terrain génétique, afin de laisser entendre que de simples dispositions évolutives ne se réalisent pas toujours (il faut des occasions). Le spectre du finalisme est ainsi expurgé jusque dans le paradigme des instructions codées qui sont à programmer l'évolution en embryologie, même si le processus commence avec la multiplication de cellules identiques.

Ainsi que les clercs *catholiques* d'antan visant le totalitarisme d'église sous la bannière universaliste, les nouveaux jouent des mots, non pas à représenter l'expérience, mais pour contredire toute opposition au dogme moderne de la génération spontanée. Il s'agit dès lors de politique, en raison de ce que la langue de bois n'est pas nécessaire à l'avancement des sciences.³⁷ Le temps vient donc d'éviter la confrontation et de travailler le formalisme des leviers devant promouvoir une métascience.

Avec la doctrine du déterminisme, on conçoit scientifiquement le contenu du futur uniquement comme conséquence causale du passé. Les philosophes suivirent, éradiquant la liberté d'action, réduisant le mouvement humain aux conditionnements d'un héritage animal, lui-même résultant de la seule contingence aux lois de la nature. De concevoir l'évanouissement du libre-arbitre et la réduction des activités humaines aux satisfactions vitales, entraîna dans l'époque postmoderne l'individu à n'être plus guidé par des valeurs. Ce siècle a dès lors banni d'antiques courages au dépassement de soi qui élevèrent l'humain à vivre debout. Le héros ne se trouve plus que sur l'estrade des chanteurs à la mode et des footballeurs musclés, l'héroïsme se réduit aux scènes de cinéma. Combien de ces philosophes munis des œillères du maté-

37. Cf. Manuel de DIÉGUEZ, *Le mythe rationnel de l'Occident*, Puf, 1980.

rialisme évaluèrent l'incidence sociale de réduire le progrès aux techniques, en privant l'humanité des idéaux allant avec les dépassements de soi ?

Le progrès épistémique accompagnera la soumission véridictive à la preuve d'expérience. L'expérimentation est et reste un guide incontournable contre les écarts du travail de la pensée, mais tel que le processus conceptuel en est affranchi, en ce sens que l'intellection repose sur le processus sémiotique de la libre production et agencement des significations, bien sûr en rapport à l'exocosme, mais en raison d'un endocosme. Le travail mental est de cela avant tout cocréatif en reposant sur une liberté déterminatrice dont le levier à pouvoir soulever des montagnes prend appui sur des raisons suffisantes évoluant pour les besoins de réaliser, dans le libre choix des moyens et selon des occasions, le déjà potentialisé au monde.

C'est en renonçant de réduire l'être à la viande qui substrate son devenir, que de nouveaux penseurs réintroduiront le libre-arbitre personnel, à ne pas ignorer la boussole intérieure que représente l'esprit indiquant les coordonnées du bien, du beau et du vrai, de l'activité libre dans ce choix des moyens.

Table

Avant-propos	
Quelques raisons de relier croyances et savoirs.....	6
Idées reçues d'autorité, à court-circuiter le crible d'une réflexion personnelle, et sclérose des savoirs.....	7
Quelques raisons d'édifier une métascience hors le giron des techno-sciences, autant que de celui des institutions religieuses.....	8
Pour défricher le terrain des paradigmes de demain : comprendre la réalité au-delà des propriétés matérielles.....	13
À dépasser le concept d'autogénération du monde.....	15
À propos du pedigree de l'auteur.....	16
L'humour, cet antidote contre les artefacts religieux des fabricants de choses sacrées..	18
Le livre d'Urantia.....	21
Notes sur les conventions lexicales.....	22
Partie 1. Sur les lacunes de la pensée scientifique	
0.1 Le réductionnisme, ou l'expérience entreprise auprès d'un positiviste.....	25
0.2 HUME arrêté trop tôt dans sa définition du phénoménologique.....	26
0.3 Le paradigme moderne de la génération spontanée.....	28
0.4 La confusion entretenue jusque dans les cosmologies savantes entre génération et transformation.....	31
0.5 Pour apercevoir la différence d'activité entre un jardinier et un potier.....	40
0.6 La systémique et le concept d'instance réalisant l'Univers.....	43
0.7 Le raisonnement asorite dans le passage du devenant à l'étant.....	44
0.8 Pour le droit à la recherche en métaphysique sans pour autant passer pour l'innocent du village.....	46
Partie 2. Pénétrer la confection du prêt-à-porter pour intellectuels bon teint	
0.9 La conservation : raison première des institutions.....	51
0.10 Est-ce logique, ou est-ce vrai?.....	52
0.11 Les trois écarts de la pensée : idéalisme, idéisme et réalisme.....	58
0.12 Vers la modélisation des aspects contractuels de la réalité.....	61
0.13 Pour mieux apercevoir la relativité de nos opinions.....	66
0.14 La dogmatisation à ne plus permettre les progressions internes.....	71
0.15 Sur l'erreur de juger du tout depuis l'information de la totalité des parties.....	74
0.16 Sur la notion d'opposition paradigmatique entre les époques.....	79
0.17 Aspects historiques et essai d'explication du processus de formation des paradigmes.....	80
0.18 L'étroitesse de l'angle de vue qu'on porte sur les aspects du monde n'a d'égal que la faiblesse de nos participations.....	86
0.19 Pour toutes ces raisons.....	92
Partie 3. Le vouloir comme formant des déterminations et son incidence en épistémologie	
0.20 Notions fondamentales à distinguer des critères d'authentification, de véracité et de vérité.....	99
0.21 La science progresse par pertinence aux seules apparences manifestées.....	111
0.22 Bases d'une connaissance à compléter le savoir scientifique.....	115
0.23 Sur la tangibilité des agents qualificatifs et vertuels.....	125
0.24 Sur la réalité d'une animation endocosmique.....	129

0.25 Sur la notion de libre parcours moyen individuel.....	133
0.26 Concilier croyances et savoirs.....	137
0.27 Croyances et savoirs participent également du métabolisme psychique.....	139
0.28 Conclusion à justifier le propos d'une métascience.....	144

Partie 4. appel à neurones libres

0.29 Un peu de prospective en vue d'une nouvelle évolution des idées.....	147
0.30 Savoirs et croyances peuvent être collectifs, mais la connaissance à les intégrer reste individuelle.....	152
0.31 Sur les dynamiques respectives du pouvoir dans l'être, et des puissances dans la chose.....	153
0.32 Appel à neurones libres.....	154

© Copyleft Jean ALPHONSE 1998
Édition 10/2001

Le Copyleft est formé du Copyright ordinaire de la propriété intellectuelle, protection assortie d'une licence de libre exploitation sans tiers exclu. Le présent livre peut être distribué et reproduit par quelque moyen physique que ce soit, partiellement ou dans son intégralité, aux conditions suivantes: les publications gratuites ou commercialisées de tout ou partie porteront mention de leur origine et transmettront le Copyleft; les travaux supportés ou étayés par des idées, propos et théories qu'elles contiennent, indiqueront la contribution de leur l'auteur.

Sur le modèle de la volonté de partage des pionniers d'Internet, prend forme le droit collectif de libre usage à la dimension planétaire, pour contreponds des abus mercantiles freinant la libre créativité, donc le progrès en s'appuyant sur la propriété intellectuelle, contrairement aux dispositions qui motivèrent à l'origine le Copyright. Le Copyleft *General Public License* de la FSF, affirme la propriété d'auteur conformément au Copyright, l'identifie, et interdit l'utilisation de son nom comme auteur d'une version déformant son travail, tout en abolissant les restrictions de copie et de distribution.